THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

TERRE-SAINTE ET LIBAN

CARAVANE FRANÇAISE

DE 1873

BONHEUR ET FACILITÉ

DU

PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM ET DE BETHLÉEM

AU PROFIT DES ŒUVRES DU LIBAN

PARIS

G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

6, Rue de Mézières, 6

1875

DE LA BIBLIOTHÈQUE
DU
COMTE DE CHAMBORD
(Henri V de France, duc
de Bordeaux)
Né en 1820
Acquise par Maggs Bros. Ltd.
de Londres

20758
328

TERRE-SAINTE ET LIBAN

37

CARAVANE FRANÇAISE

DE 1873

TERRE-SAINTE ET LIBAN

CARAVANE FRANÇAISE

DE 1873

BONHEUR ET FACILITÉ

DU

PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM ET DE BETHLÉEM

AU PROFIT DES ŒUVRES DU LIBAN

PARIS
G. TEQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
6, Rue de Mézières, 6

1875

IIS107
.T34

614558-A
F. 17 '42

HLR 8 Mus 42

PRÉFACE

A peine la France était-elle sortie des épreuves terribles de la guerre étrangère et des luttes intestines plus cruelles encore, qu'un immense besoin de prier s'est fait sentir partout. Nos malheurs, qui ont surpris le monde, s'expliquent pour le chrétien : ils ont été le châtiment imposé par Dieu; sa main, puissante dans ses vengeances, s'est appesantie sur nous, elle a brisé nos gloires pour atteindre nos cœurs, et pour sauver la France humiliée et repentante.

Dès le commencement de l'année 1872, un grand mouvement s'est opéré dans les esprits; la prière intime ne suffisait plus. Dieu étant outragé, *nié même publiquement*, il fallait *l'affirmer, l'acclamer par des actes de foi publics aussi.*

Les pèlerinages ont pris naissance sous l'empire de cette pensée. Quelques personnes pieuses ayant donné l'impulsion, les foules se sont précipitées d'un sanctuaire à l'autre, sans tenir compte des distances, des fatigues, des sacrifices d'argent, lourds cependant pour le paysan et l'ouvrier.

Les montagnes de Lourdes et de la Salette, la Visitation de Paray-le-Monial, les landes de Sainte-Anne, les grèves du mont Saint-Michel nous ont

montré le spectacle inconnu d'innombrables réunions de pèlerins, accourant de toutes les extrémités de la France, pour unir leurs cœurs et leurs voix dans un même chant d'expiation et d'amour.

Cet immense élan de notre patrie vers Dieu ne s'est pas ralenti ; l'exemple est devenu irrésistible, *et nous avons pu acclamer, pour la première fois sur la terre de France, des Anglais venant, en pèlerins,* demander au Sacré-Cœur de Jésus la conversion de leur pays.

Devant de tels faits, il est impossible de méconnaître le souffle d'en haut et cette volonté miséricordieuse qui inspire la prière pour accorder le pardon.

Ouvrons donc nos cœurs à l'espérance et favorisons de tout notre pouvoir ces grandes manifestations religieuses, que Dieu a déjà bénies par des miracles éclatants.

Jusqu'à ce moment, les pèlerinages ont pris leur essor et se sont localisés en France. Tous nos sanctuaires ont été visités un grand nombre de fois ; cependant le plus grand, le plus auguste de tous, est presque abandonné de nos jours : le Saint-Sépulcre et les Saints-Lieux ne reçoivent la visite que d'un petit nombre de catholiques, envoyés chaque année à Jérusalem par un comité qui s'est formé à Paris, en vue d'aplanir aux pèlerins les difficultés du voyage. Malgré le zèle pieux de ce comité de Terre-Sainte, composé d'hommes éminents, trop peu de fidèles répondent à son appel et savent profiter de toutes les peines qu'il se donne pour organiser cette modeste croisade.

Il est profondément douloureux de voir cette terre inondée du sang de Jésus-Christ et des larmes de la sainte Vierge, entre les mains des Turcs et des Grecs schismatiques. Ne serait-il pas utile que la présence fréquente de catholiques français vînt en aide au zèle des religieux qui veillent avec un dévouement infatigable sur ces sanctuaires bénis, que des ennemis rusés et perfides cherchent à enlever aux Latins, en contestant chaque jour quelques-uns de de leurs droits les plus avérés ?

La France a conservé, comme souvenir de ses grandeurs passées, le nom glorieux de *Protectrice des Lieux-Saints*, titre qui donne à notre consul le droit, envié par les autres nations, d'assister aux cérémonies de la Semaine sainte, où il occupe la place d'honneur ; mais la colonie française, *très-restreinte* à Jérusalem, se maintient difficilement sur un pied d'égalité avec les Grecs, les Russes, les Allemands, qui étendent de tous côtés leurs vastes établissements. Dans ces conditions, il est incontestable que la présence de nombreux et fervents catholiques français serait *une force*, dont les Turcs devraient tenir compte dans les luttes d'influence qui ne cessent jamais à Jérusalem, et qui, cette année, sont devenues sanglantes à la grotte de Bethléem.

A tous ces points de vue, aucun pèlerinage ne saurait être aussi agréable à Dieu, aussi utile aux âmes, aussi fertile en bénédictions pour la France.

Beaucoup de cœurs dévoués ont jeté un regard ému vers cette terre où Jésus-Christ est né, a vécu, est mort pour nous sauver ; mais les difficultés de ce

grand voyage, *grossies par l'imagination*, les ont arrêtés : mieux renseignés, peut-être l'eussent-ils entrepris !

Venant d'accomplir ce pèlerinage il y a quelques mois, ayant vu de près avec douleur le délaissement des Lieux-Saints, je me suis promis, à mon retour en France, de faire connaître les *facilités du voyage*, tel qu'il est organisé par le comité de Paris, et de prouver, par mes notes écrites chaque jour, que le *trajet de Marseille à Jérusalem et à Bethléem n'est ni dangereux, ni pénible, même pour des femmes.*

Le but unique de cet opuscule est d'inspirer à quelques âmes pieuses le désir d'adorer Notre-Seigneur sur le théâtre de ses douleurs, et de leur faire connaître les *moyens pratiques*, que je viens d'expérimenter très-heureusement moi-même.

N'ayant communiqué ma pensée à aucun de mes compagnons de pèlerinage, je ne me crois pas en droit de nommer les membres de la caravane dont je faisais partie : je dirai seulement que nos relations ont été excellentes, que le Président et le Bureau qui nous dirigeaient ont su prévenir ou lever toutes les difficultés, avec une obligeance et un dévouement infatigables, qui ne se sont pas démentis pendant ce long parcours au travers de la Judée et de la Galilée. Nous ne saurions assez leur exprimer notre reconnaissance, en les assurant que nous conserverons le meilleur souvenir de leur aimable et tutélaire autorité.

Nous avons trouvé, en arrivant à Jaffa, le modèle des guides, choisi par le comité de Terre-Sainte. Le

Frère Liévin de Hamme, des Franciscains de Jérusalem, s'est montré *notre providence*, comme il avait été celle de tous les pèlerins qui nous ont précédés. Sa connaissance approfondie des faits bibliques et évangéliques nous rendait chaque pas intéressant; son expérience du pays nous préservait de tous les dangers, tandis que son dévouement et sa verve intarissable nous soutenaient contre les ennuis et les fatigues inséparables des *longues chevauchées*.

Les citations, les récits contenus dans ces notes de voyage sont ceux que le bon Frère Liévin nous a faits en route ou sous la tente, et qu'on peut retrouver dans son guide en Terre-Sainte. J'espère qu'il ne me blâmera pas d'avoir cité son autorité; elle est beaucoup pour moi et pour tous ceux qui ont parcouru la Palestine. Si j'ai commis quelques erreurs, elles ne proviennent que de mon défaut de mémoire, et non de cet excellent religieux, à qui j'offre ici mon souvenir le plus reconnaissant et le plus respectueusement dévoué.

8 décembre 1873.

LE DÉPART, LA TERRE-SAINTE

CHAPITRE Ier

MARSEILLE. — NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE. — EN MER. — NAPLES. — LE DÉTROIT DE MESSINE. — ARRIVÉE EN ÉGYPTE.

Depuis un grand nombre d'années, je désirais faire un voyage en Terre-Sainte; Jérusalem attirait mon cœur, comme étant la patrie de ceux qui ont beaucoup souffert : j'attendais l'époque où il me serait possible de partir sans laisser de devoirs derrière moi.

Cette année, le moment me parut arrivé de réaliser mon projet. Je me mis en rapport avec le comité de Terre-Sainte, dont le siége est à Paris rue de Furstenberg; ce comité a été fondé par Mgr Darboy, l'illustre victime de la Roquette, et par quelques hommes éminents, dans le but pieux d'envoyer chaque année une caravane française représenter le catholicisme aux Lieux-Saints.

Après l'échange de quelques lettres de renseignements, et l'assurance que la caravane du mois de mars compte-

rait plusieurs femmes, je me fis inscrire avec ma fille au nombre des pèlerins.

Le 10 mars 1873, je quittai ma famille avec une vive émotion: les événements politiques semblaient menaçants, les incidents de voyage pouvaient être sérieux; que se passerait-il en France pendant cette longue absence? Malgré ces préoccupations et les craintes que l'on m'avait inspirées sur les difficultés d'un tel voyage, seule avec une jeune fille, je partais avec confiance, comptant sur une protection spéciale de Dieu pour ce saint pèlerinage.

Nous descendons, à Marseille, hôtel de Rome, désigné comme rendez-vous des pèlerins.

Une journée se passe à prendre le repos nécessaire après un long trajet en chemin de fer, et à terminer nos préparatifs de départ, parmi lesquels l'achat de deux selles de femmes tenait une grande place. Je ne saurais assez engager les pèlerins à se procurer des selles ; il est très-difficile d'en trouver à Jaffa : les selles turques, *impossibles* pour des femmes, sont *très-fatigantes* pour des Européens. Il est inutile de se charger de brides ; les chevaux Arabes exigent des mors plus puissants que ceux qui sont en usage en France ; on en trouve partout en Orient.

Une précaution nécessaire est l'achat d'une bonne couverture de voyage; les variations extrêmes de la température dans la Palestine en rendent l'emploi incessant, même pendant les haltes de la journée.

Le mercredi 12 mars, toutes les personnes faisant partie de la caravane, au nombre de dix-huit, sont convoquées à 8 heures du soir, hôtel de Rome, sous la prési-

dence de M. l'abbé ***, membre du clergé de Marseille, délégué par le comité de Paris pour recevoir les pèlerins et leur donner les dernières instructions.

Cette réunion était de la plus grande importance, puisque nous arrivions de divers points de la France, sans connaître nos compagnons de route.

M. l'abbé *** nous présente le Bureau, composé d'un Président, d'un Aumônier, d'un Vice-Président, d'un Trésorier et d'un Secrétaire. Ces messieurs, choisis par le comité de Terre-Sainte, ont accepté avec dévouement la mission fatigante de diriger la caravane. M. l'abbé *** nous engage à recevoir avec déférence les décisions du Bureau, chargé de tout prévoir, de tout régler. il est seul responsable : nous, simples pèlerins, nous n'aurons pas voix délibérative; mais aussi *rien à organiser, rien à payer :* cette manière de voyager nous semble charmante, et l'obéissance ne nous coûtera pas.

Nos comptes ont été réglés d'avance à Paris : 1455 francs par personne, pour le pèlerinage complet, avec retour à Marseille par Constantinople; 100 francs de moins par Alexandrie. Les personnes qui renoncent au voyage de la mer Morte et de la Galilée reçoivent une diminution de prix considérable. Il est donc possible de faire le *pèlerinage de Jérusalem et de Bethléem*, en disposant d'une somme de *1200 francs au plus*, en occupant les premières places sur les paquebots.

A notre retour en France, nous avons pu constater l'exactitude de ces chiffres; *rien* ne nous a été compté au-delà, pas même les *nombreux pourboires* qu'il faut prodiguer en Orient, et qui étaient payés sur la caisse commune.

Il est bien entendu que le point de départ du pèlerinage est Marseille, où chaque pèlerin se rend à ses frais.

Les secondes à bord des paquebots offrent une notable diminution de prix, près de 200 francs je crois : j'ai été les visiter, elles sont bien organisées, la composition en est bonne : les passagers de cette classe ont droit à la dunette, comme ceux des premières.

Jeudi 13, M. l'abbé *** nous a donné rendez-vous pour 6 heures du matin au sanctuaire vénéré de Notre-Dame-de-la-Garde : il fait à peine jour, les voitures ne circulent pas encore; d'ailleurs elles nous conduiraient moins vite que nos jambes au sommet de la montagne : les pentes sont raides, nous les escaladons de grand cœur, tout en admirant la vue, l'église et surtout la belle statue de Marie qui la surmonte, et qui semble bénir la ville et le port.

Le bon abbé, mandataire du comité, nous attendait à l'autel : il nous adresse une allocution touchante sur la grâce insigne qui nous est accordée ; puis, comme réminiscence du temps glorieux des Croisades, il nous distribue des croix de pèlerins ornées des armes de Terre-Sainte, ajoutant en latin ces paroles que je me suis fait traduire : « Recevez ce signe, image de la passion et de la mort du Sauveur du monde, afin que, dans votre voyage, le malheur ni le péché ne puissent vous atteindre, et que vous reveniez plus heureux, et surtout meilleurs, dans vos foyers. »

Les croix, reçues avec une vive émotion, sont attachées à l'instant sur toutes nos poitrines; aussitôt la messe terminée, nous redescendons à Marseille, portant tous *ostensiblement* ce signe vénéré du salut, qui ne doit plus nous

quitter pendant toute la durée de notre pèlerinage.

Les préparatifs du départ s'achèvent à la hâte, la visite à Notre-Dame-de-la-Garde ayant absorbé toute la matinée : nous bouclons nos malles, nous déjeunons à peine; à midi toute la caravane est installée à bord du *Tanaïs*, paquebot de la compagnie des Messageries maritimes.

Nous restons sur le pont pour voir le départ, moment très-intéressant pour le spectateur. Les passagers arrivent de tous côtés, effarés, ahuris, comptant leurs colis, se précipitant pour choisir des cabines : les barques se succèdent dans un mouvement de va-et-vient continuel, du quai d'embarquement au vapeur : les portefaix se croisent sur les échelles du bord; la dunette, les cabines, les salons, tout est encombré; enfin, vers une heure, les amis qui sont venus conduire les passagers échangent avec eux les derniers adieux; les employés de la Compagnie maritime descendent dans les barques qui les attendent; les échelles sont levées; le paquebot se fait lentement un passage au milieu des navires qui se touchent; il sort de la Joliette, le voilà en mer filant à toute vapeur.

Appuyée sur le bastingage de la dunette, je lève les yeux vers Notre-Dame-de-la-Garde, vraiment la reine de Marseille; je la prie de veiller sur notre voyage, de garder la France, nos familles, de protéger notre retour : Marseille est déjà loin, que nous voyons encore cette statue dorée, dont les mains étendues bénissent la mer. Les côtes de France s'effacent peu-à-peu, j'éprouve, en les voyant fuir un sentiment pénible, presque douloureux : là, dans cette vapeur, est la patrie, la famille, le foyer!...

Je suis arrachée à ces réflexions par le mouvement du

navire, la mer est très-grosse, le tangage et le roulis nous jettent d'un bord à l'autre : impossible de lutter plus longtemps contre les premières atteintes du mal de mer. Presque tous les passagers en sont saisis à la fois : le Commandant engage ses nouveaux administrés à regagner leurs cabines et leurs lits, la position horizontale étant le seul moyen de diminuer, et quelquefois de dominer ce mal énervant.

La mer reste grosse et houleuse toute la nuit et la journée du lendemain. Nous avons eu pour début ce que les marins nomment un *gros temps* : comme il y a un bon côté à toutes choses, nous serons plus vite habituées à la mer. Nos cabines sont jolies, les couchettes très-bonnes, nous n'avons donc pas à nous plaindre.

L'installation est excellente sur ces grands paquebots; chaque cabine a deux lits, non superposés, mais placés en face l'un de l'autre; des filets, comme ceux des waggons, permettent de caser les petits bagages; les caisses, si elles ne sont pas trop grandes, peuvent tenir sous les lits; deux pliants, une glace, un lavabo complètent cet ameublement de la plus exquise propreté. Un hublot, fermé par une épaisse lentille de verre, éclaire la cabine; lorsque le temps est beau, une persienne laisse circuler l'air, en préservant du soleil. Toutes les cabines ouvrent dans le grand salon, qui sert de salle à manger; le service est fait par une femme de chambre et par des domestiques très-attentifs.

Les commandants des paquebots président la table des premières; ils en font les honneurs avec une grande politesse, et se montrent en toute occasion parfaitement obligeants et aimables pour les passagers.

La table est abondante et bien servie : le matin, du café ; à 9 heures, déjeuner à la fourchette ; à 5 heures, dîner ; le soir, thé, sirops, etc., etc. Tout est prévu pour le bien-être des voyageurs ; il y a même un docteur à bord, prêt à donner ses soins à tous ceux qui les réclament.

Il ne faut donc pas s'effrayer outre mesure du mal de mer, facile à supporter dans de si bonnes conditions ; d'ailleurs tous ne l'ont pas, et, pour beaucoup, il n'est l'épreuve que des premières heures passées sur mer.

Dès que le temps se met au calme, la vie à bord devient charmante : le navire fend l'eau avec rapidité sans faire éprouver le moindre malaise au passager ; la dunette, couverte d'une tente, est un salon où l'on peut lire et causer, tout en admirant les eaux si bleues de la Méditerranée, qui, à l'horizon, semblent se confondre avec le ciel ; les mouettes voltigent presque dans les cordages, tandis que les marsouins prennent leurs ébats autour du paquebot.

En avançant vers le Levant, la chaleur augmente, les soirées sont magnifiques, il est impossible de s'arracher à la contemplation de ce ciel étoilé, d'une beauté incomparable. Souvent l'hélice fait jaillir des milliers d'étincelles d'une mer phosphorescente, le sillage du navire laisse à sa suite une longue traînée lumineuse.

Que de choses à admirer pour le voyageur novice comme nous ! Comment rester froid devant ces grandeurs de la nature !

Samedi 15 mars. — Temps superbe, les côtes d'Italie sortent de la brume du matin, et commencent à se dessiner ; le Vésuve se montre de loin, nous sommes dans le golfe de Naples ; à 7 heures le paquebot mouille devant la ville en face du palais royal.

Le pavillon de la santé est hissé, nous avons la libre pratique : de légers bâteaux napolitains accostent de tous côtés, chargés d'oranges, de paniers, de marchandises de toutes sortes.

La plupart des passagers s'empressent de descendre à terre, pour profiter de cette courte relâche; le départ est fixé à midi. Le temps me paraissant insuffisant pour voir la ville, même en courant, nous nous décidons à rester sur la dunette, d'où nous pouvons jouir de cette vue si justement vantée du golfe de Naples : nous sommes assez près de terre pour distinguer les édifices, les différents quartiers de la ville, et pour juger de la bruyante animation qui règne sur les quais.

« Voir Naples et mourir » est un dicton très-connu que je remplacerai par celui-ci : « Voir Naples et y revenir. » Telle est la pensée qui m'occupe, et que je me promets de réaliser au retour. Il faudrait au moins huit jours bien employés pour se faire une légère idée de toutes les beautés de ce pays et de ses environs.

Midi sonne, la vapeur fume, les marchands d'objets en corail et en lave qui ont envahi le pont disparaissent avec leurs caisses; les passagers attardés s'empressent de regagner le paquebot; les dépêches arrivent, nous partons.

Le Vésuve, éclairé par le soleil, est dans toute sa splendeur; une légère fumée sort du cratère et se confond avec quelques nuages blancs qui l'entourent, de nombreuses habitations couvrent la montagne et s'étendent jusqu'à la mer : on se demande comment les Napolitains osent bâtir au pied de ce volcan, dont la dernière éruption est encore si récente.

Voilà Castellamare, Sorrente, plus loin l'île pittoresque et sauvage de Caprée, retraite de Tibère : la nuit peut seule nous arracher à la contemplation des côtes d'Italie.

Quel regret de passer avant le jour près des îles Lipari et du volcan le Stromboli, qui fait partie de ce groupe !

Dès 5 heures du matin nous assistons à un splendide lever du soleil; la mer est calme, le paquebot pénètre dans le célèbre détroit de Messine.

Rien de plus charmant que la traversée de ce passage qui sépare la Sicile de l'Italie : d'un côté, d'élégantes villas aux toitures et aux ornements de briques, des coupoles d'églises, de pittoresques villages dominés par quelques palmiers, la ville de Reggio coquettement groupée au pied des montagnes, un chemin de fer qui semble tremper dans la mer.

De l'autre côté du détroit, Messine avec ses beaux palais, ses forts étagés au-dessus d'elle; plus loin, de jolies maisons de campagne, des châteaux perchés sur les montagnes, ou cachés dans leurs plis, au milieu de pins maritimes et d'une puissante végétation; enfin l'Etna, qui domine toute la Sicile de ses cîmes neigeuses et de son cratère menaçant.

Nous restons longtemps debout, nos lorgnettes à la main, fascinés par ces sites riants ou grandioses qui passent trop rapidement sous nos yeux.

C'est aujourd'hui dimanche, le beau temps permet à M. l'Aumônier de la caravane de célébrer le saint sacrifice de la messe; en conséquence, nous aidons, avec empressement, à préparer la table qui doit servir d'autel. Les vases sacrés et les ornements nécessaires sont contenus dans une caisse appartenant au comité de

Terre-Sainte; elle est confiée à l'aumônier de chaque pèlerinage et doit servir dans tous les lieux où on ne rencontre pas d'église.

Le Commandant fait tendre une voile sur la dunette, pour nous séparer des passagers, trop nombreux hélas! qui appartiennent à d'autres cultes. Toute la caravane et quelques catholiques présents à bord assistent aux messes dites successivement par M. l'Aumônier et par deux autres ecclésiastiques, pèlerins comme nous.

Cette cérémonie est excessivement touchante en mer: le prêtre, seul debout sur la dunette, tandis que nous sommes tous agenouillés autour de lui, est bien le ministre de ce Dieu qui commande en Maître aux vents et aux flots.

Quoique notre pauvre autel improvisé ne soit entouré d'aucune pompe, nous nous sentons émus, pénétrés de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; nos cœurs n'ont aucun effort à faire pour s'élever vers lui, et pour le remercier avec ardeur de la grâce immense qu'il daigne nous accorder, en descendant au milieu de nous, jusque sur le pont du vaisseau. Jamais la messe du détroit de Messine ne s'effacera de nos souvenirs.

Le *Tanaïs* sort du détroit, le vent favorise sa marche rapide; l'Etna, que nous voyons longtemps, finit par disparaître : plus rien que la mer à perte de vue.

Deux jours se passent ainsi. La Morée montre de loin ses hautes montagnes couvertes de neige, dont nous ne pouvons distinguer que les contours. De nombreux navires à voiles ou à vapeur se croisent avec le nôtre, cinglant vers le détroit de Messine.

Mercredi 19 mars. — Toujours la pleine mer; nous ne

voyons que de profondes vagues bleues, sur lesquelles le paquebot monte et descend; elles nous bercent un peu au-delà de nos désirs. Cependant les *cœurs acclimatés* sont assez fermes; de la pâleur, des malaises, la table moins entourée que les jours précédents, et voilà tout.

La journée avance; vers 3 heures une ligne blanchâtre se montre à l'horizon : c'est l'Egypte. Toutes les lorgnettes se braquent sur ce point; nous pouvons distinguer les minarets d'Alexandrie, la ville et les navires entassés dans le port.

Le paquebot fait un détour considérable avant de pénétrer dans la passe; l'entrée en est très difficile; le pilote, debout sur la passerelle, commande seul la manœuvre; ce long circuit nous permet d'observer l'aridité des rives plates et à fleur d'eau : quelques ouvrages en terre armés de canons, un palais neuf à peine terminé et abandonné, frappent seuls nos regards.

L'ancre est à peine jetée, que déjà le vapeur est entouré d'une véritable flottille de petits bateaux, aux couleurs brillantes, montés par des Maltais, des Turcs, des Arabes : tous crient, se disputent, s'efforcent d'attirer l'attention des passagers qu'ils veulent conduire à terre. C'est un mouvement et un tapage amusant, dont nous avons le temps de jouir, la permission de communiquer avec Alexandrie tardant à arriver.

Les règlements maritimes exigent, à chaque station, que le docteur se rende près des autorités locales, pour leur faire constater le bon état sanitaire qui règne à bord; ce n'est qu'après l'accomplissement de cette formalité, que la *libre pratique* est accordée au navire arrivant.

Nous voilà en règle, les Arabes envahissent le pont, ils grimpent comme des chats le long des bordages; les matelots ont beau les repousser, les rejeter dans leurs barques : chassés d'un côté ils escaladent de l'autre; en un instant les passagers sont entourés, assiégés par ces bateliers noirs ou cuivrés, représentant les types orientaux les plus variés : leurs costumes éclatants, leurs jambes et leurs bras nus, leurs têtes expressives, coiffées de turbans qu'ils portent avec grâce, tout cela forme un ensemble bien fait pour attirer les regards du voyageur qui n'a jamais quitté l'Europe.

Nous nous arrangeons avec un grand Arabe possesseur d'une belle barque; il parle un *français impossible*, en tutoyant tout le monde, et promet de nous conduire à terre pour un prix raisonnable. Il est utile de faire prix d'avance avec ces étranges bateliers d'Alexandrie, très-âpres au gain, et de ne les payer qu'après avoir débarqué; sans quoi ils se permettent de prolonger indéfiniment votre promenade sur l'eau, jusqu'à ce que vous ayez cédé à leurs exigences.

La caravane se partage en deux : la moitié dont nous faisons partie se décide à débarquer immédiatement, pour profiter de la relâche de trois jours; c'est trop court pour voir un pays si curieux; mais nous en aurons au moins une légère idée, et nous ne voulons pas perdre une minute.

Les autres pèlerins restent à bord, où les passagers ont droit au coucher et à la table pendant le temps de la relâche. Il en est ainsi dans tous les lieux où les paquebots font de nombreuses stations au retour. A Beyrouth, aux Échelles du Levant, qui comprennent Tripoli, Lata-

kieh, Alexandrette, Messina, Rhodes, Smyrne, les passagers jouissent, comme en mer, de tous les avantages de la vie du bord, sans avoir à supporter aucune augmentation de prix.

Il est bien entendu que les frais des hôtels et du séjour en Egypte (hors du navire) ne sont pas compris dans la somme payée au comité de Paris, qui n'a en vue que le voyage de la Terre-Sainte. Les courses dans l'intérieur du Liban et les arrêts à Beyronth et à Constantinople peuvent être aussi prolongés que le voyageur le désire, mais restent uniquement à sa charge.

J'estime à la somme approximative de 150 à 200 francs, par personne, le voyage de trois jours, qui nous a permis de voir le Caire et les Pyramides : je ne saurais assez engager les pèlerins à s'accorder cette intéressante excursion.

II

ALEXANDRIE. — LE BAZAR. — EN WAGON. — ASPECT DE L'ÉGYPTE. — LES PYRAMIDES. — LE CAIRE. — DÉPART DU « TANAÏS ». — PORT-SAÏDE.

Les échelles du bord sont descendues, il faut partir : ces échelles, dont le nom pourrait effrayer quelques personnes, sont de vrais escaliers, garnis d'une rampe, sur lesquels il est très-facile de monter et de descendre. Une grande barque stationne au-dessous, nous y prenons place, avec nos sacs de voyage, après avoir eu soin de recommander nos caisses et nos cabines à la surveillance des domestiques.

La mer sans vagues nous permet d'admirer tranquillement le port, où plusieurs vaisseaux de guerre saluent un bâteau à vapeur, sous pavillon égyptien, ayant à son bord la mère du Vice-Roi, qui se rend à Constantinople. Un vaste palais moderne et sans caractère attire nos regards par la beauté de sa situation : c'est la résidence d'été du Khédive, qui recherche ici la fraîcheur de la Méditerranée lorsque le séjour du Caire devient trop brûlant.

Un quart d'heure suffit pour arriver aux quais, où les barques se touchent; elles abordent de tous côtés, chargées de marchandises provenant des navires en rade. Le commerce d'Alexandrie, très-considérable, donne à

cette ville une grande importance comme centre d'affaires, et comme entrepôt principal du Levant.

Nous mettons le pied en Afrique, où nous arrivons on peut dire sans transition : hier, sur le paquebot qui représente la France, nous couchions, par ce fait même dans notre patrie ; maintenant nous sommes en pleine terre d'Egypte, dans le pays des Pharaons : n'est-ce pas un rêve ?

Un drogman s'empare de notre petite caravane. Le drogman est l'homme indispensable, le cicérone du Levant ; impossible de s'en passer, si on ne connaît pas les langues orientales nombreuses et variées. Le Turc et l'Arabe, l'Arménien et le Grec ne se comprennent point, et cependant, à chaque minute, on a des rapports nécessaires avec tous ces gens-là. Les Levantins parlent facilement plusieurs dialectes ; il n'est pas rare de trouver des drogmans pouvant se faire comprendre dans sept ou huit langues, tant orientales qu'européennes. Le français, l'anglais, l'italien se parlent dans tous les hôtels ; mais la langue italienne est de beaucoup la plus répandue en Orient, particulièrement dans toute la Terre-Sainte, où elle est de la plus grande utilité.

Le drogman nous propose des calèches ou des ânes, pour nous conduire à l'hôtel, situé assez loin du port : nous refusons, voulant aller à pied, et lentement, pour mieux voir cette ville si différente de tout ce que nous avons eu sous les yeux jusqu'à ce moment.

Le soleil est brûlant dans les rues étroites d'Alexandrie, on s'y écrase entre les divers bazars : nous traversons ceux des fruits, des légumes, de la boucherie, où pendent des moutons, des chevreaux à peine dépouillés et exha-

lant déjà une odeur assez forte pour obliger à hâter le pas. Le tapage est étourdissant dans ces bazars, et le mouvement prodigieux. Les ânes passent au galop; les chevaux, les chameaux pesamment chargés, les voitures, les charrettes, se font place dans un pêle-mêle de gens et de marchandises, dont il faut avoir l'habitude pour circuler sans danger au milieu de cette foule compacte.

Le drogman nous engage à veiller sur nos montres et sur nos bourses, recommandation très-appropriée à la circonstance; car, dans la stupéfaction où nous plongeaient ces scènes d'un autre monde, se révélant inopinément à nous, nous aurions pu nous laisser dévaliser.

Après avoir pris possession de chambres, à l'hôtel de l'Europe, place des Conseils, le meilleur de la ville et le plus commode par sa position centrale, nous errons jusqu'à la nuit un peu au hasard dans les rues boueuses, remplies d'une foule bizarre et bariolée, où tous les costumes de l'Orient semblent s'être donné rendez-vous.

Nous admirons un bois de palmiers, cet arbre classique de l'Orient, que l'on avait rêvé de trouver partout, et qui est assez rare pour se faire remarquer; puis de vastes jardins, où croissent des figuiers et des bananiers : ce sont les vergers de la ville; malheureusement, les rues n'étant pas pavées, le galop incessant des chevaux soulève des flots de poussière, qui recouvrent ces belles feuilles et ces larges panaches.

Comment ne pas s'arrêter en face des jolis ânes d'Alexandrie, qui jouissent d'une haute réputation, méritée de tous points? Leur air mutin, leur allure rapide, leur harnachement brillant, selle de velours rouge, bride ornée de coquillages et de pompons dorés, tout cet ensemble en fait un type

d'*Aliborons* inconnu en Europe. L'âne est une des richesses du Levant et la monture de toutes les classes de la société. On en trouve des stations dans les rues importantes d'Alexandrie; c'est le moyen de locomotion le plus employé par les habitants du pays. Il est plaisant de voir de graves personnages, le Turc à la longue barbe, coiffé du turban d'Iman, ou l'Égyptien fashionable, ne portant que le fez, et vêtu à la dernière mode de Paris, galoper sur ces ânes en conservant un sérieux imperturbable, tandis que le petit ânier court à toutes jambes pour exciter sa monture et pour recevoir le prix de la course.

Jeudi 20 mars. — Je vais de bonne heure entendre la messe à la chapelle catholique des Pères Franciscains; c'est le temps du carême : aussi l'église, vaste et bien tenue, est-elle remplie de fidèles profondément recueillis.

Outre les Pères Franciscains, nombreux à Alexandrie, la ville possède plusieurs autres établissements catholiques tenus par des Lazaristes, des Frères de la Doctrine chrétienne, des Sœurs de saint Vincent de Paul, etc., etc.

Il est doux de trouver le catholicisme si bien représenté sur cette terre musulmane et lointaine. Partout où nous rencontrons des ordres religieux, nous nous sentons chez nous dans leurs chapelles, les catholiques ne formant tous qu'une seule famille répandue sur les divers points du globe.

La matinée s'écoule à courir les magasins; on y parle français presque partout, excepté au bazar. Nous avons à compléter l'équipement indispensable pour les *grandes*

chevauchées que nous projetons en Terre-Sainte. Là, *notre ennemi sera le soleil;* pour le combattre, nous achetons des chapeaux de paille couverts d'épaisse mousseline blanche en plusieurs doubles ; un rabat de la même étoffe, descend tout autour, de manière à préserver la figure et surtout à couvrir le cou. Cette précaution est nécessaire, pour éviter des insolations toujours dangereuses et quelquefois mortelles, dans ces climats brûlants.

L'expérience nous a prouvé que les chapeaux en feutre gris doivent être préférés à la paille; les meilleurs, sans contredit, sont des chapeaux en écorce ou en moëlle, venant de Chine; ils ont la forme ordinaire. On peut s'en procurer en Egypte et particulièrement à Port-Saïde, où les paquebots touchent, avant d'arriver à Jaffa.

Nous achetons encore, dans le bazar, de longues robes arabes en étoffe de laine blanche, excessivement légère ; elles sont ouvertes, de larges manches permettent de les porter par-dessus les vêtements : elles auront une grande utilité, en empêchant la concentration du soleil sur des habits foncés, lorsque nous serons au milieu des sables de la Palestine. Tous les pèlerins font cette emplette, même les ecclésiastiques.

Les heures passent trop rapidement, au milieu de ces achats : nous n'avons pu voir d'Alexandrie que la belle place des Consuls, entourée de magasins dignes de rivaliser avec ceux de Paris, c'est le quartier européen et la promenade à la mode. Les petites boutiques du bazar, remplies d'étoffes et de curiosités, tapis de Perse, feutres brodés d'or, écharpes de l'Inde, bijoux Arabes, etc., etc., nous ont occupés trop longtemps, il faut partir pour le

Caire. A 2 heures, nous montons en waggons, avec les pèlerins, restés la veille à bord, qui sont venus nous rejoindre dans la matinée.

La gare, le chemin de fer sont exactement semblables aux nôtres, moins la propreté : cependant les wagons de première classe, assez passables, nous feraient croire que nous sommes encore en Europe, sans le costume et le langage des employés, sans la vue qui se déroule sous nos yeux.

Le parcours du chemin de fer, dans cette antique Egypte, excite vivement notre intérêt. Le Nil, que nous traversons plusieurs fois, retrace à nos souvenirs le berceau de Moïse, cette scène touchante de la Bible qui a inspiré tant de grands peintres.

L'ibis, l'oiseau sacré des anciens, debout sur ses longues pattes, regarde passer le train à toute vapeur: çà et là, des cigognes suivent le fellah (1), qui laboure son champ, tandis qu'une immensité d'oiseaux variés s'abattent de tous côtés sur le Nil ou sur les canaux.

Les costumes curieux, les longues files de chameaux, les pauvres villages en terre, la beauté des cultures, la fertilité visible du sol, l'élégance des villes, ornées de leurs minarets et de leurs cimetières pittoresques, tout parle aux yeux, à l'imagination et surtout au cœur, lorsqu'on se souvient que Notre-Seigneur enfant a traversé cette terre d'Egypte, et que la sainte Vierge et saint Joseph portaient à peu près les costumes encore en usage dans ce pays. Je remarque plusieurs femmes assises sur des ânes et tenant de petits enfants entre leurs

(1) Laboureur.

bras, tandis que la paisible monture est dirigée par un Arabe : touchante réminiscence de la Sainte Famille.

Le train, après un certain nombre de stations très-courtes, s'arrête à moitié route : c'est un buffet, un buffet en pleine Egypte! Mais les *restaurations* qu'on y trouve sont peu civilisées : des œufs durs, de petits pains, des cannes à sucre, des oranges. A toutes les stations, des femmes fellahs, portant sur la tête de grandes amphores, nous vendent de l'eau excellente. Elles sont vêtues de robes de coton bleu, qu'elles drapent avec élégance; leurs bras nus, ornés de bracelets d'argent massif, soutiennent ce vase si lourd avec une grâce inimitable. Nous remarquons de belles jeunes filles aux yeux noirs, à la peau cuivrée; le type égyptien est beau, les traits sont fins, la taille élevée et imposante.

Descendant de waggon, nous allons, de côtés et d'autres, examiner nos compagnons de route : les troisièmes classes nous présentent un mélange excessivement curieux. Il aurait été plus intéressant, comme étude de mœurs, de faire route dans ces waggons populaires; mais on nous avait prévenus qu'ils étaient livrés à des *insectes redoutables et innombrables*.

Vers 8 heures, le train entre au Caire; la nuit, presque complète, ne permet pas de distinguer l'ensemble de la grande ville. Nous descendons à l'hôtel Oriental, où la table est bonne et les chambres peu confortables.

Vendredi 21 mars. — Avant 7 heures, la caravane monte dans trois grandes calèches, qui prennent au galop la route des Pyramides. Le temps est superbe, pas encore trop chaud : la transparence de l'air et la pureté de la lumière, brillante sans être éblouissante, permettent de

distinguer nettement les objets à une très-grande distance.

En sortant du Caire, les voitures traversent un pont de fer volant, jeté sur le Nil; on l'ouvre à certaines heures, pour laisser passer les navires; la circulation sur cette route se trouve ainsi interrompue longtemps : nous avons eu la chance d'arriver au bon moment.

Les rives du Nil sont couvertes de villas, de palais, appartenant soit à de riches négociants, soit à des pachas : de jolies barques, aux couleurs vives, stationnent le long des berges, ombragées par les beaux arbres qui bordent le fleuve, très-large en cet endroit.

Nous parcourons une route ombreuse, plantée d'épais mimosas, qui conduit, à l'abri du soleil, jusqu'à une chaussée, élevée de plusieurs pieds au-dessus de ce sol destiné à recevoir les inondations bienfaisantes du Nil. Nous nous croisons avec de nombreux fellahs transportant, sur des charrettes, sur des ânes ou sur des chameaux, les provisions qui doivent alimenter les marchés de la capitale. Plus loin, en avançant dans la campagne, la route traverse des champs de blé déjà en épis, des luzernes en fleurs, des prairies éblouissantes. Quelques chameaux, chargés d'herbes fraîches et odoriférantes, passent près de nous, sur ce chemin embaumé des senteurs du printemps.

Les enfants, gracieux dans leurs *guenilles orientales*, courent après les voitures en criant *backchiche! backchiche!* mot arabe que nous entendrons partout; il signifie aumône, pourboire; les Orientaux le répètent en toute circonstance.

Les calèches, trop chargées et traînées par des rosses,

s'arrêtent sans cesse : on descend, les chevaux repartent sous les coups de fouet, pour s'arrêter de nouveau. Les cochers se disputent, les roues se prennent dans le sable, des fellahs qui passent viennent au secours ; enfin nos chevaux refusant tout service, nous mettons pied à terre et nous faisons péniblement trois quarts de lieue dans le sable, pendant que les autres calèches déposent leurs voyageurs au terme de la course.

Voilà donc la grande pyramide de Chéops, cette merveille du désert ! Deux autres moins élevées se dressent près d'elle. Nous regardons longuement ce groupe gigantesque. Quoiqu'une fourmilière d'Arabes nous crient en mauvais français : « Du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent, » nous ne sommes pas étonnés, *il y a même déception*, la réputation des pyramides nous paraît surfaite : la plus grande ne produit pas l'effet imposant que nous attendions ; sa base, large de deux cent quinze mètres, trompe l'œil sur son élévation ; il faut se répéter qu'elle a cent quarante-deux mètres de haut et que chacune des pierres qui la revêtent a plus d'un mètre carré.

Les Arabes gardiens des Pyramides qui sont livrées à leur exploitation s'abattent sur les voyageurs, comme une nuée de sauterelles ; ils nous pressent de monter ; toutes les femmes refusent ; une Anglaise, arrivée avec d'autres étrangers, s'élance seule ; elle grimpe, aidée de ses mains, soutenue, portée par son escorte. Plusieurs pèlerins montent à leur tour, ayant chacun cinq Arabes à sa suite, c'est le chiffre voulu : en vingt minutes, ils sont en haut ; leurs Arabes, *les empoignant de leurs mains de fer, les ont hissés, de gré ou de force,*

jusqu'à la plate-forme étroite qui termine la Pyramide : la vue est admirable, elle s'étend sur le Caire, la plaine et le désert.

Sans entrer dans l'intérienr de ce grand sépulcre, nous allons, plus loin, visiter le temple du Sphinx enfoui dans les sables : descendant une pente rapide, nous nous trouvons au milieu des larges colonnes monolithes qui le composent; elles n'ont aucun ornement, leur seule beauté consiste dans la couleur brillante du granit gris et rouge dont elles sont formées. A quelques pas, le Sphinx se dresse sur un monticule; c'est un monstre aux proportions gigantesques; les Arabes qui se tiennent à ses pieds font l'effet de pygmées. Ses formes ont été respectées par le temps; le devant de la tête est seul un peu mutilé.

Le Sphinx me semble beaucoup plus curieux que les Pyramides; je reste longtemps à le contempler, ainsi que le paysage qui l'entoure. Nous sommes à l'entrée du désert, devant ces masses immenses du passé, qui n'ont pas dit leur secret. La vue est superbe et étonnante de contrastes; ici des plaines fertiles, des villages aux minarets élancés, ombragés par des palmiers; là, sans transition, les sables du désert, les Pyramides, le Sphinx! Les récits de la Bible et ceux de l'antiquité se retracent vivement à notre souvenir, dans cette Egypte où rien n'est changé.

Le retour au Caire s'opère sans incidents; la chaleur devenue intense nous impose un repos de quelques heures.

Dans la journée, nous repartons avec d'autres calèches, précédées de coureurs : ces Arabes, aux jambes nues,

portent un grand bâton à la main, pour faire ranger la foule; ils sont indispensables dans les rues tortueuses du Caire, au milieu d'une population de 400,000 habitants : sous ce ciel de feu, *ils devancent les chevaux lancés au galop*. Ils sont forts, bien découplés et n'ont jamais l'air d'être ni fatigués, ni même essoufflés.

Nous parcourons d'abord le vieux Caire, ancienne capitale de l'Egypte, fondée par Amron, dont le tombeau se voit encore dans une mosquée en ruines. Rien de curieux dans cette antique cité, à l'exception d'une chapelle datant, dit-on, de mille ans. Une tradition assure que la Sainte Famille aurait habité dans sa crypte : elle appartient aux Coptes schismatiques. Nous admirons des incrustations d'ivoire extrêmement belles, ornant les portes et les stalles du chœur.

Revenus au Caire, nous faisons une longue visite à la citadelle qui domine la ville, d'où il est facile de se rendre compte de son importance et de sa situation. Les dômes et les minarets des mosquées, les nombreux palais, l'agglomération des maisons aux toits plats, le cours sinueux du Nil, puis au loin, les pyramides de Chéops ayant pour fond celles de Ramsès, plus avancées dans le désert, tout cela forme l'immense et fantastique panorama dont on jouit de la citadelle, point culminant de cette vaste plaine.

On montre aux étrangers l'endroit connu sous le nom du *saut du Mamelouk*. Un de ces célèbres prétoriens échappa au massacre général ordonné par le terrible Méhémet-Ali, le 1er mars 1811, en faisant sauter son cheval du haut des remparts dans la ville : le cheval

resta mort sur la place; mais le Mamelouk se releva vivant : le farouche pacha, touché par cette énergie du désespoir, lui fit grâce de la vie et le prit à son service.

L'enceinte de la citadelle contient encore le puits de Joseph, que nous n'avons pas eu le temps de visiter, et la mosquée de Méhémet-Ali, qui sert de mausolée au fondateur de la dynastie actuelle.

Pour pénétrer dans la mosquée, nous devons déposer nos chaussures et emprunter des babouches, plus ou moins sales, pour lesquelles *on nous rançonne :* cette formalité accomplie, nous entrons dans une cour pavée de marbre blanc, dont le centre est occupé par une délicieuse fontaine destinée aux ablutions des Croyants; en effet nous en remarquons plusieurs, qui s'inondent la figure, les mains et les pieds, après mille prosternations, faites avec le plus grand sérieux.

La mosquée est remarquable par ses proportions et ses ornements : les murs intérieurs sont revêtus de marbre et d'albâtre, *le pavé disparaît* sous d'immenses tapis de Perse ou de Turquie; des *guirlandes de lampes* pendent dans tous les sens.

Une sorte de chapelle, près de la porte d'entrée, attire notre attention : le corps de Méhémet-Ali est déposé au milieu, sous un catafalque de velours noir, couvert d'inscriptions du Coran brodées en or; il est entouré de candélabres d'argent massif du plus grand prix; une grille sépare ce sanctuaire de la mort de l'intérieur de la mosquée.

Malgré la beauté et la richesse de ce temple, nous sommes frappés de sa nudité : une niche élégante tournée

vers la Mecque, une tribune aux grillages dorés pour les femmes du Vice-Roi, une chaire élevée pour l'Iman, voilà tout; ni autels, ni statues, ni tableaux, rien que ce vide qui fait froid au cœur. Toutes les mosquées sont semblables à celle-ci, quant à l'intérieur; elles ne diffèrent que par le plus ou le moins de richesse de leurs ornements.

Quelques Arabes viennent se prosterner sans respect humain, car les musulmans aiment leur religion et la pratiquent fidèlement, surtout dans les classes inférieures : tout occupés de leur chant nazillard, et des balancements qui forment l'accompagnement obligé de leurs prières, ils ne nous regardent même pas.

Qu'il est triste de voir ce peuple, doué d'un sentiment religieux si profond, livré à un culte faux et énervant, où tout s'adresse aux sens, au détriment de l'âme !

Repartant au galop, nous nous rendons au bazar, où nous restons jusqu'à la nuit. Les rues en sont étroites, couvertes de toiles et de nattes servant à intercepter la chaleur : on y coudoie une foule agitée et bavarde : les deux côtés sont bordés de petites boutiques, élevées de deux pieds au-dessus du sol, où les marchands, assis par terre au milieu de leurs richesses, attendent tranquillement les chalands, en fumant le narguillé.

Des coureurs passent, précédant deux voitures; ce sont les dames d'un harem; les glaces levées permettent de remarquer de jolies figures, assez coquettement voilées, pour *voir* et être *vues*. Puis d'autres coureurs revêtus de brillants costumes ; tout le monde se range; un coupé traîné par de superbes chevaux gris passe rapidement; il contient le fils du Khédive, qui paraît très-jeune.

La nuit arrive trop tôt, les boutiques du bazar se ferment, nous rentrons dîner, et le soir nous allons entendre la musique d'un régiment égyptien, au joli jardin botaniqne créé dernièrement par le Vice-Roi.

Nous aurions désiré prolonger notre séjour au Caire ; il y a des choses intéressantes à voir dans cette partie de l'Egypte, et dans un rayon peu éloigné ; mais il fallait arriver à temps pour rejoindre le paquebot ; en conséquence, dès le lendemain matin, nous reprenons le train d'Alexandrie. — Tous les passagers sont exacts et se retrouvent sur le *Tanaïs*, qui lève l'ancre à 4 heures du soir.

Dimanche 23 mars. — La nuit a été calme, et par suite le repos complet. Nous nous réveillons près de Port-Saïde, où le paquebot mouille à 8 heures.

Toute la caravane descend à terre, pour assister à la messe dite par M. l'Aumônier, à la chapelle des Pères Franciscains ; c'est le second dimanche que nous passons sur mer.

Port-Saïde, entrée du canal de Suez, est une petite ville sortie des sables depuis dix ans : elle a déjà acquis une certaine importance, qui augmentera beaucoup, si le canal a de l'avenir, ce que l'on peut espérer d'après le dire des hommes compétents.

Pendant la journée, des barques se succèdent pour conduire à bord du *Tanaïs* une *invasion de voyageurs ;* plus de 300 Arabes campent sur le pont, avec leurs femmes et leurs enfants ; beaucoup d'entre eux reviennent du pèlerinage de la Mecque : on ne voit que tapis de Perse ou du Levant, sur lesquels ils sont étendus, près d'énormes cruches d'eau, indispensables pour leurs ablutions

incessantes. Nous nous promenons au milieu de groupes curieux à étudier; beaucoup de ces Arabes ont de belles têtes, l'air très-digne; ils possèdent au suprême degré l'art de draper, avec beaucoup de grâce, leurs vêtements sales et déchirés.

Les premières classes ont subi aussi une invasion : les Anglaises y dominent, les domestiques en perdent la tête : deux dîners de suite, puis la salle à manger changée en dortoir, où l'on campe tout habillé.

Trois pèlerins annoncés au Président de la caravane par le comité de Terre-Sainte nous rejoignent à Port-Saïde : munis de leur billets de pèlerins, ils sont partis avant nous, ce qui leur a permis de voir à loisir l'Egypte et le canal de Suez.

Au moment où le le paquebot lève l'ancre, un grand transport anglais à trois ponts arrive à Port-Saïde revenant de l'Inde avec des régiments à bord; le pont est couvert de soldats en hàbits rouges, les femmes des officiers se tiennent sur la dunette; il passe rapidement devant nous, qui filons dans un autre sens.

III

EN VUE DE JAFFA. — LE DÉBARQUEMENT. — LE COUVENT DES PÈRES FRANCISCAINS. — LES LIEUX SAINTS DE JAFFA. — LES JARDINS D'ORANGERS. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — DÉPART. — LA PLAINE DE SARON. — LYDDA. — RAMLEH. — ASPECT DE LA JUDÉE. — ARRIVÉE A JÉRUSALEM.

24 mars. — Aujourd'hui le *Tanaïs* touchera à Jaffa; nous allons voir cette *Terre Promise* que nous venons chercher de si loin ! Plus heureux que Moïse, il nous sera donné d'y entrer et de baiser le sol béni où se sont accomplis les grands mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La nuit s'est bien passée : que serions-nous devenus par un gros temps, avec un tel encombrement partout?

Le Commandant a prévenu les passagers qu'ils eussent soin de hâter leur débarquement : la rade de Jaffa est tellement mauvaise, que les navires y restent le moins possible ; quelquefois même ils ne peuvent communiquer avec la terre. En conséquence, dès le point du jour, mettant nos bagages en ordre, nous montons sur le pont pour saluer d'un regard d'amour et de reconnaissance cette partie de l'Asie qui a reçu du monde entier le nom glorieux de *Terre-Sainte !*

La voilà, dans un lointain vaporeux qui ne permet pas encore d'en distinguer les contours. Tous les pèlerins réunis sont absorbés par la même pensée pieuse. Nous approchons ; Jaffa est devant nous : vue de la mer, cette petite ville produit un effet charmant, avec ses maisons en amphithéâtre, ses palmiers, sa belle végétation ; mais nos cœurs sont trop pleins, nos yeux trop humides, pour nous permettre de bien voir ce qui nous entoure.

Une barque accoste, portant un religieux franciscain ; c'est le frère Liévin de Hamme, délégué par le Révérendissime Père Custode de Terre-Sainte pour diriger les caravanes françaises : il monte sur le pont, suivi du drogman Francis Morcos, chargé, par un traité passé avec le comité de Paris, de tout le matériel des caravanes.

En un instant, nous sommes tous installés dans une barque solide, tandis que nos bagages, réunis par les soins du bureau, sont remis au drogman, qui les fait conduire à terre en sureté.

La mer, parfaitement calme, permet à la barque de glisser doucement devant les récifs qui défendent la rive ; quelques minutes suffisent à ce trajet ; elle aborde, et nous posons le pied avec bonheur sur cette terre sacrée de la Palestine.

Les Pères Franciscains possèdent à Jaffa un vaste couvent qui domine la mer ; ils y offrent une cordiale hospitalité à tous les pèlerins qui désirent s'abriter sous leur toit.

Les logements de la caravane ont été préparés d'avance ; nous montons d'étages en étages aux chambres d'honneur, situées sur les terrasses : l'ascension est un peu fatigante, mais la vue est si belle que nous ne pouvons re-

gretter d'*être si près du ciel*. Les chambres sont simples, propres et convenables, elles donnent sur la mer, qui est à nos pieds. Leur seul ornement est une curieuse lampe italienne, à forme antique, que nous avons trouvée dans tous les couvents de ce pays.

Les pèlerins sont convoqués immédiatement à la chapelle pour assister à la messe de notre Aumônier, suivie d'un *Te Deum*, en action de grâce de notre arrivée sur la terre des miséricordes.

Dans la journée, nous parcourons la ville, sous la conduite du frère Liévin, en commençant par une petite mosquée située sur le lieu où saint Pierre eut la célèbre vision au sujet des Gentils, dont il est fait mention aux Actes des Apôtres.

Lorsque Pierre habitait chez Simon le corroyeur, il vit le ciel s'ouvrir et une nappe couverte de toutes sortes d'animaux impurs, suspendue par les quatre coins, qu'on abaissait sur la terre: il entendit ces mots : « Tue et mange. » La vision se répéta trois fois ; au même moment, les envoyés du centurion Corneille frappèrent à la porte ; saint Pierre, inspiré par l'Esprit, partit avec eux pour Césarée, où il instruisit Corneille et sa famille, commençant ainsi sa mission aux Gentils.

Nous agenouillant sur les dalles de la mosquée nous nous unissons au *Pater* et à l'*Ave* dits par M. l'Aumônier, pour obtenir l'indulgence attachée à tous les lieux saints, ce que nous avons répété pendant la durée du voyage, dans les endroits consacrés par des faits évangéliques.

Notre pèlerinage commence heureusement sur l'emplacement de la maison d'où partit saint Pierre pour évangéliser les Gentils, nos pères dans la foi.

Plus loin, près d'une élégante fontaine ombragée par des sycomores, le frère Liévin nous montra, sur le bord de la route, le lieu présumé de la maison de Tabithe ou Dorcas, cette sainte veuve, dont les Actes des Apôtres vantent les nombreuses aumônes, que saint Pierre ressuscita pour la rendre aux pauvres qui la pleuraient. Ce touchant miracle eut un tel retentissement dans Jaffa, alors Joppé, que beaucoup crurent au Seigneur.

Le principal charme de Jaffa consiste dans la beauté de la situation ; en effet, la mer baigne ses pieds ; tout autour d'elle une verte ceinture de palmiers, d'orangers, de grenadiers l'enlace de la manière la plus gracieuse. A cette époque de l'année, tout est couvert de fleurs et de fruits : on cueille à la fois la fleur et les plus beaux fruits sur le même oranger et sur la même branche.

Nous nous rendons, par un chemin bordé d'épineux figuiers de Barbarie, dont les larges raquettes forment une excellente clôture, au jardin des Pères Franciscains : nous sommes au milieu de bois d'orangers et de citronniers ; leur odeur pénétrante parfume l'air à un tel point, qu'elle est presque dangereuse pour les passants. Les palmiers aussi sont en fleurs ; un frère jardinier grimpe lestement le long du tronc noueux d'un de ces arbres et nous cueille sa superbe gerbe blanche, que nous nous distribuons.

La chaleur est assez forte pour nous faire apprécier, comme rafraichissement, les grosses oranges que les bons frères s'empressent de nous offrir : nous pouvons les accepter sans scrupule, quoique nous soyons dans le temps du Carême : une dispense générale du maigre et du jeûne a été donnée au départ à toute la caravane, comme

indispensable pour soutenir les fatigues de ce long voyage.

Une visite au Vice-Consul de France termine la journée; il habite une jolie propriété, à quelque distance de Jaffa, où il nous reçoit, ainsi que sa famille, avec la plus aimable cordialité.

Nous rentrons au couvent, après avoir remarqué les restes des remparts crénelés, attribués à saint Louis, qui, suivant Joinville, entoura Jaffa d'une muraille et de vingt-quatre tours.

La tradition porte que l'arche de Noé fut construite sur l'emplacement de cette ville, qui existait avant le déluge; Japhet la rebâtit et lui donna son nom. Après de sanglantes vicissitudes, elle passa aux mains des Romains, puis dans celles des Arabes et enfin des Croisés, en 1099. Bibars, un Sultan d'Egypte, l'enleva aux Francs. De nos jours, elle fut prise par Bonaparte. L'épisode lugubre des pestiférés de Jaffa a gravé son nom dans tous les souvenirs : la toile célèbre de Gros ne permettra pas de l'oublier.

Cette ville contient un peu plus de 6,000 habitants; les musulmans y sont en majorité, les catholiques ne comptent guère que 7 à 800 personnes appartenant aux rites latin, grec-uni et maronite.

Mardi, 25 mars. — La journée commence de bonne heure à la chapelle du couvent qui sert de paroisse : la fête étant obligatoire en Orient, nous faisons connaissance avec la population catholique de Jaffa, qui se succède à l'église. Les femmes en costume de dimanche, robes blanches, voiles sur la tête, sont assises par terre autour de nous; elles montrent du recueillement et de la piété;

les hommes se tiennent au fond de la chapelle ; leur attitude me paraît très-religieuse.

Toute la matinée se passe en préparatifs de départ. Après le dîner de midi, le frère Liévin nous réunit et nous fait un petit discours, empreint de la plus aimable franchise, pour nous mettre au courant de la manière de voyager en Palestine : il nous engage à la soumission vis-à-vis de ceux qui ont la direction de la caravane, au courage devant les difficultés, et surtout à conserver une bonne humeur inaltérable, en dépit des fatigues et des ennuis qui ne peuvent manquer de se rencontrer sous nos pas. De la bonne humeur de chacun dépend l'entrain de la caravane, et de cet entrain et de cette cordialité, tout l'agrément d'un voyage où nous devons nous trouver en face les uns des autres du matin au soir pendant plus de six semaines. Le bon frère est très-applaudi, on lui promet obéissance et courage.

Nos costumes de circonstance ont tous été arborés : les grands chapeaux de paille, les robes arabes par dessus les vêtements, tout cela forme un ensemble assez plaisant pour qu'on trouve utile de mettre à *l'ordre du jour* qu'il est permis de rire les uns des autres, ce qui est voté par acclamation.

Les chevaux piaffent à la porte du couvent, les curieux sont nombreux pour assister au départ de la caravane française ; mais il faut nécessairement beaucoup de temps pour mettre à cheval vingt et un pèlerins, dont huit femmes, surtout pour la première fois. On essaye les selles, les brides, les étriers ; enfin, chacun étant bien établi sur sa monture, dont il paraît content, le frère Liévin prend la tête de la caravane et donne le signal du départ.

Les hommes, tous armés de fusils en bandoulière, même les ecclésiastiques, sont placés en tête et en queue du convoi, les femmes au centre; la marche est fermée par le drogman Francis Morcos, par les domestiques et les moukres (Arabes chargés du soin des chevaux) conduisant les bêtes de somme et les bagages.

En Orient, l'usage général est de porter des armes : c'est à la fois une mode, un ornement et le meilleur moyen de se faire respecter : celles de la caravane n'ont servi qu'à tirer sur quelques cailles ou perdrix : *nous n'avons couru aucun danger* dans ce pays devenu très- pacifique depuis un certain nombre d'années.

Dans quelques endroits cependant il est prudent de ne pas voyager seul; le fanatisme des habitants pourrait faire un mauvais parti au chrétien isolé.

Nous traversons à grand bruit les rues étroites de Jaffa et son bazar, remplis de montagnes d'oranges et de citrons, que l'on expédie à Jérusalem et de tous côtés, à dos de chameaux; nous entrons bientôt dans la plaine de Saron, si renommée par sa fertilité : Samson y mit le feu aux récoltes des Philistins, avec des torches attachées à la queue de trois cents renards. Cette plaine est couverte de prairies émaillées de fleurs, où paissent de nombreux troupeaux de moutons et de très-petites vaches.

Je remarque de légères charrues en forme de couteaux, avec lesquelles il suffit d'ouvrir la terre pour ensemencer; j'ai vu des hommes, et même des jeunes filles, porter cet instrument aratoire sur le dos, comme on porte en France une fourche ou un rateau.

Après avoir passé sous les bois d'oliviers, aux teintes

blanchâtres et uniformes, nous entrons dans Lydda, petite ville assez importante, fondée 1500 ans avant Jésus-Christ. Elle ne contient rien d'intéressant, si ce n'est une église appartenant aux Grecs, bâtie sur le lieu où naquit saint George, martyrisé sous Dioclétien : la caravane s'arrête devant la porte, et nous disons un *Pater* et un *Ave* sans descendre de cheval.

Vers 5 heures 30 minutes, nous arrivons à Ramleh, ancienne *Arimathie*, patrie de Joseph et de Nicodème. Le couvent des Pères Franciscains, où nous recevons l'hospitalité, est bâti sur l'emplacement de la maison de ce dernier. Nous sommes sur la terre biblique et évangélique; à chaque pas, nous allons évoquer les plus intéressants souvenirs.

Le président de la caravane est chargé de distribuer les chambres aux pèlerins, qui doivent les accepter sans réflexions; nous restons près de nos bagages, pendant qu'il fait ce choix assez délicat, dont il s'est toujours parfaitement tiré, mettant chacun aussi bien que les circonstances le permettaient.

Le couvent de Ramleh étant très-petit, nous sommes à l'étroit; c'est *un vrai campement*, qui doit nous préparer par degrés, aux bivouacs prochains.

Les Pères Franciscains sont parfaits de soins et de prévenances pour leurs hôtes trop nombreux.

Bonaparte a séjourné à Ramleh : on montre, dans le couvent, la chambre qu'il habitait; comme elle est située dans la clôture, les femmes ne peuvent pénétrer jusque là.

Au moyen-âge, les croisés s'emparèrent de cette petite ville, près de laquelle ils perdirent une bataille : elle

tomba au pouvoir de Saladin, puis de Richard-Cœur-de-Lion, et enfin de Bibars l'Egyptien.

Malgré la domination des Musulmans, les Franciscains, poussés par leur ardente charité, établirent une maison à Ramleh en 1296, où ils donnaient l'hospitalité aux pèlerins. Partout en Terre-Sainte, on retrouve ces bons religieux, qui se sont faits ses gardiens, ses défenseurs, et qui ont eu le glorieux privilége de l'inonder de leur sang généreux.

La première journée de route s'est bien passée avec étape de quatre heures assez longue pour un début; plusieurs personnes qui n'étaient jamais montées à cheval se sont très-bien tirées d'affaire ; le Frère Liévin est content, tout le monde l'est aussi.

Mardi, 26 mars. — Le bureau, dont les décisions ont force de loi, avait fixé le départ à 6 heures du matin : un premier déjeuner, d'œufs et de café, nous est offert vers 5 heures : tous les pèlerins sont prêts, l'exactitude nous ayant été recommandée comme une nécessité de situation : les sacs sont fermés, les bagages chargés. Hélas! il pleut à verse, on gèle, que faire? Attendre, puisqu'il n'y a pas autre chose de possible.

On profite de ce retard pour mettre en sûreté les robes arabes et les turbans des chapeaux; chacun déroule son manteau et *ouvre prosaïquement son parapluie;* enfin le temps paraît meilleur, la trompette du président donne le signal, la caravane s'ébranle à 7 heures, sous le vent et la pluie.

Au moment où nous quittons Ramleh, plusieurs lépreux nous tendent leurs mains mutilées pour obtenir l'aumône; c'est la première fois que nous voyons le

hideux spectacle que présentent ces malheureux dévorés vivants par ce mal repoussant. On en trouve un certain nombre dans la Palestine; ils vivent à part et se traînent, à peine vêtus, sur les pas des voyageurs.

La caravane marche en silence sous une vraie tempête, les averses se succèdent accompagnées de coups de vent si violents, qu'il faut, de temps en temps, faire halte en plein champ, et mettre les chevaux en cercle pour les abriter un peu les uns par les autres.

Le soleil finit par se montrer, les parapluies se ferment, les manteaux trempés sèchent au vent, les conversations reprennent leur entrain.

Le frère Liévin nous montre de loin un village bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville de Nobé, patrie du grand prêtre Achimélech, qui donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath : Saül pour se venger fit mettre à mort Achimélech, quatre vingts prêtres et tout ce qui avait vie dans Nobé, jusqu'aux animaux.

La plaine de Saron finit au pied d'une colline nommée Latrou : suivant la tradition, l'égyptien Dismas, connu sous le nom du *bon Larron*, aurait habité en ce lieu.

Nous entrons dans les montagnes de la Judée; il est 10 heures, la caravane s'arrête devant une maison importante, dite auberge des Cent Colonnes, pourquoi ? Il n'y en a pas vestige, le nom seul est resté; quoi qu'il en soit, le site est charmant : les montagnes sont couvertes de fleurs variées, qui forment le plus délicieux bouquet. Il est bon de se reposer quelques instants sur l'herbe et de se dégourdir les jambes après trois heures de cheval.

On trouve en ce lieu du café et quelques autres rafraî-

chissements, on peut même y déjeuner tant bien que mal : sans nous y attarder nous remontons à cheval pour descendre de nouveau vers midi sous de vieux et beaux oliviers; une herbe fine et fleurie couvre la terre; impossible de choisir un plus agréable endroit pour la halte du déjeuner.

Les domestiques ayant pris les devants pendant que nous nous reposions à l'auberge des Cent Colonnes, tout se trouve prêt à notre arrivée. Un large tapis arabe étendu par terre sert de nappe; il est couvert d'un bon et abondant déjeuner froid; c'est le premier repas en plein air; il est salué par les cris de joie des pèlerins dont cinq heures de cheval ont aiguisé l'appétit.

Personne n'ayant les habitudes du pays, où l'usage veut que l'on soit assis par terre, les poses autour du tapis sont plus drôles que commodes : les uns se placent à genoux, les autres à la turque, les jambes croisées; les femmes recherchent de grosses pierres pour en faire des siéges.

En général, on est peu à l'aise, ce qui n'empêche ni de rire, ni de manger; mais hélas! hélas! le soleil se cachant de nouveau, un grain terrible fond sur nous, et ajoute à la sauce des plats qui sont détrempés par la pluie.

Impossible de songer au repos de deux heures qui doit suivre le déjeuner, et qui est regardé comme indispensable pour la santé des voyageurs sous ce climat brûlant d'ordinaire. Le déluge que nous subissons nous dispense de prolonger la halte; chacun s'en réjouit en pensant que nous arriverons deux heures plus tôt dans la Ville Sainte.

La route commence à monter : elle est assez bonne, on travaille à la rendre carrossable. D'ici à peu de temps, il sera facile d'*aller en voiture de Jaffa à Jérusalem ;* il est même question d'établir un *chemin de fer* entre ces deux villes.

J'avais entendu dire souvent que la Judée était une très-vilaine contrée, c'est une calomnie : je la trouve aussi accidentée que remarquable, belle en certains endroits, mais d'une beauté triste et sévère qui convient à cette terre des miracles. Partout des rochers gris, des oliviers blanchâtres, mais partout aussi des montagnes pour fond du tableau, le ciel si bleu de l'Orient sur nos têtes, et sous nos pieds une verdure éblouissante, des masses de fleurs, parmi lesquelles je remarque les anémones rouges, les cistes de toutes couleurs et les cyclamènes, ces délicates petites fleurs de serre qui sortent de toutes les anfractuosités des rochers. Il est vrai que nous sommes au printemps, la saison privilégiée en Orient, plus que partout ailleurs.

En avançant vers Jérusalem, le paysage devient de plus en plus aride et sauvage : *on sent* la main de Dieu, qui pèse sur cette terre jadis si fertile : *on voit* l'accomplissement des malédictions des Prophètes et de Jésus-Christ lui-même.

Nous sommes en plein dans la terre biblique; ici, dans ce village, l'Arche d'alliance resta vingt ans, David la fit transporter à Jérusalem et dansa devant elle; là, dans le lointain, d'un côté la patrie du prophète Samuel, de l'autre, saint Jean du désert; à nos pieds une vallée où coule le torrent du Térébinthe dans lequel David prit la pierre qui tua Goliath.

Nous montons toujours, *la désolation du pays s'accentue et devient saisissante;* ce ne sont plus que des roches tourmentées, formant une sorte de chaos. Çà et là, des murs en pierres sèches témoignent de l'industrie des habitants pour soutenir les *parcelles* de terre végétale qui restent encore, et qui sont demeurées fertiles; derniers souvenirs des richesses de cette Terre Promise travaillée par les vengeances de Dieu.

Un sentiment de crainte respectueuse s'empare de l'âme devant ces preuves palpables de la puissance divine. Le silence se fait dans la caravane, chaque pèlerin marche pensif et recueilli, plongé dans la méditation des Livres Saints, dont les pages semblent se dérouler sous ses yeux.

Un cortége se montre de loin, se dirigeant vers nous : il est composé de Mgr Poyet, protonotaire apostolique, délégué par Sa Grandeur Monseigneur le Patriarche de Jérusalem, pour complimenter en son nom les pèlerins français, d'un Père Franciscain et de plusieurs cavas en grande tenue.

On nomme *cavas*, en Orient, des Turcs ou des Arabes, servant de gardes aux consuls, aux grands personnages, aux établissements importants : ils portent des armes brillantes, un costume spécial, et jouissent de droits dont ils savent faire bon usage pour eux et pour leurs maîtres. Dans beaucoup de circonstances, on ne pourrait s'en passer sans inconvénient et quelquefois sans danger.

Les deux cavalcades mettent pied à terre en s'accostant. Le frère Liévin nous présente à Mgr Poyet; nous entrons ensuite dans une auberge, où nous prenons le vin et le café de la *bienvenue*, usage oriental auquel

il est impossible de se soustraire sans manquer aux lois de la politesse.

Le cortége, devenu très-nombreux, se reforme dans l'ordre suivant : en avant Mgr Poyet, les deux Franciscains, le Président, l'Aumônier et le bureau; les pèlerins suivent sur deux files; la marche est fermée par les bagages. Nous approchons de Jérusalem, mais sans la voir encore ; une suite de descentes et de montées la cache à nos regards avides.

Après avoir parcouru ainsi une demi-lieue, nous atteignons un point culminant; une enceinte crénelée se montre dans le lointain, surmontée de dômes et de nombreux minarets, c'est Jérusalem!

La caravane s'arrête instantanément, saisie d'une émotion impossible à décrire : tous les hommes descendant de cheval, se prosternent et baisent la terre; puis se relevant ils chantent en chœur d'une voix vibrante le psaume *Lætatus sum*. Le premier verset semble avoir été inspiré à David pour donner une expression à nos sentiments : « Je me suis réjoui de cette parole qui m'a été dite : nous irons dans la maison du Seigneur. » Oui nos cœurs sont profondément heureux et émus de reconnaissance, en redisant ces paroles du roi prophète : « Nous établirons notre demeure dans tes parvis, ô Jérusalem! »

Les femmes de la caravane ont reçu l'ordre de rester à cheval : nous aurions désiré cependant nous prosterner aussi, et voir pour la première fois *à genoux* cette ville illustre où notre Sauveur est mort pour le salut du monde.

L'encombrement de la route rendant trop difficile de nous faire remonter à cheval, nous devons nous contenter

d'unir nos prières et nos chants à ceux des autres pèlerins.

Jérusalem, la ville sainte des catholiques, est jusqu'au même degré celle des Grecs, des Arméniens, des Juifs, et même des Turcs, qui viennent en pèlerinage y vénérer la mémoire d'Abraham, le père des croyants, et les tombeaux de Moïse, de David, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils regardent comme de grands prophètes.

A cette époque de l'année, les fêtes de Pâques attirent un grand nombre de chrétiens à Jérusalem; le printemps étant en outre la meilleure saison pour voyager en Palestine, il s'ensuit que toutes les routes sont couvertes de pèlerins, qui campent en plein air, de tous côtés, ce qui donne la plus grande animation aux abords de la ville.

Les prières et les chants étant terminés, nous repartons, précédés de l'escorte d'honneur envoyée par le Patriarche. Nous allons au pas, en silence, maintenant autant que possible nos chevaux à leur rang et l'ordre dans la caravane : notre entrée à Jérusalem doit être digne et édifiante, puisque nous avons *l'honneur insigne* de représenter la France catholique aux Lieux Saints.

A cinq heures et demie, nous franchissons la porte dite de Jaffa, le cœur serré par l'émotion, les yeux pleins de larmes, ne pouvant croire à la réalité de notre bonheur.

Un quart d'heure après, nous descendons de cheval au couvent de Casa-Nova, maison hospitalière des Pères Franciscains. Là, comme à Jaffa, nos logements sont arrêtés et préparés d'avance; nous nous trouvons *à merveille*, dans de grandes chambres voûtées, très-propres et à deux lits.

Quittant en toute hâte nos costumes de cheval souillés

par la pluie et la boue, nous nous rendons immédiatement à la chapelle du couvent des Franciscains, à quelques pas de la maison dite Casa-Nova : cette vaste chapelle, qui porte le nom de Saint-Sauveur, sert de paroisse aux catholiques : elle communique avec un couvent cloîtré, résidence du Révérendissime Père Custode des Franciscains, Gardien des Lieux Saints, titre glorieux porté héroïquement par cet ordre, dont un grand nombre de membres ont versé leur sang pour la défense des Lieux Saints.

Notre Aumônier entonne le *Te Deum*, tous nos cœurs sont à l'unisson de ce chant de joie; nous oublions les fatigues de la route; une seule pensée, toujours la même, absorbe toutes nos facultés : *nous sommes vraiment à Jérusalem!*

IV

SÉJOUR A JÉRUSALEM. — LA CHAPELLE DU CALVAIRE. — VISITE AU PATRIARCHE. — LE MONT SION. — LA MAISON D'ANNE. — LA CATHÉDRALE ARMÉNIENNE. — LA MAISON DE CAÏPHE. — CHAMP OU MOURUT LA SAINTE VIERGE. — LE CÉNACLE. — L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE. — DÉPART POUR BETHLÉEM. — COUVENT DE LA CROIX. — SAINT JEAN DU DÉSERT. — LA VISITATION. — BETHLÉEM. — SES ENVIRONS. — RETOUR A JÉRUSALEM. — LA VALLÉE DE JOSAPHAT. — LE TORRENT DE CÉDRON. — LE JARDIN DES OLIVIERS. — LA GROTTE DE GETHSEMANIE. — L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION. —

Jeudi, 27 mars. — Quelle joie après un si long voyage de se sentir au but, surtout lorsque ce but est Jérusalem! Telle est ma première pensée le matin; la seconde est de partir pour le Saint-Sépulcre, que nous n'avons pu visiter la veille, vu notre grande fatigue et l'heure tardive de notre arrivée, les Turcs le fermant vers 3 heures. L'Aumônier nous a donné rendez-vous à la chapelle du Calvaire où il doit célébrer la sainte messe.

Sans prendre le temps d'examiner l'immense édifice où nous entrons, nous gravissons avec empressement les degrés du Calvaire. La messe commence; agenouillés sur les dalles de marbre nous suivons, avec un profond sen-

timent de tristesse et de reconnaissance le saint Sacrifice célébré sur le lieu même où il a été accompli pour la première fois d'une manière sanglante.

Un autel *appartenant aux Latins* (1) est placé sur le sommet du Calvaire à l'endroit où Notre-Seigneur fut étendu et cloué sur la croix. Là, plus que partout ailleurs, le cœur se pénètre de l'amour infini de Dieu, qui nous a aimés jusqu'à choisir la mort terrible et réputée infâme qui devait nous rendre la vie!

Si nos yeux se détachent de l'autel, ils se portent à la place qu'occupait la sainte Vierge, immobile dans sa douleur, tandis que les coups de marteau retentissaient jusqu'au fond de son cœur de mère.

Deux arcades ouvertes nous permettent encore de voir l'autel de la plantation de la croix, où Notre-Seigneur, suspendu à ce bois sacré, poussant un grand cri, rendit l'esprit!

Quel lieu pour prier et pour entendre la messe! Une matinée passée au Calvaire mériterait seule le voyage de Jérusalem!

Après une prière prolongée qui semble trop courte à tous les pèlerins, nous examinons minutieusement ce lieu saint et terrible, que nous voulons graver pour jamais dans nos plus précieux souvenirs.

Le sommet du Golgotha a conservé sa hauteur primitive, tandis que la partie de la montagne qui contient le Saint-Sépulcre a été nivelée par ordre de sainte Hélène, pour qu'il fût possible d'y construire une église.

Le pèlerin qui arrive à Jérusalem éprouve une grande

(1) On comprend sous le nom de Latins tous les catholiques romains.

tristesse en voyant les Lieux Saints, non seulement travaillés, changés par la main des hommes, mais encore revêtus d'un marbre qui les dérobe à ses regards avides; ainsi le rocher du Calvaire a disparu sous les dalles qui forment le pavé de la chapelle; sans un escalier de dix-neuf marches qui y donne accès, on ne pourrait se croire sur la montagne du sacrifice.

La chapelle du Calvaire, assez vaste, est partagée en deux parties reliées par des arcades ouvertes. *Le lieu du Crucifiement appartient aux Latins :* une fenêtre communiquant avec un petit oratoire extérieur, dédié à Notre-Dame des Douleurs, indique l'endroit d'où la sainte Vierge et saint Jean virent clouer Notre-Seigneur au bois de la croix.

En avançant de quelques pas vers la partie du Calvaire qui, hélas! est aux Grecs non unis (1), on voit l'autel de *Mater dolorosa* (encore propriété des Latins).

« Là, debout, au pied de la croix où son fils était suspendu, la mère de douleur pleurait.

» Son âme abattue, gémissante, désolée fut percée du glaive de douleur! »

Ces paroles du Stabat se dressent devant nous, comme un tableau saisissant, à cette place où souffrait, il y a dix-huit cent quarante ans, la Mère du Christ, notre mère à tous, maintenant la reine glorieuse de la terre et du ciel!

Les cœurs qui ont beaucoup souffert, et qui ont peine à comprendre le mystère de la douleur, devraient aller prier devant cet autel de *Mater dolorosa;* ils y trouveraient la

(1) On nomme Grecs non-unis et Arméniens non-unis tous les schismatiques.

force, l'apaisement et l'explication de leurs larmes, en voyant celles de la Mère de Dieu se mêler au sang de son divin Fils!

A la distance d'un mètre et demi environ, nous venons nous prosterner devant l'autel du Calvaire : c'est ici que le cœur se sent en proie à une émotion poignante, car c'est vraiment en ce lieu que la croix fut plantée et que Notre-Seigneur expira!

L'autel, posé sur de légères colonnes, permet de voir la cavité qui reçut le pied de la croix; malheureusement les Grecs ont agrandi le trou, pour enlever des parties du rocher; mais *l'authenticité de ce lieu est avérée;* aussi est-il honoré par tous les cultes chrétiens. Les bords de l'orifice sont revêtus de marbre; il est facile d'enfoncer le bras dans cette cavité : nous y faisons toucher nos chapelets et les autres petits objets pieux que nous portons sur nous.

Nous remarquons encore, sur le rocher de la croix, les *fentes transversales* qui se produisirent au moment où Notre-Seigneur rendit l'esprit. Elle sont longues d'un mètre au moins chacune et très-profondes; la rupture croise les veines de la pierre, au lieu de les suivre ; tout le rocher dont elles font partie est recouvert de marbre ; de larges bandes d'argent doré, scellées dans la pierre, renferment *sous clef* ces fentes miraculeuses, lorsque les heures consacrées aux pèlerins sont écoulées.

Toutes les précautions ont été prises pour soustraire ces lieux vénérés aux déprédations des curieux et même des fidèles. Dans beaucoup d'endroits, il y a peine d'excommunication contre toute personne qui enlèverait quelque chose, à l'aide d'instruments tranchants : on a la

permission de gratter avec les doigts; mais on se les met en sang très-inutilement.

Le lieu sacré de la plantation de la croix est la propriété exclusive des Grecs schismatiques; ils ont seuls le droit d'y dire la messe. Les Latins peuvent cependant y pénétrer à toute heure et y célébrer les offices le jour du Vendredi-Saint.

Le cœur du catholique éprouve une véritable douleur en voyant cet autel aux mains des Grecs, dont l'astuce et la perfidie ont réussi à déposséder les Latins des sanctuaires les plus augustes.

Les Grecs ont orné l'autel du Calvaire avec magnificence. Un grand Christ le surmonte, entouré des statues de la sainte Vierge et de saint Jean, de grandeur naturelle : deux pierres de couleur noire indiquent la place des croix des deux Larrons.

D'ordinaire, un pope grec se tient debout près de l'autel, pour surveiller ce qui s'y passe : les chrétiens de tous les cultes y affluent pour baiser les bords du trou de la croix.

Il est difficile de s'arracher de cette chapelle du Calvaire; on la quitte pour y revenir bientôt se pénétrer de nouveau des mystères de douleur et d'amour renfermés dans le drame sanglant du Golgotha.

Un temps considérable s'est écoulé trop vite, hélas! Il faut partir : le programme de la caravane que nous devons suivre fidèlement ne fixe pas pour ce matin la visite de la vaste basilique.

Nous nous rendons en corps chez Mgr Vincento Bacco, le nouveau Patriarche de Jérusalem, pour lui présenter l'hommage de nos respects; il est entouré de Mgr Poyet

et de quelques autres ecclésiastiques. Le Patriarche reçoit la caravane avec la plus grande bienveillance; quoiqu'il ne parle pas bien français (il est Italien), sa bonté supplée aux mots qui lui manquent. L'audience se termine par sa bénédiction, et nous nous retirons très-reconnaissants du bon accueil qu'il a bien voulu nous faire.

Le palais patriarcal, de la plus grande simplicité, est attenant à une belle église nouvellement bâtie, où repose le corps de Mgr Valerga, prédécesseur du Patriarche actuel. Le Saint-Sépulcre appartenant aux Turcs, qui n'en permettent l'entrée qu'à certaines heures, il était de toute nécessité que le Patriarche de Jérusalem eût une église à lui pour y officier pontificalement. Sa Grandeur ne se transporte au Saint-Sépulcre que pour les offices de la semaine Sainte ou de certaines grandes fêtes, et doit encore se conformer aux heures attribuées aux Latins pour le service de leur culte.

Nous rentrons à Casa-Nova pour le dîner de onze heures et demie : il a lieu dans un grand réfectoire voûté, tenu avec la plus grande propreté. Le matin, de 6 à 8 heures, on trouve du café et des fruits secs servis sur la table, plus tard le dîner composé de plusieurs plats, et enfin à 7 heures du soir, un souper suivi du café, dont on ne se passe jamais en Orient.

Les bons Pères Franciscains font tout ce qui est possible pour bien recevoir leurs hôtes : les pèlerins ne seront jamais assez reconnaissants de toutes les peines qu'ils se donnent à leur intention, dans un pays où les vivres sont très-difficiles à trouver de bonne qualité.

Je suis heureux de leur offrir ici l'expression de ma profonde gratitude pour la bonne hospitalité qu'il nous ont donnée, soit à Jérusalem, soit dans les autres villes de Terre-Sainte où ils possèdent des couvents.

Outre la caravane française, qui occupe le haut de la table, de nombreux pèlerins, logeant aussi à Casa-Nova, prennent leurs repas avec nous : toutes les nationalités sont représentées au couvent.

Nous remarquons un missionnaire de Chine, porteur d'un longue tresse de cheveux, qu'il a peine à dissimuler dans sa cravate : ce bon prêtre nous raconte que, passant à Port-Saïde, il n'a pu résister au désir de venir présenter sa mission et ses néophytes à Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur le lieu de ses combats et de sa victoire. Comment le Sauveur pourrait-il rejeter la prière de l'apôtre qui brûle du désir de verser son sang pour le faire connaître et aimer dans ces terres lointaines?

Nous prenons un peu de repos, pendant que le Président, l'Aumônier et le bureau vont présenter leurs respects au Révérendissime Père Séraphin Milani, Custode de Terre-Sainte. La clôture absolue du couvent ne permettant pas aux femmes d'y entrer, le bureau a bien voulu se charger de porter nos hommages respectueux au Père Custode, qui s'est montré tout à fait paternel pour les pèlerins. Quelques jours après, nous avons pu le voir et le remercier dans le salon de Casa-Nova, où il venait rendre visite à toute la caravane.

Le Père Custode est un homme d'une haute intelligence et d'une grande charité, dons précieux pour remplir la mission importante qui lui incombe, dans ce pays où la diversité des cultes, les jalousies des Grecs, les exigences

des Turcs rendent tout difficile et amènent quelquefois des rixes à main armée.

Vers une heure, la trompette du Président retentit dans le long corridor que nous occupons : c'est le signal du départ. Le frère Liévin, un bâton à la main, ouvre la marche; nous nous pressons tous à pied derrière lui dans les rues escarpées de Jérusalem.

La première station est à la citadelle, dite Tour de David, construite sur l'emplacement du palais du saint roi. La construction de cet édifice date de plusieurs époques; quelques savants croient que la base d'une des tours pourrait remonter au temps de David.

Nous avons sous les yeux une masse imposante de quatre tours crénelées, ayant tout à fait la forme des fortifications du moyen âge : quelle que soit l'époque de leur fondation, les Croisés ou les Sarrazins les ont évidemment réparées pour les faire servir à la défense de Jérusalem.

Une garnison turque occupe seule ce lieu célèbre, chanté encore dans l'Église sous le nom de *Turris Davidica*.

Sans pénétrer dans l'intérieur, où il n'y a rien à voir, nous continuons l'exploration de la ville.

« Là, dit le frère Liévin en s'arrêtant, il y avait jadis trois petites chapelles dédiées aux trois Maries. . . . . Et voilà, dit le saint Evangile, que Jésus se présenta à elles disant : « Je vous salue. » Et elles, s'approchant, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent.

» Alors Jésus leur dit : « Ne craignez point; allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée; c'est là » qu'ils me verront » . . . .

Nous prions un instant dans ce lieu, où aucun vestige

ne marque le passage du Sauveur : tout a été bouleversé dans ce pays, qui a subi tant de maîtres; mais rien n'a pu enlever aux fidèles la tradition des lieux où se sont accomplis les faits évangéliques. Les générations se sont succédé, conservant et se transmettant ces grands souvenirs comme leur plus précieux héritage. N'est-il pas touchant de penser que le Divin Maître a voulu les buriner dans le cœur des chrétiens, le préférant au marbre et à la pierre, qui eussent été moins durables!

Après avoir vu, en passant, les restes d'une église bâtie par les Croisés sur l'emplacement de la maison de saint Thomas, maintenant changée en mosquée, nous entrons au couvent des religieuses arméniennes *non-unies,* dont l'église s'élève sur le terrain qu'occupait la maison d'Anne, beau-Père du grand-prêtre Caïphe, où Jésus fut conduit après la trahison de Judas.

Nous lisons dans la Passion :

« Puis ils emmenèrent Jésus, d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe, qui était le pontife de cette année-là. . . .

» Cependant Simon Pierre suivait Jésus, et aussi l'autre disciple. Or comme ce disciple était connu du pontife, il entra avec Jésus dans la cour du pontife.

» Mais Pierre se tenait dehors à la porte. C'est pourquoi l'autre disciple, qui était connu du pontife, sortit et parla à la portière, et elle fit entrer Pierre.

» Alors cette servante, qui gardait la porte, demanda à Pierre : « Et toi, n'es-tu pas aussi des disciples de cet » homme? » Il lui répondit : « Je n'en suis point » . . .

» Cependant le pontife interrogea Jésus, touchant ses disciples et sa doctrine.

» Jésus lui répondit: « J'ai parlé publiquement au monde, » j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le » temple, où tous les Juifs s'assemblent, et en secret je » n'ai rien dit.

» Pourquoï m'interroges-tu ? Interroge ceux qui ont » entendu ce que je leur ai dit, voilà ceux qui savent » ce que j'ai enseigné. »

» Après qu'il eut dit cela, un des archers là présent donna un soufflet à Jésus, disant : « Est-ce ainsi que tu » réponds au pontife ? »

» Jésus lui répondit : « Si j'ai mal parlé, rends témoi- » gnage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me » frappes-tu ? » . . .

Dans une partie reculée de l'église, un petit oratoire, orné à la manière byzantine, a été élevé sur le lieu où Notre-Seigneur reçut le soufflet : nous nous prosternons et nous baisons cette terre, témoin des premières humiliations d'un Dieu qui voulut subir cet outrage ignominieux et sanglant !

A quelques pas derrière l'église, nous remarquons un olivier protégé par une grille de fer : ce serait un rejeton de celui auquel Notre-Seigneur aurait été attaché chez Anne.

Un Arménien, de garde dans la chapelle, nous offre de *l'eau de rose, en guise d'eau bénite;* toute la caravane en est aspergée : singulier usage, que nous retrouvons dans toutes nos visites chez les Arméniens.

De détours en détours, nous parvenons à la cathédrale arménienne, vaste édifice à trois nefs, qui passe à bon droit pour la plus belle église de Jérusalem, le Saint-Sépulcre excepté. Elle est sous l'invocation de saint

Jacques-le-Majeur, martyrisé sous Hérode Agrippa.

Une chapelle latérale, de la plus grande richesse, marque la place où le saint fut décapité : nous nous arrêtons pour prier le grand apôtre de l'Espagne sur le lieu de son supplice.

Cette église contient des ornements excessivement curieux par leur style et leur antiquité : c'est un vrai musée, où les peintures, les tissus brodés, les ciselures d'or et d'argent attirent l'admiration du voyageur. Il faudrait beaucoup de temps pour étudier ces richesses de la matière et de l'art, si différentes de tout ce que l'on voit en Europe.

Malheureusement les heures sont comptées, nous devons aller plus loin.

Il me semble que la caravane a pris modèle sur le Juif-Errant; comme lui, elle marche toujours : un retard de quelques heures ici ou là compromettrait l'arrivée des pèlerins à Beyrouth, *au jour fixé* pour l'embarquement du retour.

Le programme est tracé de manière à ce que le parcours indiqué puisse se faire en entier, à condition qu'on pourra *bien voir, mais pas revoir*, ce qui serait le grand désir de chacun. Huit jours de plus donneraient une grande latitude aux pèlerins, mais exigeraient *une notable augmentation* de prix; c'est évidemment ce que le comité de Terre-Sainte a voulu éviter, pour mettre ce pieux pèlerinage à la portée d'un plus grand nombre de bourses.

Cette explication me paraît nécessaire pour faire comprendre le peu de temps que nous pouvions donner à chaque visite; *temps suffisant* cependant, pour qu'il

nous fût possible de graver chaque endroit dans notre souvenir.

Sortant par une des portes de la ville, dite porte de Sion, nous faisons halte dans un chemin creux, où, d'après la tradition, le corps de la sainte Vierge, porté au tombeau par les Apôtres, fut arrêté par les Juifs, qui, dans leur rage impie, voulaient le jeter à terre. L'un d'eux ayant osé y toucher, sa main s'attacha au brancard, les autres devinrent aveugles : épouvantés de ce châtiment, ils implorèrent la pitié des Apôtres; un nouveau miracle les guérit et les convertit en même temps.

La haie qui borde ce chemin est formée d'arbustes portant des épines de la même espèce que celles qui composèrent la courone de Notre-Seigneur : nous en cueillons pour les examiner; elles sont si aiguës que nous n'avons pu les emporter, tant leurs pointes déchiraient nos mains.

Un autre couvent arménien nous arrête : il est bâti sur le lieu de la maison de Caïphe; Jésus-Christ y passa la nuit du jeudi au vendredi saint, nuit terrible, où il fut renié par Pierre, interrogé par le Grand-Prêtre, insulté et frappé !

Le récit de la Passion, lu dans cet endroit est saisissant :

« Et Anne l'envoya lié à Caïphe, le grand-prêtre.

» Cependant Simon Pierre était là debout et se chauffant.

» Ils lui dirent donc : « Et toi n'es-tu pas aussi de ses » disciples? » Il le nia et dit : « Je n'en suis point. »

» Un des serviteurs du pontife, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : « Ne t'ai-je pas vu » dans le jardin avec lui? »

» Et Pierre le nia de nouveau et aussitôt le coq chanta.

. . . . . .

» Et le Seigneur se retournant regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, lorsqu'il lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu me renieras » trois fois. »

» Et Pierre étant sorti pleura amèrement.

» Et ceux qui tenaient Jésus le raillaient et le déchiraient de coups.

» Puis lui ayant bandé les yeux, ils le frappaient au visage et l'interrogeaient disant : « Prophétise quel est » celui qui t'a frappé ? »

» Et blasphémant ainsi, ils disaient beaucoup de choses contre lui. . . . »

On sent le besoin de se prosterner et de prier lontemps dans un lieu où les douleurs et les humiliations se sont accumulées sur la tête de Celui qui nous rachetait à un tel prix !

La chapelle contient un morceau important de la pierre du Saint-Sépulcre ôtée par l'Ange ; il est enchâssé dans l'autel : nous avons pu le voir et le baiser.

Un autre autel marque la place où se tenait Notre-Seigneur pendant cette cruelle veillée du Vendredi-Saint.

La cour qui précède la chapelle est ornée d'une colonne surmontée d'un coq, placée là en mémoire de la chute de Pierre.

L'Apôtre, ayant entendu le chant du coq prédit par son Maître, sortit en pleurant amèrement : il se retira dans une grotte, que nous avons visitée, un peu plus loin, sur le flanc du mont Sion; elle est ouverte et ne se distingue en rien des autres cavernes.

Franchissant quelques marches, nous nous trouvons au milieu des cimetières chrétiens, formant un entassement de pierres couchées, sans aucun caractère.

Le frère Liévin nous montre un très-petit champ, entouré d'un mur dégradé, qui le sépare des pierres tombales : suivant la tradition, la *maison de saint Jean* s'élevait sur ce terrain, et la Vierge y mourut. Là encore, on ne trouve aucune trace visible du passé ; il faut se contenter du souvenir. Nous nous agenouillons au milieu du blé qui couvre cet espace, et notre prière va chercher au ciel la Vierge transportée par les anges dans les gloires éternelles.

A coté des cimetières, se dressent quelques bâtiments surmontés d'un minaret. Une porte voûtée donne accès dans une vaste écurie très-sale, qu'il faut traverser pour arriver à une cour plus sale encore, entourée de maisons occupées par des Arabes et des Turcs de la plus basse classe.

Grimpant un escalier dégradé, nous entrons, à prix d'argent, dans une petite mosquée pauvre et mal tenu.

Quelle souffrance pour des chrétiens ! nous sommes sur le *lieu authentique du Cénacle!* Ici se sont passés la Cène, le lavement des pieds, l'adorable institution de l'Eucharistie ! Ici Notre-Seigneur apparut deux fois à ses disciples, et fit toucher ses plaies à Thomas ! Ici enfin le saint Esprit descendit sur la sainte Vierge et sur les Apôtres !

Prosternés sur le pavé de la mosquée, nous remercions avec effusion le Divin Maître, dont l'amour s'est manifesté en ce lieu même par l'invention sublime de l'Eucharistie.

Je l'avouerai, cette visite au Cénacle est douloureuse; il est impossible de ne pas éprouver un sentiment amer, en voyant le plus auguste des sanctuaires entre les mains des Turcs : il y a là une profanation qui fait mal.

L'histoire du Cénacle peut se résumer en quelques mots : d'après les plus anciennes croyances, il appartenait à Joseph d'Arimathie; saint Etienne y fut élu diacre et saint Jacques sacré évêque de Jérusalem; Titus respecta ses bâtiments, sainte Hélene les couvrit d'une église : détruite et reconstruite plusieurs fois, elle devint, sous les Croisés, propriété des chanoines de saint Augustin; enfin vers 1333 elle passa aux mains des Franciscains; deux cents ans après, presque tous ces religieux ayant été massacrés, l'église qu'ils avaient rebâtie sur le Cénacle, avec les débris des anciennes, fut changée en mosquée connue jusqu'à nos jours sous le nom de *Nabi-Daoud*, ou prophète David.

A une extrémité de la mosquée, un escalier conduit à une chambre élevée, contenant un sarcophage de pierre recouvert d'étoffe, simulacre du tombeau de David, qui, suivant les musulmans, serait enterré dans un souterrain placé sous le Cénacle. Personne ne peut y pénétrer. L'écriture sainte nomme le mont Sion comme la sépulture de David, mais sans désigner l'endroit précis.

Les Turcs professent une telle vénération pour David et sa mosquée, qu'ils n'y laissent entrer qu'à regret et au prix de bons backchiches.

On nous raconte, à ce sujet, qu'une pieuse et riche catholique avait obtenu, pour *1500 francs*, le droit de faire dire une messe dans ce lieu saint, qui a vu s'accomplir les augustes mystères de la Cène. Les Turcs menacè-

rent d'interrompre la cérémonie commencée, si on n'ajoutait pas à la somme fixée ; pour éviter une si cruelle profanation, il fallut subir leurs exigences et payer bien au delà du prix demandé par ces coquins.

Sous la mosquée, un étage inférieur contient des *harems*, habités par des femmes et des enfants d'une saleté repoussante : des harems sous le Cénacle !

Nous partons navrés, de ce lieu jadis si saint, maintenant si odieusement profané, nous demandant comment le gouvernement francais n'avait pas exigé la remise de ces sanctuaires aux Latins, en échange de tout le sang répandu en Crimée pour la cause de la Turquie.

Avant de rentrer à Casa-Nova, nous visitons encore une église antique et curieusement ornée, appartenant aux Syriens ; c'est là que saint Pierre, délivré miraculeusement de prison, vint retouver les fidèles dans la maison de Marie, mère de Jean.

Les actes des Apôtres, après avoir relaté la manière dont l'Ange délivra Pierre dans la prison de Jérusalem, ajoutent :

» Et aussitôt l'Ange le quitta. Alors Pierre revenu à lui dit : « Maintenant je reconnais véritablement que » Dieu a envoyé son ange et qu'il m'a soustrait à la » main d'Hérode et à toute l'attente du peuple juif. »

» Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean qui est nommé Marc, où beaucoup de personnes étaient assemblées et priaient... »

La journée d'exploration de la caravane est finie ; commencée le matin au Calvaire, elle s'est achevée sur le mont Sion, d'où nous avons pu jeter un regard ému sur le mont des Oliviers et la vallée de Josaphat.

Nous rentrons au couvent, fatigués de cette longue course et de la chaleur intense, mais le cœur rempli de souvenirs, qui s'en emparent pour ne plus s'effacer, lui laissant une empreinte de consolation et de tristesse, double sentiment que la vue de Jérusalem impose à tous les chrétiens.

28 mars, vendredi. — Dès 6 heures du matin, nous arrivons au Saint-Sépulcre, où M. l'Aumônier a obtenu l'autorisation de célébrer la messe sur l'autel qui renferme le saint tombeau.

Une chapelle de marbre recouvre en entier le saint Sépulcre placé sous la coupole de la basilique qui porte son nom.

L'authenticité de ce lieu auguste ne saurait être mise en doute : la piété des contemporains de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la fureur des païens ont servi également à en conserver la tradition.

L'empereur Adrien, voulant arrêter l'essor du christianisme, ensevelit le saint Sépulcre sous un amas de pierres, et éleva au-dessus un temple en l'honneur de Vénus. Constantin renversa cette odieuse divinité, et construisit, de concert avec sainte Hélène, une immense basilique, qui renferma dans la même enceinte le saint Sépulcre et le Calvaire.

Sainte Hélène fit détacher le rocher formant le tombeau, de la montagne du Calvaire, ce qui explique l'état actuel du saint Sépulcre, isolé au milieu de l'église, dont le terrain a été nivelé pour les besoins de cette immense construction.

Sous le règne de l'empreur Héraclius, la basilique de Constantin fut rasée par Chosroès, roi de Perse, qui pilla

Jérusalem et s'empara de la vraie Croix; mais les fidèles reprirent possession des Lieux Saints après le départ des Perses, et les couvrirent de chapelles.

Héraclius, vainqueur à son tour de Chosroès, rentra en triomphe à Jérusalem, marchant pieds nus, pour honorer le bois sacré de la vraie Croix, qu'il voulut porter sur ses épaules.

Les jours de gloire ne durèrent pas longtemps; quelques années plus tard, en 637, Jérusalem dut ouvrir ses portes au célèbre Omar, après avoir conclu avec lui un traité qui assurait aux chrétiens leurs églises et la liberté de leur culte.

La Ville Sainte subit bien des douleurs et des outrages sous la domination des califes; cependant des chrétiens dévoués ne cessèrent de veiller sur ses sanctuaires, les conservant, au prix de leur sang, à la vénération du monde.

En 1099, les Croisés, s'étant emparés de Jérusalem, reconstruisirent l'église du Saint-Sépulcre et renfermèrent les principaux sanctuaires dans son enceinte. Godefroy de Bouillon donna les biens nécessaires à l'entretien de vingt chanoines, qui devaient y prier jour et nuit. Vers 1244, les Franciscains succèderent aux chanoines à ce poste d'honneur, qu'ils n'ont jamais déserté malgré les difficultés et les persécutions.

Un incendie, qui éclata en 1808, détruisit la coupole de l'église bâtie par les Croisés; elle a été reconstruite aux frais des nations chrétiennes, mais sous l'influence et la direction des Grecs, qui, à force d'argent et d'astuce, s'efforcent de devenir omnipotents en Terre-Sainte.

Nous entendons la messe dans la chapelle de l'Ange,

servant de vestibule au tombeau; c'est là que se tenait l'Ange près du Sépulcre vide; l'Evangile dit: « Lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie Madeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus.

» Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au Sépulcre au lever du soleil; elles disaient entre elles: « Qui nous ôtera la » pierre de devant l'entrée du Sépulcre? »

» Mais en regardant, elles virent que cette pierre, qui était fort grande, en avait été ôtée.

» En entrant dans le Sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées.

» Mais il leur dit: « Ne craignez point, vous cherchez » Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, » il n'est point ici: voici le lieu où on l'avait mis... »

Trente ou quarante personnes, bien serrées peuvent entendre la messe dans cette étroite chapelle, au milieu de laquelle une table, portée par une colonne, contient, enchâssé, un morceau de la pierre du Sépulcre ôtée par l'Ange. Une ouverture très-basse et profonde donne accès au saint Sépulcre lui-même; il faut s'y glisser à genoux aux pieds du prêtre, pour y recevoir la communion.

L'espace qui renferme le saint Sépulcre n'a guère plus de deux mètres en long et en large: on ne peut y tenir plus de huit ou dix personnes à la fois. Pendant le saint sacrifice, le prêtre et deux acolytes y sont seuls, les fidèles restent dans la chapelle de l'Ange.

Le saint Sépulcre, semblable, aux tombeaux des Juifs

que l'on voit encore autour de Jérusalem, était, comme eux, taillé dans le roc. On lit dans l'Evangile: « Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent dans des linges, avec des parfums, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir.

« Or il y avait, au lieu où il fut crucifié, un jardin, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis.

» Là donc, à cause de la préparation des Juifs, et parce que le sépulcre était proche, ils déposèrent Jésus.»

La piété des fidèles aimerait à contempler ce tombeau, qui a vu les abaissements et la gloire du Christ: hélas! ici, comme au Calvaire, le rocher a disparu sous un revêtement de marbre, dont une large plaque ferme le sépulcre et sert en même temps d'autel. C'est là que les différents cultes chrétiens se succèdent pour célébrer le saint sacrifice, aux heures qui leur sont attribuées.

Il y a toujours une grande foule aux abords du tombeau, chaque pèlerin voulant y pénétrer, pour y faire toucher et bénir les objets pieux qu'il emporte au loin, comme souvenir de ce grand pèlerinage.

Quarante-trois lampes magnifiques brûlent perpétuellement au-dessus de l'autel : treize appartiennent aux Franciscains, les autres se partagent entre les Grecs, les Arméniens et les Coptes.

En l'année 1555, des travaux de consolidation obligèrent le R. P. Custode des Franciscains à mettre à jour le saint Sépulcre; une lettre de ce religieux relate ce fait d'une manière simple et touchante; en voici un passage :

« Le saint Sépulcre de Notre-Seigneur s'offrit à

découvert à nos yeux, tel qu'il avait été taillé dans le roc. On y voyait deux Anges, dont l'un portait un écriteau avec ces mots : « Il est ressuscité il n'est plus ici, » et l'autre, montrant du doigt le sépulcre, avait cette inscription : « Voilà le lieu où ils l'ont placé. » Les deux tableaux, du moment qu'ils furent en contact avec l'air, tombèrent en poussière. La nécessité nous ayant forcé à soulever une des tables d'albâtre que sainte Hélène y avait fait placer, pour recouvrir le saint Sépulcre, afin de pouvoir y célébrer la sainte messe, nous vîmes à découvert ce lieu ineffable où Notre-Seigneur reposa pendant trois jours.

» Il nous semblait à tous, voir les cieux pleinement ouverts devant nous. Ce lieu où l'on distinguait encore, dans tous ses contours, des traces du sang de Notre Sauveur, mêlé à cet onguent qui avait servi à l'embaumer.

» Au milieu même, en ce lieu sacré, nous trouvâmes placé un bois enveloppé d'un linge précieux, qui du moment où il se trouva exposé à l'air, disparut; il n'en resta entre nos mains que quelques fils d'or, qui avaient servi à sa texture. Quant au bois contenu dans le suaire, il avait porté autrefois des inscriptions ; mais maintenant elles étaient tellement endommagées par le temps, qu'il fut impossible d'en recomposer une seule phrase entière.

» Quoiqu'en tête d'un parchemin, on put lire distinctement, en lettres majuscules latines, ces deux mots : Helena Mag : ce qui nous amène à conjecturer, bien qu'on ne puisse l'affirmer d'une manière positive, que ce bois devait être une parcelle de la vraie Croix, retrouvée par sainte Hélène. »

Quoique nous n'ayons pas eu la grâce insigne de voir à découvert le Saint-Sépulcre, comme ce bon religieux, nous sommes pénétrés d'un sentiment intime de reconnaissance et de joie, que rien ne saurait exprimer, dans ce lieu trois fois saint, témoin de la gloire de Notre-Seigneur et de son triomphe sur la mort! La matinée est consacrée à la visite complète de l'église du Saint-Sépulcre.

Dans la sacristie, qui n'a rien de remarquable, nous voyons et nous touchons de nos mains les éperons et la glorieuse épée de Godefroy de Bouillon.

Près de la sacristie, se trouve la chapelle de l'Apparition, où, suivant la tradition, Notre Seigneur se montra à la sainte Vierge après sa résurrection : elle appartient exclusivement aux Franciscains, et communique avec le petit couvent qu'ils possèdent au Saint-Sépulcre. Quelques-uns de ces religieux y restent jour et nuit, sentinelles vigilantes chargées de veiller sur le saint tombeau. Lorsque les Turcs, seuls propriétaires de l'église du Saint-Sépulcre, ont trouvé bon de la fermer, *suivant l'heure variable de leur caprice*, ces bons religieux sont en prison, séparés du monde, jusqu'au moment où il convient aux Turcs de l'ouvrir de nouveau. C'est dans l'intérieur de ce couvent que le Père Custode accorde, aux pèlerins qui la sollicitent, la permission de passer la nuit en prières près du Saint-Sépulcre; ces tribunes ouvertes, donnant sous la coupole de l'église, en face du tombeau, sont mises à la dispositon des fidèles; à l'époque de la Semaine Sainte, ces tribunes sont remplies, il faut solliciter une place quelques jours d'avance.

Un des autels de la chapelle de l'Apparition renferme,

sous deux grilles épaisses, un morceau de la colonne de la Flagellation; elle est en porphyre, dit le frère Liévin, la hauteur en est de 63 centimètres : on y fait toucher un bâton, que l'on baise ensuite ; le Vendredi Saint seulement, elle est exposée à la vénération des fidèles.

A quelques pas est un autel consacré à Marie Madeleine, à l'endroit où Notre Seigneur ressuscité lui apparut, sous la forme du jardinier. Que cette page touchante de l'Evangile devient plus touchante encore, lue à la place même où le divin Maître donna à Madeleine cette grande preuve d'amour :

« ... Ils (les Anges) lui demandèrent : « Femme, pour » quoi pleurez-vous? » Elle leur répondit : « Parce qu'ils » ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont » mis. »

» Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna en arrière et vit Jésus debout, et elle ne savait pas que ce fut Jésus.

» Jésus lui demanda : « Femme, pourquoi pleurez-» vous? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui répondit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi » où tu l'as mis, et je l'emporterai. »

» Jésus lui dit : « Marie! » Elle, se retournant, lui dit : « Rabboni (ce qui veut dire Maître). »

» Jésus lui dit : « Ne me touchez pas; car je ne suis » pas encore monté vers mon Père; mais allez à mes » frères, et dites-leur : je monte vers mon Père et votre » Pères, vers mon Dieu et votre Dieu. . . . »

Du même côté de l'église, on remarque une sorte de niche, qui servit de prison à Notre-Seigneur et aux deux Larrons, pendant les préparatifs du crucifiement; elle

est aux Grecs, ainsi qu'une chapelle dédiée à saint Longin, ce soldat qui ouvrit, d'un coup de lance, le côté du Sauveur, « d'où il sortit aussitôt du sang et de l'eau ».

Une autre chapelle, aux Arméniens, marque la place où les soldats se partagèrent les vêtements du divin crucifié et tirèrent sa robe au sort.

Une énorme ouverture se présente à nous, conduisant, par un large escalier de 29 marches, à la chapelle de sainte Hélène, qui appartient aux Éthiopiens; ils la prêtent aux Arméniens, pour une aumône journalière de soupe et de pain, tant ils sont pauvres! Une fenêtre située dans un angle est le lieu où sainte Hélène se tenait en priant, pendant les fouilles qu'elle faisait faire, dans une citerne voisine, que la tradition indiquait comme l'endroit où les croix auraient été enfouies, *il y avait alors 326 ans.*

Nous descendons par un escalier dans cette citerne, qui conserve sa forme primitive, quoiqu'elle soit transformée en chapelle; elle appartient aux Franciscains. C'est là que les croix furent retrouvées; on sait comment: celle du Sauveur, que rien ne distinguait des deux autres, guérit plusieurs malades, et ressuscita un mort par son puissant attouchement.

Remontant dans l'église du Saint-Sépulcre, on remarque une chapelle appartenant aux Grecs; elle contient la colonne d'Impropère, en granit, qui servit de siége à Notre-Seigneur, au prétoire de Pilate, pendant qu'il était insulté et couronné d'épines.

De l'autre côté du chœur, se trouve le Calvaire, où l'on monte par un double escalier.

Sous la chapelle de la plantation de la Croix, un petit oratoire est dédié à Adam ; suivant une antique tradition, le crâne du premier homme aurait été déposé en ce lieu, ce qui fit donner à la montagne le nom de Cranion ou Calvaire ; lorsque le rocher se fendit, le sang du Sauveur coula, en signe de pardon, sur la tête coupable du père de toutes les générations humaines. De là l'usage établi de mettre une tête de mort sous les pieds de Notre Seigneur crucifié.

La pierre de l'onction est au bas du Calvaire ; c'est là que Notre-Seigneur descendu de la croix fut déposé, puis oint d'huile et de parfums par Joseph d'Arimathie et Nicodême. La pierre qui recouvre actuellement ce lieu est rouge ; un grand nombre de lampes, appartenant aux divers cultes chrétiens, brûlent au-dessus.

Tournant derrière le Saint Sépulcre, nous remarquons une très-petite chapelle, pratiquée dans le mur même du bâtiment qui recouvre le saint tombeau ; elle est la propriété des Coptes ; enfin, nous terminons cette longue exploration par une visite au tombeau vide de Joseph d'Arimathie, qu'il avait fait préparer pour lui et sa famille : on croit généralement que ce saint ami du Sauveur suivit Lazare et ses sœurs en Provence, où il aurait achevé sa vie.

Le chœur des Grecs étant fermé, nous n'avons pu le visiter ce jour-là.

En sortant de l'église, nous remarquons avec douleur un large divan placé dans l'intérieur, à quelques mètres et au pied du Calvaire : les Turcs, gardiens de la basilique, passent leur journée étendus sur ce divan, fumant le narguillé, ou prenant leur éternel café. Quel outrage

aux nations chrétiennes protectrices de la Turquie !

A neuf heures, toute la caravane monte à cheval, pour se rendre à Saint-Jean du Désert : franchissant de nouveau la porte de Jaffa, nous rencontrons d'abord une grande piscine, dite Piscine supérieure, où Salomon fut sacré roi, par ordre de David son père, où Isaïe prophétisa en ces termes : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils, il sera appelé Emmanuel.»

La route est escarpée, une descente formidable nous conduit au couvent grec de la Croix, bâti sur le lieu où fut coupé l'arbre sacré.

L'église contient une série de tableaux naïfs et curieux. Le frère Liévin, en nous les montrant, nous raconte la légende suivante, que nous écoutons avec intérêt :

Loth, après la destruction de Sodome, commit une faute grave et vint la pleurer en ce lieu, l'ayant toujours présente à l'esprit, et priant le Seigneur de la lui pardonner.

Un Ange lui apparut un jour, et lui remit trois boutures de cyprès, avec l'ordre de les planter et de les arroser tous les jours, avec de l'eau du Jourdain, qu'il irait chercher lui-même. Si les boutures prospéraient, il serait sauvé, sinon sa réprobation était certaine.

Loth soignait ses boutures avec ardeur: il revenait un soir, chargé de l'eau précieuse qui les faisait pousser, lorsqu'il rencontra un pauvre qui lui demanda à boire. Le Patriarche s'empressa de le satisfaire; un autre pauvre succéda à celui-ci, puis d'autres encore ; Loth entraîné par la charité, épuisa toute l'eau qu'il apportait de si loin : les boutures allaient mourir de sécheresse;

que faire? Il se désespérait, lorsque l'Ange, lui apparaissant de nouveau, lui apprit que sa charité avait trouvé grâce devant Dieu, quoique les pauvres fussent des démons qui voulaient sa perte ; que les boutures croîtraient sans être arrosées, et que son pardon lui était accordé par le Seigneur.

Les boutures devinrent des arbres; l'un deux servit à faire la croix du Sauveur.

Suivant d'autres légendes, le bois de la croix provenait d'un olivier coupé dans ce même lieu : on montre, sous l'autel, la place où la vraie Croix fut travaillée.

Reprenant nos montures et nos rudes chemins, nous arrivons, vers midi, au couvent des Pères Franciscains de Saint-Jean du Désert, où nous devons coucher. Les logements sont passables, le dîner abondant: on nous sert une sorte de gâteau blanc et rose, à l'amidon, très-apprécié dans le pays, et que nous avons retrouvé à Constantinople, faisant les délices des dames turques, aux Eaux douces d'Europe et d'Asie.

Le dîner est très-gai; on boit à la santé du frère Liévin, dont la charité et la bonne humeur ont fait la conquête de toute la caravane; c'est un guide incomparable, que chaque course nous fait apprécier davantage ; il est impossible d'unir plus d'expérience à plus de simplicité et de bienveillance.

A peine hors de table, les chevaux sont déjà prêts ; il faut repartir, pour aller visiter le sanctuaire de la Visitation, situé à un quart de lieue.

La route passe au bas d'une élégante et monumentale fontaine, dite fontaine de la sainte Vierge, où la mère du Verbe aurait puisé de l'eau, pendant son séjour chez

Elisabeth. De nombreux Arabes y font leurs ablutions, accompagnées des prosternations d'usage : le bruit de nos voix et de nos chevaux ne leur fait pas tourner la tête. Quel sérieux dans la prière chez ce peuple, et quelle leçon pour notre légèreté française !

Ces Arabes, en turbans et en robes éclatantes, font un effet charmant, sous les arcades blanches de la fontaine. Il y aurait là un sujet de tableau pour un peintre, mais la caravane marche si vite, que personne n'a le temps de dessiner.

Mettant pied à terre, nous entrons dans une chapelle bâtie sur l'emplacement de la Maison des champs de Zacharie, où la sainte Vierge vint rendre visite à sa cousine Elisabeth.

« Or en ce jour-là, dit le saint Evangile, Marie, se levant, s'en alla, en grande hâte, vers les montagnes en une ville de Juda.

» Et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Elisabeth.

» Et il arriva que, lorsque Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint.

» Alors elle s'écria d'une voix forte : « Vous êtes bénie » entre les femmes, et le fruit de votre sein est béni !

» Et d'où m'arrive-t-il que la mère de mon Seigneur » vienne à moi ?

» Car, dès que la voix de votre salutation est venue à » nos oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon » sein.

» Et bienheureuse, vous qui avez cru ! car ce qui vous » a été dit par le Seigneur s'accomplira.

» Alors Marie dit : « Mon âme glorifie le Seigneur ! »

. . . . . .

Le lieu de la Visitation est *authentique*, c'est bien là que la Vierge inspirée chanta le *Magnificat*, sublime cantique de sa joie et de son humilité.

Notre aumônier entonne le *Magnificat*, accompagné par les voix émues de tous les pèlerins ; c'est touchant et pénétrant : l'heure passée à la Visitation restera gravée dans nos cœurs.

On a découvert, il y a peu d'années, sous des masses de décombres, une énorme pierre qui, suivant la tradition, se serait amollie pour cacher saint Jean poursuivi enfant par les soldats d'Hérode : cette pierre reçut le précurseur, se referma sur lui, et le déroba ainsi au massacre des Innocents.

Nous buvons à la source de sainte Elisabeth : nous voudrions nous oublier à prier, à contempler ; le *terrible cri : A cheval* retentit de nouveau ; impossible de s'accorder un moment de plus. Déjà nous sommes repartis en deux bandes ; les personnes fatiguées retournent au couvent, les autres se rendent par des routes très-difficiles au Désert de Saint-Jean : nous nous adjoignons à ces dernières.

Nous escaladons des montées à pic, nous dégringolons des descentes sur des pierres roulantes ; mais comment avoir peur lorsqu'il s'agit de visiter la demeure du saint Précurseur ?

Tous les sentiers sont couverts de jolies fleurs variées : nos yeux errent du couvent de Saint-Jean, que nous laissons derrière nous, aux immenses cirques de rochers dénudés qui précèdent le désert. Dans plusieurs endroits

la vigne est cultivée avec succès, même sur les parcelles de terre végétale qui restent à l'abri des rochers.

Arrivés sur un plateau qui domine le désert, nous laissons les chevaux pour suivre à pied une descente rapide conduisant à la belle et vaste grotte où saint Jean a vécu; on y pénètre par douze marches taillées dans le roc; au fond, une grande pierre sert d'autel et recouvre un banc de rocher formant jadis la couche du Précurseur.

L'Evangile dit, en parlant de saint Jean-Baptiste : « Or, l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation à Israël. »

Ici, à cette époque du printemps, le désert n'a rien de triste, tous les rochers qui l'entourent étant couverts de verdure et de fleurs : nous nous reposons près de la fontaine où le saint se désaltérait; l'eau en est parfaite; quelques beaux arbres entourent la grotte, d'où la vue s'étend, à une très-grande profondeur, sur la vallée du Térébinthe et sur le désert, témoin de la pénitence « du plus grand des enfants des hommes ».

Le frère Liévin nous montre, au-dessus de nos têtes, le lieu où la tradition place la mort de sainte Elisabeth, qui se serait retirée près de son fils à la mort de Zacharie.

Cette course nous intéresse au plus haut degré : nous rentrons, à la nuit close, au couvent de Saint-Jean, sans avoir éprouvé le moindre accident fâcheux dans ces sentiers vraiment redoutables.

Samedi, 29 mars. — Nous entendons la messe de bonne heure à la grotte de la Nativité de Saint-Jean, taillée dans le roc et érigée en chapelle. La belle église dont

elle fait partie a été élevée sur l'emplacement de la maison de Zacharie. C'est là que le Précurseur reçut le jour, et que son père, inspiré par l'Esprit-Saint, chanta le *Benedictus Dominus*.

Nous aussi, nous redisons avec effusion : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël » qui nous a permis de voir et et de vénérer le lieu où est né le plus grand des enfants des hommes, celui qui dans son humilité ne se croyait pas digne de délier les souliers du Sauveur !

Toute la caravane part à 8 heures pour Bethléem.

Les chemins de ces montagnes ne sont que des sentiers impraticables ; il faut le pied sûr du cheval arabe pour passer sans accident sur les pierres roulantes et sur les rochers déchirés.

Un circuit nous conduit à une belle source où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace. Il n'y a pas certitude sur l'authenticité de ce lieu, un autre étant désigné par saint Jérôme ; quoi qu'il en soit, la fontaine est charmante, son eau fraîche nous désaltère ; personne ne regrette le petit crochet qu'a nécessité cette visite.

Plus nous avançons, plus les sentiers deviennent difficiles ; il faut marcher à la queue les uns des autres. Dans les tournants nous pouvons jouir de la vue pittoresque de de la caravane : les chevaux sont assez jolis, les costumes tout à fait à l'oriental, v[illegible], turbans autour des chapeaux, longues robes blanches : derrière les pèlerins, les Arabes et les chevaux chargés de bagages. Tout cela forme un ensemble qui s'encadre à merveille avec le paysage que nous avons sous les yeux.

Le sentier disparaît, nous faisons route dans le lit desséché d'un torrent : les chevaux ont peine à se sou-

tenir, ils enfoncent dans un amas de galets. Après avoir franchi une montée presque verticale, où nous sommes obligés d'appuyer les chevaux à coups de cravaches, nous atteignons de beaux oliviers; quelques échappées de vue nous montrent, sur une hauteur, un séminaire fondé par le dernier patriarche, Mgr Valerga, pour le clergé indigène.

Cette course de quatre heures, sans mettre pied à terre, est assez pénible; aussi voyons-nous avec un double bonheur les premières maisons de Bethléem. Nous entrons à midi au couvent des Pères Franciscains, qui nous donnent là, comme partout, la meilleure hospitalité.

Nous sommes tellement fatigués de ce voyage *par monts et par vaux* que, cette fois, *l'estomac prend le dessus sur le cœur;* nous commençons par dîner; c'est triste, mais c'est vrai !

On nous sert des œufs sous trois formes différentes; rien autre chose en plus, sinon des oranges de Jaffa et du café pour dessert. C'est suffisant pour apaiser une faim aiguisée par l'air des montagnes; mais la sensualité n'a rien à voir dans les repas de la Palestine.

Le frère Liévin tient à honneur de nous présenter à la grotte de la Nativité, où nous pénétrons avec une respectueuse émotion. Après avoir traversé une partie de la grande église qui la recouvre, et descendu seize marches, nous nous trouvons à l'autel de la Nativité : une large étoile d'argent, fixée au sol sous l'autel, indique le lieu même où naquit le Sauveur du monde. Elle porte cette inscription latine « Hic de Virgine Maria Jesus-Christus natus est » : *Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.*

Quinze lampes brûlent sous l'autel, autour de l'étoile;

elles appartiennent aux Grecs, aux Arméniens et aux Franciscains.

Les Grecs et les Arméniens sont parvenus à se faire mettre en possession de l'autel de la Nativité; ils ont seuls la faculté d'y offrir le Saint Sacrifice. L'étoile d'argent appartient cependant aux Latins, dont les droits ont été reconnus, en dépit des fourberies et des violence des Grecs, qui essaient sans cesse d'arracher les clous qui l'attachent.

Nous restons longtemps prosternés devant l'étoile, l'âme absorbée dans la contemplation du mystère si touchant de la Nativité : *Là, Notre-Seigneur est né* dans la pauvreté et dans la souffrance : *ici, il a été déposé dans la Crèche :* à cette place, se tenaient les bergers, puis les Mages; quels souvenirs pour des chrétiens !...

Sainte Paule, dont l'image se retrouve partout à Bethléem, disait à saint Jérôme : « Je vous jure que je vois, comme s'ils étaient là, le Saint Enfant, sa Mère et leur fidèle gardien et nourricier. Oui je la vois qui l'enveloppe de langes, j'entends l'Enfant qui vagit dans la crèche, j'entends le cantique des Anges; voici les bergers qui accourent pour voir la merveille, le Verbe qui était au commencement et qui s'est fait chair !... » Puis elle ajoutait : « Salut, ô Bethléem, tu es vraiment la maison du pain, puisque tu as donné à la terre le pain qui est descendu du ciel! salut ô Ephrata! Tu es bien une terre fructueuse, puisque le fruit de ta fécondité est un Dieu! »

Quelques marches séparent l'oratoire de la Nativité de celui de la Crèche, où se trouve un autel dit des rois Mages; il appartient exclusivement aux Latins. C'est

là que se dit la sainte messe, à l'endroit même où les Mages prosternés adoraient le Divin Enfant.

La Crèche, à quelques pas en face de l'autel, est formée par une excavation du rocher : un tableau de maître et des plaques de marbre dérobent le rocher à la vénération des fidèles ; mais le reste de l'oratoire étant seulement couvert d'une draperie qu'il est facile de soulever, on a le bonheur de voir à découvert cette partie de la sainte grotte.

Le bois de la Crèche ayant été transporté à Rome, dans l'église de Sainte-Marie majeure, Bethléem ne possède que la cavité qui contenait cette Crèche précieuse : cinq lampes brûlent jour et nuit sur le rocher où reposa l'Enfant Dieu.

La grotte de la Nativité, qui contient les lieux saints de la Naissance, de la Crèche et de l'Adoration des bergers et des Mages, a 10 mètres 55 centimètres de long, sur 3 ou 4 mètres de large : elle est revêtue de marbre blanc; une large et belle tenture, aux armes de France, couvre le mur principal.

Il nous a été doux de retrouver le nom et l'influence de notre chère France, protégeant encore de si loin le berceau du Sauveur; malgré ses défaites et ses ruines, le nom glorieux de Protectrice des Lieux-Saints ne lui a pas été arraché : puisse-t-elle le conserver toujours!

Sortant de ce lieu vénéré, nous nous rendons, par des couloirs souterrains, dans une autre partie de la grotte : un autel est consacré à saint Joseph, à l'endroit où le saint époux de la Vierge reçut en songe l'ordre de fuir en Egypte; quelques pas plus loin, une chapelle, consacrée aux Saint Innocents, a été érigée en l'honneur de ces

victimes d'Hérode, sur le lieu où plusieurs d'entre elles furent massacrées dans les bras de leurs mères; un autel recouvre la cendre de ces premiers martyrs.

En continuant de parcourir ces couloirs, on rencontre le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, ami de saint Jérôme; puis, dans une chapelle taillée dans le roc, ceux de saint Jérôme, de sainte Paule et de sa fille sainte Eustochium.

On sait comment sainte Paule, la grande Romaine, fille des Gracques et des Scipions, quitta les splendeurs de Rome, pour visiter les Lieux Saints. Arrivée à Bethléem, elle s'écria dans son ardent amour : « Est-il bien vrai que moi, une misérable, une pécheresse, Dieu a daigné me permettre de poser mes lèvres sur la Crèche où son fils est né, de répandre mes prières dans la grotte où la Vierge Mère l'a enfanté! Eh bien, désormais, ceci est le lieu de mon repos, car c'est le berceau de mon Dieu. J'y habiterai, parce que le Seigneur l'a choisi. C'est là que mon âme vivra pour lui. » Puis regardant Eustochium, sa fille, elle acheva ce verset de psaume « Et ma race y servira le Seigneur. »

Suivant son pieux désir, il fut donné à sainte Paule de passer vingt ans à Bethléem, dans l'exercice des plus héroïques vertus, et d'y mourir léguant à Eustochium ses œuvres à continuer, ses monastères à soutenir.

Une foule immense accourut à ses funérailles, de toutes les parties de la Palestine; les moines et les vierges quittèrent leurs retraites et leurs déserts, pour rendre un dernier hommage à cette noble femme; les évêques eux-mêmes, s'associant à l'admiration générale, tinrent à honneur de porter son corps au lieu de sa sépul-

ture. Saint Jérôme, son maître et son ami, la pleura avec des larmes si amères, qu'il eut peine à trouver quelques paroles assez fortes pour adoucir la douleur immense d'Eustochium.

Nous pénétrons dans une chapelle nommée oratoire de saint Jérôme ; c'est là que le grand docteur passait ses jours et ses nuits dans la prière et dans la traduction des livres saints. Ses immenses et doctes travaux sur la Vulgate ont immortalisé son nom daus l'église, dont il demeure une des plus grandes et des plus étonnantes figures.

La visite de la grotte souterraine étant terminée, la caravane se partage en deux: une partie reste à Bethléem pour suivre la procession qui se fait tous les samedis autour de la grotte bénie et dans la chapelle privative du couvent; l'autre partie monte à cheval pour visiter les vasques de Salomon, course très-curieuse, dit le frère Liévin, qui se propose pour cicérone.

Au bout d'une heure de marche, notre cavalcade met pied à terre au milieu d'un champ de blé, où une petite élévation, murée et fermée par une porte solide, indique l'entrée de la fontaine scellée, une des figures bibliques de la sainte Vierge. Un escalier étroit conduit dans ses profondeurs. Nous y descendons armés de petites bougies, indispensables dans les ténèbres de ce vaste souterrain; il est partagé en deux salles voûtées et taillées dans le roc; au milieu une source belle et abondante sort d'un petit bassin et va alimenter les réservoirs dits *Vasques de Salomon*, situés à quelques mètres plus loin.

On attribue aux Chananéens les premières constructions de cette fontaine monumentale. Salomon se servit de ses

eaux pour arroser son *Jardin Fermé*, mentionné dans l'Ecriture sainte. Un aqueduc à fleur de terre, très-primitif, que nous avons suivi pendant longtemps, entoure ce Jardin fermé et va même jusqu'à Bethléem, portant sur tout son parcours la fraîcheur et la fertilité.

A quelques pas plus loin, nous passons devant un château crénelé, souvenir du moyen âge : il a dû être placé en ce lieu pour garder la Fontaine Scellée et les Vasques de Salomon : on ne comprend l'importance de l'eau qu'après avoir été en Orient, où les puits et les sources sont un trésor sous ce ciel de feu ; aussi les poëtes arabes chantent-ils sans cesse les ombrages et les eaux, comme un des plus grands bienfaits de Dieu.

Un joli campement d'Anglais est établi sous les murs du château ; leurs tentes blanches se dessinent à merveille sur ces vieilles tours ; leurs montures, leurs chevaux animent le paysage sauvage que nous avons sous les yeux.

Les trois Vasques de Salomon sont d'immenses bassins entourés de murs; elles sont en parfait état et encore remplies d'eau.

Nous passons au-dessus du Jardin-Fermé de Salomon, situé dans une étroite et longue vallée, où les eaux lui arrivent de tous côtés ; aussi a-t-il conservé une telle fécondité, qu'on y fait jusqu'à trois ou quatre récoltes par an.

Nous sommes perchés sur une montagne couverte de délicieuses fleurs, le pays très-accidenté est intéressant ; mais le sentier trop étroit oblige chacun à veiller sur sa monture.

Nous sommes de retour à Bethléem pour l'heure du

souper : la journée se termine par la prière en commun, à la grotte de la Nativité.

Dimanche 30 mars.— Messe à la grotte bénie, à l'autel des Mages ; toute la caravane réunie assiste au Saint Sacrifice, célébré par M. l'Aumônier : l'émotion est profonde au moment de l'élévation, lorsque Notre Seigneur descend de nouveau dans cette grotte, où il est né il y a 1873 ans pour sauver le monde !

L'action de grâces, prolongée, nous paraît trop courte : il « fait bon ici » comme disaient les Apôtres au Thabor; mais nous ne devons pas oublier que nous faisons une course en Terre Sainte, seulement une course, hélas ! Si nous voulons voir et emporter un souvenir, il faut nous hâter et abréger les heures des effusions pieuses.

Nous partons tous ensemble, après le café du matin, pour explorer les environs de Bethléem.

La première station nous conduit à la grotte du Lait, située à un quart de lieu. Suivant la tradition, la sainte Vierge se serait enfuie dans cette grotte, au premier moment de la persécution d'Hérode; quelques gouttes de son lait tombèrent sur la pierre crayeuse de cette cavité, et, depuis ce temps, la croyance du pays attribue à cette pierre la propriété de rendre du lait aux jeunes mères. Les femmes turques, comme les autres femmes de la Judée, ont recours avec confiance à ce pieux remède.

La grotte n'a rien de remarquable; elle appartient aux Franciscains, qui y ont établi un autel.

Nous nous arrêtons ensuite sur l'emplacement de la maison de saint Joseph ; on n'y voit que quelques pierres, débris d'un antique oratoire : on croit que saint Joseph

habita ce lieu avant son mariage avec la sainte Vierge : la tradition est confuse sur ce point.

Devant nous est le village des Pasteurs, nommé ainsi en souvenir des bergers qui, les premiers, reçurent la grande nouvelle apportée par les Anges; nous faisons une courte visite au curé, qui nous reçoit avec joie dans sa pauvre maison. Il nous offre un vin du pays excessivement chaud, que nous buvons à sa santé, puis il nous montre de belle sculptures dues au ciseau des habiles tailleurs de pierre ou de nacre de Bethléem : un maître-autel, des statues sont là, attendant l'église qui est à bâtir; mais le village des Pasteurs est bien pauvre!

Toute cette partie de la course s'est faite à pied; les chevaux nous attendent à la porte du curé; nous les reprenons pour nous rendre au champ célèbre où les bergers gardaient leurs troupeaux dans la nuit de Noël : ce champ est planté d'oliviers et entouré de murs.

Nous descendons dans une grotte formant chapelle, ancienne crypte d'une église bâtie par sainte Hélène, sur le lieu où l'Ange apprit aux bergers la naissance du Sauveur.

« ..... Or en la même contrée se trouvaient des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux.

» Et voilà qu'un Ange du Seigneur se présenta devant eux, et une lumière divine les environna et ils furent saisis d'une grande crainte.

» Mais l'Ange leur dit : « Ne craignez point, car voici » que je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande » joie pour tout le peuple.

» C'est qu'il vous est né aujourd'hui dans la ville

» de David un Sauveur qui est le Christ-Seigneur.
» Et ceci sera pour vous le signe. Vous trouverez un
» enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.
» Au même instant se joignit à l'Ange une multitude
» de la milice céleste louant Dieu et disant :
« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre
» paix aux hommes de bonne volonté. . . . »

Les Grecs sont parvenus à enlever aux Franciscains ce modeste sanctuaire souterrain. Nous prions avec effusion dans ce lieu, où le chant sublime du *Gloria in excelsis* s'est fait entendre à la terre pour la première fois.

Non loin du champ des bergers, le bon frère Liévin nous désigne une petite plaine; c'est là qne Ruth, la Moabite, vint glaner pour Noémi et vit Booz, qui l'épousa. Leur descendance directe fut Obed, Jessé et David, le Roi Prophète.

Il n'est encore que midi; quelle matinée remplie de prières et de touchants souvenirs! L'heure même du dîner nous apporte une intéressante distraction : un des Pères Franciscains, le seul Français du couvent, vient nous tenir compagnie. Après les premières effusions de joie de revoir des Français, il nous parle de Bethléem avec amour, nous retrace les luttes, tantôt sourdes, tantôt ouvertes, que les Pères de Terre Sainte ont à soutenir contre les Grecs. Il y a un mois à peine, ceux-ci ont voulu arracher les *tapisseries latines,* qui couvrent les parois de la grotte depuis un temps immémorial et qui sont la seule marque de propriété reconnue par les Turcs : les titres, les parchemins n'existant pas en Palestine, *un signe matériel en tient lieu;* tant qu'il subsiste, le droit de propriété est certain aux yeux des

Turcs; de là, ce désir ardent de destruction d'un coté, et de conservation de l'autre.

La France, protectrice des Lieux Saints, fit tisser en secret une belle tapisserie, couverte de ses armes, de peintures, etc., etc., destinée à remplacer l'ancienne, *déchiquetée* par la coupable industrie des Grecs, qui espéraient la détruire petit à petit.

Les Pères Franciscains la posèrent pendant l'heure du dîner des Grecs; ceux-ci, au nombre de trois cents, leur évêque en tête, se montrèrent très-menaçants; ils intimèrent l'ordre d'enlever de bonne grâce la tapisserie, sans quoi ils l'arracheraient de force; mais les Pères Franciscains, réunis dans la grotte pour défendre les droits des Latins, ne faiblirent pas devant le nombre; leur attitude énergique imposa à l'évêque schismatique, et cette fois encore les Lieux Saints de Bethléem nous furent conservés.

Il y a *quelques jours*, le consul de France et le Pacha gouverneur de Jérusalem sont venus poser officiellement cette tenture si contestée : *le Pacha tenait le marteau, et le consul les clous*, afin de prouver, aux deux partis, l'entente de la France et de la Turquie sur cette question si grave.

Hier encore, les Grecs ont fait une tentative pour arracher l'étoile d'argent de la Nativité; il a fallu faire venir des soldats turcs, pour garder militairement la grotte de Bethléem : un corps de garde est établi dans l'église de Sainte-Hélène, dans la partie qui n'est pas livrée au culte; nous avons vu ce campement de soldats musulmans, et nous avons pris nos repas avec l'officier qui commande le détachement.

Tout cela est profondement triste et bien grave en

même temps : *les Grecs, étant coréligionnaires des Russes, sont sous leur protection ;* on sait la puissance du czar; ses projets sur Constantinople lui imposent l'obligation de favoriser les intérêts des Grecs, répandus en masse dans tout l'empire ottoman.

La journée s'achève à parcourir Bethléem, à revoir la grotte et la belle église bâtie jadis par sainte Hélène, pour la recouvrir en entier : les cinq nefs qui la composent, formées de superbes colonnes monolithes, sont séparées de l'abside par un mur : le chœur, plus élevé que le reste de l'église, repose sur la grotte même de la Nativité : il est, hélas ! entre les mains des Grecs.

Les Arméniens possèdent aussi un autel dans l'abside ; ces Arméniens schismatiques ont conservé des usages curieux. Le matin, nous attendions, pour descendre dans la grotte, qu'ils eussent terminé leur long office, auquel nous ne pouvions participer, malgré leurs invitations réitérées : du haut de l'escalier, nous suivions avec intérêt les cérémonies de leur culte, célébrées par l'évêque arménien : au moment de la communion, on a présenté à l'officiant des enfants de quelques mois, portés au cou de leurs mères; il les a communiés malgré leurs cris, ainsi qu'un certain nombre d'autres, âgés de trois ou quatre ans : nous étions stupéfaits.

Avant de quitter Bethléem, nous avons voulu la bien graver dans notre souvenir par un long examen : cette célèbre petite ville est placée sur une haute colline, d'où elle domine la vallée des Pasteurs. Elle possède 5000 habitants, dont 2500 catholiques fervents et dévoués aux bons Pères Franciscains. Les hommes sont grands, leur type es beau et distingué ; ils portent avec dignité *la*

robe rayée des bergers et le turban. Nous avons remarqué aussi la beauté des femmes; leur costume est joli et surtout singulier, particulièrement leur coiffure, sorte de bonnet de velours noir, garni de pièces d'or ou d'argent serrées les unes contre les autres, de manière à former comme une ruche; ces bonnets, très-lourds, coûtent plus de 200 francs; elles mettent par dessus un long voile blanc, dont elles s'encadrent gracieusement la figure.

C'est à Bethléem que se font les ouvrages de nacre, seule industrie du pays; on trouve parmi les habitants de véritables artistes en sculpture : les larges coquilles de la mer Rouge, travaillées par leurs mains habiles, représentent, de la manière la plus ingénieuse, les différentes scènes de l'Evangile; nous avons visité leurs petits ateliers avec le plus vif intérêt.

La gloire de Bethléem a commencé avec David, qui y fut sacré roi par Samuel. On croit que sainte Anne, mère de la sainte Vierge, est née à Bethléem, ainsi que Jacob, père de saint Joseph.

Les premiers chrétiens construisirent un oratoire sur le lieu de la naissance du Verbe; l'empereur Adrien, non seulement le renversa, mais établit encore le culte de Vénus, à l'endroit même de la Crèche. Sainte Hélène, après avoir purifié la grotte de cette monstrueuse profanation, éleva la superbe basilique qui a résisté à toutes les destructions du temps.

Le calife Omar s'empara de Bethléem vers 636; les chrétiens en devinrent les maîtres sous les Croisés, de 1099 à 1187, date de la conquête de Saladin; depuis ce temps, et malgré tous les dangers, des prêtres, des

religieux latins, n'ont cessé de veiller et de prier près de la grotte de la Nativité.

En 1230, le pape Grégoire IX nomma les frères mineurs gardiens des Lieux Saints; plusieurs Sultans concédèrent à ces religieux l'église et la grotte de Bethléem, à titre de *propriété exclusive;* malgré toutes les intrigues et les fouberies des Grecs, jamais les droits des enfants de Saint François n'ont pû être sérieusement contestés; ils ont su d'ailleurs les revendiquer de siècle en siècle et les défendre généreusement.

Lundi 31 mars. — Messe à la chapelle de la grotte où saint Joseph eut le songe qui le fit partir pour l'Egypte « avec l'enfant et sa mère ». Adieux prolongés aux autels de la Crèche et de la Nativité : on ne peut s'éloigner de ces lieux, où le cœur de tout chrétien voudrait établir sa demeure ; il faut s'en arracher violemment.

A 8 heures, nous sommes à cheval, nous arrêtant sans cesse pour revoir Bethléem une dernière fois; nos lèvres murmurent une fervente prière d'adieu; nous espérons y revenir : le pourrons-nous ?

En sortant de la ville, un petit monument attire nos regards : c'est une sorte de tombeau, surmonté d'un dôme élevé sur le lieu où Jacob fit déposer Rachel; les musulmans ont ce tombeau en grande vénération.

A quelques pas, le frère Liévin nous montre un champ couvert de pierres, dont voici la légende : Notre-Seigneur, passant à cet endroit, demanda à un homme qui semait des pois chiches ce qu'il semait ainsi ; cet homme répondit en se moquant : « Je sème des pierres » : « Tu en récolteras, répondit Jésus. » En effet, au moment de la récolte, le champ ne contenait que des

pierres. On prétend qu'aujourd'hui encore on y ramasse des cailloux ayant la forme de pois chiches; le temps nous a manqué pour vérifier le fait.

A moitié route, nous faisons une petite halte pour admirer la vue *unique*, que nous avons sous les yeux : d'un côté, Betlhéem se montre encore très distinctement; de l'autre, nous voyons Jérusalem, dont les remparts et les minarets dominent le paysage : là bas, la naissance du Sauveur, l'Étoile et la Crèche; ici le Calvaire et le Sépulcre : quelle route ! quelle leçon !

Une heure et demie suffit à parcourir à cheval la route directe et excellente qui sépare les deux villes, et qui rend cette course facile, même ponr les piétons. Nous sommes de retour à Jérusalem à temps pour déjeuner.

Nous aurions pris volontiers du repos; mais ce mot est inconnu pour le pélerin; il y a tant à voir et si peu de jours à dépenser encore !

Donc, à 2 heures, nous repartons à pied pour visiter la vallée de Josaphat, dont le nom seul inspire un sentiment d'effroi, à la pensée terrible du jugement dernier.

A peine descendons-nous les pentes abruptes qui séparent la ville de la vallée, qu'un orage éclate avec violence; la pluie tombe à torrent, nous sommes trempés en un instant, mais rien ne nous effraye : nous nous réfugions à l'abri d'un grand rocher percé de cavités et de tombeaux vides : le soleil reparaît et nous sèche un peu. Nous arrivons ainsi à *Haceldama*, champ du sang ou du potier, acheté avec les trente deniers de Judas, prix du sang de Jésus-Christ !

Ce champ, planté de quelques oliviers, est très-petit

et forme un angle; à une des extrémités, je remarque une ancienne construction en ruine, qui renferme beaucoup d'ossements, quelques anémones d'un rouge foncé se détachent sur l'herbe et semblent des taches de sang.

Nous pénétrons dans une grotte nommée *Retraite des Apôtres*, où, suivant la tradition, ceux-ci se réfugièrent au nombre de sept ou huit, après avoir vu arrêter leur Maître au jardin des Oliviers.

Les terrains que nous traversons sont très en pente, et, de plus, détrempés par la pluie; nous avons peine à nous y soutenir; un escalier informe, taillé dans le roc, nous conduit au milieu d'un vraie nécropole, où tous les rochers ont été creusés pour servir de tombeaux; ils sont vides et n'ont aucune inscription ; les cénobites des premiers temps du christianisme en faisaient leurs cellules.

Au bas de ces rochers est la vallée de Gehenne on du carnage; c'est là que les Israélites offraient à l'idole de Moloch des sacrifices humains : les plus zélés déposaient leurs petits enfants sur les mains brûlantes de l'idole, rougies par le feu, tandis que les prêtres battaient du tambour pour étouffer les cris des victimes.

Jérémie vint dans cette vallée, portant devant le peuple un vase de terre cuite, qu'il brisa en disant : » Voici ce que dit le Seigneur des armées : « Je briserai » ce peuple et cette ville, comme ce vase de terre est brisé » et ne peut plus être rétabli », malédiction terrible, dont les effets se voient encore de nos jours après tant de siècles écoulés !

Le frère Liévin nous montre de loin le puits de Job ou

de Rogel; les Israélites y cachèrent le feu sacré par ordre de Jérémie, avant de partir pour la captivité de Babylone. Au retour de cette captivité, qui dura soixante-dix ans, Néhémie envoya chercher ce feu ; mais comme le puits ne contenait que de l'eau bourbeuse, il ordonna de verser cette eau sur le bois et sur les victimes du sacrifice; le soleil brilla en ce moment et alluma un grand feu, montrant ainsi au peuple la toute puissance de Dieu.

Nous pénétrons enfin dans la vallée de Josaphat. Dès l'entrée un gros arbre attire nos regards, ses branches sont soutenues par des étais ; on travaille à réparer le mur qui l'entoure et le protège. Cet arbre antique marque le lieu où le prophète Isaïe fut scié entre deux planches, par ordre de Manassès.

Voilà la piscine de Siloë, célèbre par la guérison de l'aveugle né. « . . . Et comme il passait, Jésus vit un homme aveugle de naissance.

» Et ses disciples l'interrogèrent : « Maître, qui a péché, » celui-ci ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? »

« Jésus répondit : « Ni celui-ci n'a péché ni ses parents; » c'est pour que les œuvres de Dieu soient manifestées » en lui.

» Il faut que j'opère les œuvres de celui qui m'a en- » voyé tandis qu'il est jour ; la nuit vient pendant la- » quelle personne ne peut agir.

» Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du » monde. »

» Lorsqu'il eut dit cela, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive et frotta de cette boue les yeux de l'aveugle. Et il lui dit : « Va lave-toi dans la piscine de » Siloë. »

» Il s'en alla donc, se lava et revint voyant clair . . .
. . . . . »

Aujourd'hui la piscine de Siloë est encombrée de pierres, de mauvaises herbes, et ne contient presque plus d'eau.

Nous passons près du *Jardin du Roi,* encore bien cultivé et couvert de beaux légumes; c'est le seul endroit fertile que l'on rencontre autour de Jérusalem. Il est arrosé par les eaux venant non de la piscine, mais de la fontaine de Siloë, que les musulmans nomment *Fontaine de Madame Marie*, et les chrétiens *Fontaine de la sainte Vierge.*

La tradition rapporte que la Sainte Famille passa quelques jours chez le vieillard Siméon, après la Présentation au Temple, et que la très-sainte Vierge se rendait à la fontaine de Siloë pour y laver les langes de l'enfant Jésus.

Il faut descendre un escalier de trente-deux marches pour arriver à cette fontaine, dont l'eau, quoique légèrement saumâtre, est agréable à boire; elle est d'une transparence qui permet de distinguer le moindre caillou au fond de la grotte qui lui sert de bassin.

Nous sommes en plein dans la vallée de Josaphat, dont les *dimensions restreintes* ne répondent pas à l'effet que son nom produit sur l'imagination : sa longueur est à peu près de trois kilomètres, sur cent mètres de largeur; elle est couverte de tombeaux appartenant soit aux musulmans, soit surtout aux Juifs, qui viennent s'y faire enterrer de toutes les parties du monde.

On ressent une grande émotion en se voyant dans cette vallée célèbre, où le genre humain doit se réunir à la fin des temps pour être jugé!

Assis sur les pierres tombales des Juifs, nous méditons en silence sur les justices de Dieu qui se manifesteront dans ce lieu terrible, à l'heure fixée pour le dernier avénement du Christ, lorsqu'il viendra séparer les bons d'avec les méchants. Hélas! dans la vallée, comme dans le reste du monde, les justes et les pécheurs sont encore confondus; mais cette heure vengeresse arrivera : heureux ceux qui l'auront attendue et espérée.

Au-dessus de nos têtes est le tombeau de Zacharie, le grand-prêtre lapidé entre le temple et l'autel : ce monument curieux est entièrement taillé dans le roc, dont il est habilement détaché; quelques sculptures primitives indiquent l'antiquité de son origine.

Un tombeau remarquable, consacré à saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, touche à celui de Zacharie; il est orné de colonnes et d'un fronton; une inscription hébraïque indique qu'il était la sépulture d'un descendant d'Aaron.

Une tradition rapporte que l'apôtre saint Jacques le Mineur se réfugia dans ce caveau pendant le temps de la Passion : Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut en ce lieu après la Résurrection.

Nous remarquons un temple bâti par Absalon pour les idoles de ses femmes, puis le tombeau que ce prince voulut se préparer lui-même ; on n'a pas la certitude *qu'il ait joui* de cette singulière sépulture. Le tombeau, taillé dans le roc, dont on l'a isolé, est très-élevé et représente exactement *une immense bouteille debout; le goulot* restant ouvert, les Juifs viennent sans cesse y jeter des pierres, en signe de mépris pour ce fils coupable.

Nous nous trouvons sous les murs de Jérusalem, en face

de la porte dorée par laquelle Notre Seigneur entra triomphalement le jour des Rameaux. Les Turcs l'ont murée dans la croyance que les chrétiens entreront un jour en vainqueurs à Jérusalem par cette même porte.

Au-dessous du tombeau d'Absalon, nous descendons quelques pas, pour arriver dans le lit à sec du torrent de Cédron, à l'endroit ou suivant la tradition, Notre-Seigneur fut précipité. N'était-il pas écrit: « Il boira dans le chemin l'eau du torrent, et c'est ponr cela qu'il élèvera sa tête. »

Nous prions tous à genoux près d'un petit rocher où le Divin Maitre aurait laissé l'empreinte de ses pieds; nous baisons ces traces peu distinctes, et nous emportons en souvenir quelques pierres du torrent.

Remontant sur la route nommée par les chrétiens *Voie de la captivité* (parce que Notre Seigneur la parcourut prisonnier après la trahison de Judas), nous remarquons le lieu où le Sauveur quitta ses Apôtres, ne gardant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, qu'il laissa aussi sur un rocher près de Gethsémanie, en leur recommandant de veiller et de prier.

Voilà le jardin de Gethsémanie ou des Oliviers : nous y pénétrons dans une émotion profonde, qui impose le silence et la prière. Il faut y relire ce passage de l'Évangile :

« . . . . . Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à s'attrister et à être affligé. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à » la mort, demeurez ici et veillez avec moi. »

» Et s'étant un peu avancé, il tomba sur sa face priant et disant : « Mon père, s'il est possible, que ce calice

» passe loin de moi; toutefois, faites, non ma volonté, » mais la vôtre. » Ensuite il vint à ses disciples, et il les trouva endormis et il dit à Pierre « : Ainsi vous n'avez » pu veiller une heure avec moi?

» Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en ten- » tation; à la vérité, l'esprit est prompt, mais la chair » est faible. » Il s'en alla encore une fois et pria disant : « Mon père si ce calice ne peut passer sans que je le » boive, que votre volonté se fasse. »

» Il vint de nouveau, et les trouva dormant, car leurs yeux étaient appesantis.

» Et les ayant laissés, il s'en alla et pria une troisième fois, disant les mêmes paroles . . . . »

Le jardin des Oliviers *appartient aux Pères Franciscains seuls;* il est entouré de murs et partagé en carrés remplis de jolies fleurs : au milieu de ces carrés, on remarque *huit oliviers*, que quelques auteurs croient contemporains de Notre Seigneur; ils sont incontestablement très-vieux et doivent être, disent d'autres personnes, les rejetons des oliviers qui auraient abrité l'agonie du Sauveur. Ils sont entourés de grilles de bois; il y a défense d'en rien cueillir sous peine d'excommunication; mais le frère jardinier en offre avec générosité quelques branches aux pèlerins. Un chemin de croix est établi autour du jardin. Nous prions tous ensemble dans ce lieu mémorable, qui est séparé de la grotte de Géthsémanie par un chemin de grande communication : les Franciscains, par suite de cette servitude, se sont trouvés dans l'impossibilité de réunir la grotte au jardin, comme cela était certainement au temps de la Passion.

Un débris de colonne marque le lieu de la trahison et

du baiser de Judas, un petit rocher, celui où les trois Apôtres s'endormirent.

« A un jet de pierre » se trouve la grotte de Gethsémanie, dans laquelle on descend par six degrés.

Notre premier mouvement est de nous prosterner et de baiser la terre; la prière est facile dans un tel lieu, qu'on ne peut voir qu'à travers ses larmes.

Après une prière longue et émue, nous regardons avec une pieuse avidité, cette grotte de l'agonie, où Notre Seigneur a souffert pour nous, jusqu'à la sueur de sang.

Ici, on comprend quelque chose de cette loi terrible de la douleur imposée au monde, et on se sent pénétré de crainte et d'amour, devant cette sublime charité de l'Homme-Dieu!

« ... Puis il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux il priait, disant : « Mon » Père si vous le voulez, éloignez ce calice de moi, » cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la » vôtre. »

» Alors il lui apparut un Ange du ciel, le fortifiant; et étant tombé en agonie, il priait encore plus.

» Et il lui vint une sueur, comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre. »

Cette grotte, ou caverne naturelle, montre partout le rocher à nu; aucun marbre n'en défend le toucher à la piété des pèlerins, comme au Calvaire et au Saint-Sépulcre. Elle est spacieuse ; un pilier la soutient au milieu, pour empêcher l'effondrement du terrain qui la recouvre ; la pierre qui la compose est crayeuse et assez friable.

Trois autels la décorent; le plus important est placé à

l'endroit où Notre Seigneur était prosterné pendant sa terrible agonie.

Dès les premiers temps du christianime une église fut bâtie au-dessus de la grotte; pendant les Croisades, la grotte elle-même servait de chapelle : les Franciscains s'y établirent vers 1392. Elle leur appartient en propre; ils y célèbrent tous les jours le Saint Sacrifice.

L'église de l'Assomption, élevée par la piété de Constantin et de sainte Héléne, touche à la grotte de Gethsémanie; c'est là que les Apôtres déposèrent le corps de la Mère de Dieu, que le tombeau ne put conserver, son Assomption glorieuse l'ayant associée à le Résurrection de son Divin Fils.

Cette église, dont l'antiquité n'est pas contestée, est tout à fait souterraine; on y descend par quarante-huit marches; à la vingtième, on s'arrête dans une chapelle contenant des autels placés sur les tombeaux de saint Joachim, de sainte Anne et de saint Joseph : la tradition sur ce point n'est pas certaine.

Au bas de l'escalier se trouve le maître-autel, et à la droite le tombeau de la Vierge Marie, taillé dans le roc, comme tous ceux du pays; il a été isolé du rocher et forme un petit monument recouvert de marbre et d'étoffes précieuses; un seul côté permet de voir le rocher à nu. Nous avons donc eu la consolation de poser nos lèvres sur cette pierre, qui a recouvert un instant le corps virginal de la Vierge Immaculée : nous avons prié avec joie dans ce lieu, qui a vu la gloire de notre Mère, s'élevant au ciel, entourée et portée par les Anges.

Hélas! hélas! ce sanctuaire si précieux est à tous les cultes, excepté aux catholiques! Les Grecs en ont dépos-

sédé les Pères de Terre Sainte au mépris des droits les plus avérés; c'est une injustice flagrante; mais qu'importe aux Grecs? Nous avons le droit, eux possèdent l'église, dont ils jouissent en paix.

Nous rentrons à Jérusalem par la porte de saint Etienne, située près du lieu où le premier martyr fut lapidé.

Le frère Liévin nous montre à l'intérieur de la ville la piscine Probatique, où Notre-Seigneur guérit un paralytique. Elle est encore grande, quoiqu'elle se comble chaque jour par les immondices qu'on y jette; on croit qu'elle fut construite par Salomon pour les besoins du Temple.

Il est tard, nous rentrons à Casa-Nova fatigués de cette longue, mais bien intéressante journée.

V

DÉPART POUR LA MER MORTE. — COUVENT DE ST-SABAS. — LE PREMIER CAMPEMENT. — LA MER MORTE. — JÉRICHO. — LE JOURDAIN. — LA FONTAINE D'ELISÉE. — LE MONT DE LA QUARANTAINE. — ROUTE DE JÉRICHO A JÉRUSALEM. — BÉTHANIE. — TOMBEAU DE LAZARE. — ARRIVÉE A JÉRUSALEM. — LE MUR OU PLEURENT LES JUIFS.

Mardi 1er avril. — La matinée n'a pas de programme; chaque pèlerin, suivant l'inspiration de sa piété, se dirige vers le sanctuaire qui l'attire particulièrement. Un ecclésiastique de la caravane ayant manifesté l'intention de se rendre à la grotte de Gethsémani pour y célébrer le Saint Sacrifice, nous le suivons, et nous passons là une de ces heures du ciel qui ne se peuvent oublier.

Au retour, il faut hâter nos préparatifs pour le voyage de la mer Morte, excursion éloignée et assez pénible, dont les fatigues présumées ont arrêté plusieurs pèlerins.

J'avais moi-même beaucoup hésité à l'entreprendre, craignant une défaillance de nos forces; je ne m'y suis décidée qu'après avoir pris les renseignements les plus rassurants près du frère Liévin. Le bon frère, après avoir voyagé quelques jours avec les pèlerins, dont il

étudie les forces et la santé, *sait à coup sûr* ce qu'ils peuvent entreprendre, par rapport aux fatigues et au climat : *on a donc tout intérêt à se laisser diriger par lui*, son expérience ne le trompant jamais.

A une heure, nous sommes à cheval : une petite escorte de Bédouins marche en tête, suivie du frère Liévin, de seize pèlerins, du drogman, et des moukres conduisant les tentes et les objets de campement nécessaires pour une excursion de plusieurs jours, dans un pays complétement désert.

Une autre petite caravane de huit ou dix personnes a demandé la permission de nous suivre, pour profiter de notre escorte ; cette escorte, composée de *quatre Bédouins*, n'est pas destinée à *guerroyer* en notre faveur : sa présence suffit à montrer aux tribus errantes que nous sommes sous la protection du pacha de Jérusalem, ce qui assure complétement notre sécurité.

La route, à peine tracée, est difficile dès la sortie de Jérusalem : les chevaux grimpent sans broncher le long des sentiers de chèvres, à pic sur de vrais précipices.

Nous traversons un campement de Bédouins, établi près d'une fontaine : leurs tentes noires, en poils de chameaux, ouvertes pendant le jour, nous montrent une saleté repoussante ; les femmes et les enfants s'occupent des soins du ménage, tandis que les hommes gardent les troupeaux le fusil sur l'épaule. L'un d'eux, à la haute stature, à la figure bronzée par le soleil, nous regarde passer d'un air fier et indifférent : drapé dans sa longue robe, appuyé sur sa lance, il garde une douzaine de chameaux étendus sur l'herbe autour de lui.

Nous ne sommes guère à plus de deux lieues de Jéru-

salem, et déjà nous rencontrons les tribus errantes et les habitudes du désert : il ne serait pas prudent à un voyageur isolé de s'aventurer dans ces montagnes sauvages, qui sont comme la propriété des Bédouins.

Vers 5 heures, nous voyons, de loin, de jolis pavillons blancs, rangés en rond dans un beau site près du torrent de Cédron; ce sont nos tentes : cris de joie, hurrahs pour le drogman, dont nous allons expérimenter ce soir le talent d'organisateur. En attendant, les *intrépides*, laissant les *fatigués* au repos de la tente, suivent le frère Liévin au couvent de Saint-Sabas, situé à une petite distance.

La route monte de rochers en rochers au-dessus du torrent de Cédron, qu'elle surplombe à une hauteur vertigineuse : nous sommes toujours à cheval, regardant sous nos pieds le gouffre formé par le Cédron; il est à sec en ce moment, mais la manière dont il s'est creusé un lit, au milieu de rochers formidables, donne une haute idée de sa puissance de dévastation pendant la saison des pluies.

Le site est d'une beauté sauvage et étrange; les rochers déchirés par le torrent se dressent de chaque côté comme des murs immenses; ils sont percés de nombreuses grottes, habitées jadis par les anachorètes. Des vautours, des faucons et d'autres oiseaux de proie planent au-dessus de cet abîme, en poussant des cris aigus.

Le couvent de Saint-Sabas se dresse enfin devant nous : il est bâti au-dessus du Cédron, qu'il domine de ses terrasses et de ses immenses édifices entassés les uns sur les autres. Les proportions sont tellement vastes, qu'il a pû être habité autrefois par *quatre mille religieux :*

dix mille autres anachorètes, dispersés dans les cavernes des environs, obéissaient à la règle et au supérieur du couvent.

Saint Sabas fonda ce monastère au cinquième siècle de l'ère chrétienne, pour réunir les nombreux disciples que sa réputation de sainteté attirait autour de lui. Quelques charmantes légendes se rattachent à ce lieu : on montre, dans l'intérieur du couvent la grotte du Lion, jadis habitée par saint Sabas : « Un jour que l'homme de Dieu avait quitté sa pauvre demeure, un lion y pénétra; le saint, plein de confiance dans la protection divine, entra et s'endormit, sans s'inquiéter de cet hôte dangereux; mais le lion moins patient le tira par sa robe et le mit dehors; alors saint Sabas lui dit d'un ton menaçant : « Est-ce qu'il n'y a pas ici place pour deux ? » Il lui montra un coin de la grotte, où le lion établit sa demeure, continuant à vivre près du saint, mais sans troubler son repos. »

Le couvent appartient maintenant aux grecs schismatiques, qui n'y laisent pénétrer qu'avec une permission du Patriarche grec de Jérusalem.

Les femmes ne pouvant franchir la clôture, nous montons à la tour de l'impératrice Eudoxie, placée sur le versant opposé, d'où nous nous rendons parfaitement compte de cet édifice aussi imposant que curieux.

Après la visite des pèlerins dans l'intérieur de S^{t}-Sabas, où ils ont été fort bien reçus par les moines, nous revenons à pied au campement, les pentes rapides de la montagne ne pouvant être descendues à cheval sans inconvénients.

Un excellent dîner nous attend, sous un grand pavillon

de toile, servant de salle à manger, où nous sommes dix-sept très à l'aise ; c'est le premier festin sous la tente, aussi est-il gai et bruyant.

Il s'agit ensuite de se coucher ; mais l'art du campement étant inconnu à tout le monde, on n'entend qu'éclats de rire qui se répondent d'une tente à l'autre. Nous en occupons une assez grande pour contenir cinq lits de fer : ils sont rangés autour et garnis d'un mince petit matelas, d'un oreiller, de draps et de couvertures. Une table est au milieu de *l'appartement*, portant les objets de toilette, pot à l'eau et cuvette de fer battu : les vêtements se pendent sur les montants de la tente, chaque personne possède un pliant. Ce petit mobilier est suffisant, *nous sommes aussi bien que possible*, sous cette petite maison de toile, dans laquelle on finit par bien dormir lorsqu'on est habitué au tapage du bivouac : la première nuit nécessairement a été difficile à passer.

Mardi 2 avril. — Réveil entre trois et quatre heures ; la chaleur est si intense du côté de la mer Morte, qu'il est utile de la prévenir en faisant route au point du jour.

La trompette du Président se fait entendre pour réunir les pèlerins autour du premier déjeuner, composé *invariablement* d'œufs et de café ; pendant que nous prenons ce léger repas tout le camp est en mouvement. Le cuisinier emballe ses cantines, le maître d'hotel installe dans de grandes sacoches le déjeuner froid qui doit nous suivre, les domestiques défont les tentes et les chargent sur les bêtes de somme, les moukres pansent et sellent les chevaux. Le bon Francis Morcos, notre drogman, se promène au milieu *de ses sujets*, son chibouc

à la main, donnant ses ordres avec le flegme imperturbable qui le distingue : en un instant le camp est levé ; nous sommes stupéfaits de l'ordre, de l'entente et de la promptitude de ces Arabes, qui se montrent parfaitement polis et obligeants.

Aucun des pèlerins n'oubliera Francis Morcos, c'est le plus honnête et le plus entendu des guides, les caravanes françaises sont heureuses de l'avoir pour drogman; je suis bien aise de pouvoir lui rendre ce témoignage de reconnaisance partagé par tous les membres de la caravane de 1873.

A cinq heures et demie le cri : « A cheval ! » se fait entendre; chacun s'élance sur sa monture ; un petit marchepied portatif permet aux femmes de s'installer sur leurs chevaux, *sans le secours de personne;* c'est une invention ingénieuse du frère Liévin, qui nous a rendu de vrais services, en nous donnant la possibilité de monter et de descendre avec la plus grande aisance.

La trompette retentit de nouveau, le frère Liévin prend la tête de la colonne, qui s'ébranle enfin lentement.

Les sentiers sont de plus en plus escarpés, nous marchons bien, pas de poltrons, pas de trainards, on se hâte, c'est la grande journée de la mer Morte, où il faut arriver de bonne heure.

Dans certains passages *impossibles*, nous mettons pied à terre sur l'ordre de notre chef de file : les chevaux, la bride sur le cou, descendent lentement sur le bord des précipices : chacun suit avec énergie et courage; on remonte pour redescendre encore.

Quoique nous soyons sur le territoire des Bédouins, nous n'en rencontrons pas un seul.

Le frère Liévin nous fait remarquer une petite construction sur une haute montagne; c'est un marabout, qui indique le lieu où Moïse aurait été enterré, suivant les musulmans : voici la curieuse légende de Nébi-Moussa, racontée par le bon frère : « Moïse, ou Moussa, avait atteint l'âge de cent vingt ans : Dieu lui avait promis de le laisser sur la terre tant qu'il ne descendrait pas volontairement dans le sépulcre; le temps du repos éternel étant arrivé pour lui, et le prophète ne pensant pas à mourir, Dieu envoya quatre Anges, sous la forme d'hommes, creuser une belle grotte sur une haute montagne; Moïse remarqua le travail de ces hommes et leur demanda ce qu'ils faisaient ainsi : les Anges répondirent : « Nous préparons une retraite, où notre maître veut renfer- » mer le plus précieux de ses trésors. » Le soleil était ardent, la fraîcheur de cette caverne tenta Moïse, qui voulut s'y reposer; alors un des Anges lui offrit une pomme magnifique, que le prophète accepta; à peine en eut-il respiré le parfum, qu'il s'endormit du sommeil éternel : son corps resta dans la grotte, où il est *encore*, et son âme, emportée par les Anges, fut déposée par eux dans le sein de Dieu. »

Après de longues heures de marche, nous arrivons au sommet d'une haute montagne, d'où nous voyons la mer Morte dans son ensemble : elle nous fait l'effet d'un grand lac aux eaux bleus et transparentes : ses rives sont entourées d'une ceinture de montagnes abruptes et dénudées, dont l'aspect inspire une tristesse profonde. La solitude qui nous entoure est complète; depuis le départ du campement nous n'avons pas rencontré un être humain. Nous descendons vers la plaine qui nous sépare de la mer

Morte; c'est une sorte de *maquis* couvert de roseaux, de broussailles épineuses; pas un arbre, ni même un buisson capable de fournir un peu d'ombre : ce triste pays est très-giboyeux ; les perdrix, les tourterelles et même les gazelles s'y trouvent en abondance ; mais en approchant de la mer, le gibier disparaît, la végétation est de plus en plus rabougrie, on ne trouve que quelques fleurs couleur de soufre qui poussent sur la plage.

La caravane s'arrête à onze heures au bord de la mer; le premier mouvement de chacun est de se précipiter vers cette eau si bleue pour la goûter ; impossible d'en avaler quelques gouttes; elle est aussi détestable que limpide, il semble qu'on se mette de la poix et du bitume dans la bouche.

Plusieurs pèlerins vont au loin prendre un bain; ils reviennent en se plaignant de n'avoir pu plonger. La mer renvoie toujours à sa surface, on flotte à la manière des planches. Le frère Liévin nous assure qu'il s'est un jour attaché un poids très-lourd sans avoir réussi à enfoncer. La nature gluante de cette eau rend les bains désagréables, au dire de tous ceux qui en ont essayé.

La plage est déserte, *pas un insecte*, *pas un coquillage*, *rien qui ait vie*, sur cette rive maudite; quelques bois, provenant du Jourdain, sont échoués sur le bord, au milieu des galets. *La chaleur est dévorante;* nous nous reposons sur le sable, à l'ombre unique de nos ombrelles.

Mes pensées se reportent vers les pages de la Bible qui parlent des menaces et des vengeances du Seigneur contre les coupables villes de la Pentapole, dont la prière d'Abraham ne put obtenir le pardon, parce qu'il ne se

trouva pas dix justes dans Sodome et dans Gomorrhe!

De cette vallée fertile, où le feu du ciel détruisit tout après le départ de Loth, il ne reste qu'une vaste étendue d'eau, qu'on estime à vingt lieues de long, sur quatre de large; sa profondeur atteint trois cent quarante mètres en certains endroits.

Le frère Liévin nous montre au loin l'emplacement supposé des deux villes fameuses par leurs crimes; impossible de nous y rendre; il faudrait consacrer deux jours à cette excursion, qui présente quelques dangers. « Il y a six semaines, nous dit le frère Liévin, j'accompagnais un prince d'une famille royale, qui voulut aller jusque-là, quoique notre caravane ne comptât que dix personnes. Le début du voyage se passa bien; mais au moment de repartir, une bande de soixante Bédouins se présenta inopinément à nous; leur chef exigea d'une manière menaçante un tribut de huit cents francs. Dans l'impossibilité où nous nous trouvions de résister, puisque nous n'avions que quelques moukres sans armes, le prince me proposa de donner l'argent demandé; je le priai de me laisser agir; en conséquence, j'ordonnai au drogman de charger les bagages au plus vite et de prendre les devants avec ses hommes, pendant que le prince, son aide de camp et moi parlementerions avec les Bédouins.

» J'entrai en négociations avec le chef, ayant bien soin de traîner en longueur; quand les bagages furent assez loin, nous montâmes tous trois à cheval; alors, changeant de ton, je parlai d'un air menaçant, disant au chef qu'il n'avait rien à exiger de nous, et que s'il osait nous toucher, le pacha de Jérusalem tirerait une vengeance

éclatante de la tribu ; enfin je finis par lui offrir *quatre francs;* il les accepta. Et voilà comment il faut traiter avec les Bédouins, » disait cet excellent homme en éclatant de rire.

Les préparatifs du déjeuner étant terminés, nous nous rangeons autour des tapis qui servent de table : nos robes arabes, jetées sur quelques troncs d'arbres échoués au rivage, forment une maigre tente, que le soleil pénètre de toutes parts, *c'est à mourir;* de plus, l'eau, renfermée dans des peaux de boucs, est si mauvaise qu'elle ne saurait étancher la soif : le vin de Chypre, apporté de la même manière, a pris une telle odeur de goudron, qu'il n'est guère préférable à l'eau. Nous nous jetons avec avidité sur les oranges de Jaffa; une pour chacun, c'est beaucoup pour le transport, mais c'est peu pour la soif. Cependant la bonne humeur générale résiste à la fatigue, à la chaleur, et triomphe de ces petites privations.

Quittant sans regret ces rivages désolés, nous traversons un désert couvert d'efflorescences salines, qui présentent l'aspect de mousses blanchâtres. La marche est pénible sous un soleil de plomb, qui darde verticalement ses rayons sur nos têtes. A perte de vue s'étend une plaine immense, sans arbres, sans verdure, sans rien qui fasse diversion à la monotonie du chemin. Après deux heures de route, nous atteignons une sorte de masure, nommée *tour de Jéricho;* c'est près de là, que Notre Seigneur passa une nuit dans la maison de Zachée, qu'il récompensa de son hospitalité par ces paroles pleines d'espérance : « . . . . . Aujourd'hui cette maison a reçu le salut, parce que celui-ci aussi est enfant d'Abraham.

» Car, le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. . . . . »

Le lieu que nous traversons n'est pas celui de l'ancienne Jéricho, la ville de Josué, située, croit-on, à une demi-lieue au-delà, près de la fontaine d'Élisée, et dont il ne reste pas de vestiges. Le village où se trouve la tour de Jéricho n'est composé que de quelques pauvres maisons : la végétation des environs est belle, le terrain fertile, les haies sont formées d'arbustes épineux produisant de petites baies jaunes, assez agréables au goût. Je remarque un fruit ayant la forme et la grosseur d'un œuf, il pend à un petit arbrisseau qui porte en même temps des fleurs violettes : *c'est la pomme de Sodome;* elle est d'un jaune d'or éblouissant, mais tellement corrosive qu'on ne peut la manger.

Vers 4 heures, nous traversons à gué un ruisseau sorti de la fontaine d'Elisée et nous atteignons *les tentes.* Francis et ses moukres ont fait des prodiges d'activité; tout est prêt; nous nous jetons avec joie sur nos lits, d'où nous nous relevons bientôt au son de la trompette, *non de Jéricho, mais du dîner* ce qui est bien préférable. Cette fois l'eau est parfaite; elle coule à flots à quelques pas, nous pouvons en boire à longs traits.

Quel charmant campement que celui-ci! L'eau de la fontaine court en limpides ruisseaux, arrosant des jardins remplis d'arbres fruitiers; la plaine est couverte d'arbustes aux essences variées d'où partent des nuées d'oiseaux et surtout de jolies tourterelles. Une ruine pittoresque forme un premier plan au tableau que nous avons sous les yeux; au fond se dessine *la montagne de la Quarantaine,*

ainsi nommée par ce que Notre Seigneur y jeûna quarante jours et quarante nuits.

La beauté de ce site attire d'autres voyageurs; plusieurs petits camps y sont établis, c'est un vrai village de tentes, où nous nous trouvons bien en sûreté, quoique nous soyons entourés de Bédouins : leurs tentes noires se dressent à une portée de fusil des nôtres; nous les voyons passer sur le sentier de la fontaine; le soir ils vont danser devant nos voisins les Anglais, pour obtenir *backchiche :* nous les regardons de loin; leurs chants, leurs cris, leurs contorsions n'ont rien d'intéressant.

Jeudi 3 avril. — Le bassin de la mer Morte est le plus chaud de la Palestine par sa situation à 392 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée : de là, cette chaleur étouffante et dangereuse, contre laquelle il est indispensable de prendre des précautions. La meilleure de toutes étant incontestablement la marche à la fraîcheur du matin, le repos dans la journée, le lever a lieu *vers trois heures,* le café à quatre; toute la caravane, *superbe d'exactitude,* attend à cheval la première heure du jour et le coup de sifflet du départ.

Laissant de côté la tour de Jéricho, nous traversons un torrent à sec, entouré d'une lisière de beaux arbres : le frère Liévin pense que ce torrent doit être celui où Elie, s'étant caché, par ordre de Dieu, fut nourri par un corbeau. Très-près se trouve un tertre, sur lequel Josué établit le premier campement du peuple de Dieu sur la terre promise, à l'endroit que la Bible nomme Galgala.

Nous avançons au milieu d'un désert, où on ne voit que des bruyères blanches et quelques buissons rabougris n'atteignant pas un mètre de haut; le sol est formé d'un

sable durci par une herbe rampante, qui lui donne de la consistance. De superbes vautours, seuls habitants de ce désert, se posent sans crainte près de la caravane ; ils sont salués par quelques coups de fusil, qui ne leur font ni peur ni mal.

Le temps est admirable, l'air frais du matin anime la caravane : on cause, on rit, on galope, on se défie à la course : en deux heures nous atteignons le Jourdain, but de cette course matinale.

Le drogman dresse une tente sur le bord du fleuve, nous aidons à installer l'autel : l'Aumônier dit immédiatement la messe ; c'est la première fois que nous l'entendons en plein air : qu'il est touchant le Saint Sacrifice célébré sous de beaux arbres près de ce fleuve fameux ! Notre Seigneur redescend, à la voix du prêtre, au lieu même, où il voulut être baptisé par son Précurseur, où les cieux s'étant ouverts, le saint Esprit descendit sur lui en forme de colombe, pendant qu'une voix du ciel disait à la terre : « Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Les rives du Jourdain sont délicieuses, elles forment une véritable oasis au milieu du désert : de grands arbres croissent alentour, leurs branches pendent dans l'eau : nous remarquons de nombreux tamarins en fleurs, dont les panaches gracieux s'inclinent au moindre vent.

Le frère Liévin nous désigne un petit promontoire au milieu du fleuve, comme le lieu présumé du baptême de Notre Seigneur, et celui du passage des Israélites : on lit dans la Bible : « . . . . . Alors Josué dit au peuple : « Sanctifiez-vous, car Jéhovah fera demain » parmi vous des merveilles ; » et il dit aux prêtres :

« Portez l'Arche de l'alliance, et passez devant le peuple. » Quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds commencèrent à être mouillés, les eaux s'arrêtèrent, et elles paraissaient de loin comme une montagne; mais les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la mer Morte. L'armée marchait, chacun selon sa tribu, les femmes et les enfants étaient au milieu. Les sacrificateurs demeurèrent au milieu du fleuve avec l'Arche, jusqu'à ce que tous l'eussent passé. Alors Josué choisit un homme de chaque tribu et leur dit : « Passez devant l'Arche de Jéhovah votre Dieu au milieu « du Jourdain, et que chacun lève une pierre sur son « épaule, selon le nombre des enfants d'Israël, afin que « ce soit un monument au milieu de vous. Quand vos fils « vous interrogeront un jour disant : — Que signifient ces « pierres ? — Vous leur répondrez : — Les eaux du Jour- « dain se sont retirées devant l'Arche d'alliance de Jé- « hovah : quand elle passait le Jourdain, les eaux se sont « retirées : ces pierres en seront à jamais un monument « aux enfants d'Israël. »

Josué mit aussi douze autres pierres au milieu du fleuve, où les prêtres qui portaient l'Arche s'étaient arrêtés.

Le prophète Elie traversa aussi le Jourdain à pieds secs, avec son disciple Elisée, en touchant les eaux avec son manteau : lorsqu'il eut été enlevé au ciel, de l'autre côté du fleuve, Elisée repassa de la même manière en le frappant à deux reprises avec le manteau de son maître.

Les faits bibliques se rattachant au Jourdain sont nombreux, ils ont rendu son nom à jamais célèbre. La légende s'en est aussi emparée, elle place en ce lieu la touchante

histoire de saint Christophe, ce charitable passeur du fleuve, qui après avoir consacré ses robustes épaules à porter les pauvres de l'autre côté de l'eau, en fut récompensé en recevant dans ses bras Jésus-Christ lui-même.

Le Jourdain sort du grand Hermon, haute montagne du Liban, traverse le lac de Tibériade et se jette dans la mer Morte, après un parcours de 40 lieues. La différence de niveau entre les deux lacs ou mers, étant de 716 pieds, la rapidité des eaux rend le fleuve difficile à traverser, même pour les meilleurs nageurs. Sa largeur est de 50 à 70 mètres, ses eaux sont agréables à boire.

Nous aurions voulu prolonger notre visite dans ce lieu charmant, où il serait si doux de relire la Bible et l'Evangile en les méditant attentivement; ce désir ne peut se réaliser; le frère Liévin craint le simoun, ce vent du désert, qui se fait sentir d'ordinaire dans cette partie de la Palestine, et qui rend la marche excessivement pénible, en faisant respirer au voyageur un air brûlant imprégné de sable, qui arrive en tourbillons de tous les côtés à la fois.

Nous pressons donc le départ pour obéir à notre guide, et nous revenons au camp, en traversant le désert témoin de la prédication de saint Jean-Baptiste.

Nos Bédouins d'escorte se livrent à une charmante *fantasia arabe;* ce sont de vrais Centaures, ils manient leurs chevaux avec une grâce, une légèreté inimitables. Leur exemple est suivi, le frère Liévin, toujours au pas, exhorte inutilement tout le monde à se maintenir à cette allure lente, mais nécessaire dans les longues marches; cette fois il n'est pas écouté : les pèlerins dispersés galopent de tous côtés dans le désert, vont et reviennent; le

temps est pour eux, le terrible simoun n'a pas paru. Le trajet de retour se fait très-vite, nous rentrons sous les tentes pour le déjeuner de midi.

Il a été décidé que la caravane passerait la journée au repos de ce joli campement; en conséquence chacun va flaner au gré de son inspiration : quelques pèlerins font la guerre aux perdrix et aux tourterelles; nous nous installons au bord de la fontaine d'Elisée, jouissant doublement de sa fraicheur et de ses beaux arbres, après avoir affronté de *si rudes soleils.*

Les eaux de cette fontaine étant mauvaises jadis, les habitants de Jéricho s'en plaignirent à Elisée, qui les rendit salubres en prononçant ces paroles : « Voici ce que » dit Jéhovah : « J'ai purifié cette eau, et la mort et la » stérilité ne sortiront plus d'elle. »

On croit que l'ancienne Jéricho était bâtie près de l'ancienne fontaine; mais il n'en reste aucune trace.

Notre repos près de ces eaux vives n'est troublé que par les allées et venues des femmes bédouines du campement voisin; elles nous contemplent avec une avide curiosité, et nous demandent *backchiche ;* en général ces femmes ont un beau type; leur taille est souple et élevée, leurs traits fins et réguliers, elles portent sur la tête des vases remplis d'eau, avec la grâce orientale. Leur seul vêtement se compose d'une robe de cotonnade bleue, de la plus sordide pauvreté; malgré cela elles paraîtraient belles si elles faisaient un *plus fréquent usage* de l'eau de la fontaine pour le soin *de leurs personnes et de leurs vêtements.*

Vers la fin de la journée, le frère Liévin conduit plusieurs pèlerins au mont de la Quarantaine, excursion très-

intéressante, mais à peu près impossible pour des femmes, car il faut grimper en s'aidant des mains autant que des pieds, pour arriver au sommet où Notre Seigneur fut tenté par le démon.

Sainte Hélène convertit en chapelle la grotte que le Sauveur occupait lorsque le démon lui fit entendre ces paroles : « Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. »

On voit encore quelqnes débris de cet oratoire.

La montagne qui domine la plaine est percée de grottes naturelles ou de cavités, creusées à mains d'hommes; elles servaient jadis de cellules à de nombreux anachorètes avides d'imiter dans ce désert les austérités et les jeûnes du divin Maître.

Vendredi 4 avril. — Dès 5 heures du matin, passant auprès de la montagne de la Quarantaine, que nous pouvons de nouveau examiner dans tous ses détails, nous prenons la route de Jérusalem. Au début elle est facile; aussi chacun suit-il, au gré de sa conversation ou de sa monture le Bédouin qui ouvre la marche : tout à coup cet Arabe pousse un cri et part au galop; une jolie gazelle bondit à quelques pas de lui; la tête de la caravane s'élance à sa poursuite, tandis que le reste de la colonne, voyant de loin ce galop général, croit à une attaque des Bédouins; chaque pèlerin regarde son fusil et éperonne son cheval; on se rejoint, on s'explique, la gazelle a fui, la balle de l'Arabe n'a pu l'atteindre dans sa course rapide.

Le chemin que nous suivons a été parcouru par Notre-Seigneur : « allant de Jéricho à Jérusalem, il rencontra un aveugle qui demandait l'aumône et qui criait : « Fils » de David ayez pitié de moi. . . . . »

» Et Jésus lui demanda : « Que veux-tu que je te fasse ? »

» L'aveugle lui répondit : « Maître, que je voie. »

« Va, lui dit Jésus, ta foi t'a guéri. » Et aussitôt il vit et le suivait dans le chemin. . . . . »

La caravane fait halte à moitié route entre Jéricho et Jérusalem, près d'un khan abandonné ; c'est le lieu où la tradition place l'histoire touchante de la Samaritaine.

Dès l'époque la plus reculée on trouvait à ce même endroit un établissement pour les voyageurs, refuge bien nécessaire sur cette route déserte, infestée à tel point par les voleurs qu'on le nommait *le Chemin rouge*, en raison du sang qui y avait été versé.

Une jolie construction fixe nos regards, non loin de Béthanie : c'est une fontaine qui a reçu des chrétiens le nom de *Fontaine des Apôtres ;* rien de bien authentique à ce sujet, aussi la caravane ne s'y arrête pas.

Après avoir escaladé une montée des plus escarpées, nous nous trouvons sur un plateau qui domine le village de Béthanie, que les amitiés touchantes du divin Maître ont rendu si célèbre.

Le frère Liévin nous conduit devant un rocher nommé *Pierre du Colloque*, où la tradition nous apprend que Jésus était assis pendant que Marthe lui disait : « Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort... »

Nous entrons à Béthanie : toute la caravane met pied à terre devant un étroit édifice qui renferme le tombeau de Lazare.

Armés de petites bougies, nous descendons un escalier raide et noir formé de vingt-sept degrés ; c'est un vrai *casse-cou :* un petit palier précède le tombeau, dont il est séparé par trois marches et par un escalier très-bas.

On lit dans l'Evangile : « . . . . Jésus frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre : c'était une grotte, et une pierre était posée dessus.

« Jésus dit : « Otez la pierre; » Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà mauvais, » car il est de quatre jours. »

» Jésus lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si » vous croyez vous verriez la gloire de Dieu? »

» Ils otèrent donc la pierre; alors Jésus levant les yeux en haut dit : « Mon père, je vous rends grâces de » ce que vous m'avez écouté.

» Pour moi, je savais que vous m'écoutiez toujours; mais » c'est à cause de ce peuple qui m'environne, que j'ai parlé » afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

» Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare » sors! » Et aussitôt sortit celui qui avait été mort lié aux pieds et aux mains de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Prosternés sur le pavé, nous prions avec une émotion mêlée de crainte dans le lieu témoin de cette grande victoire sur la mort. Là, se tenait Jésus lorsqu'il cria : « Lazare sors ! » et à quelques pas, Lazare ressuscité se dressa dans son suaire, pour obéir à la voix de Celui qui qui commande en Maître à la mort.

Nous descendons à tour de rôle dans le caveau qui renferma Lazare pendant les quatre jours : on peut y tenir cinq ou six personnes à la fois. Sainte Hélène le recouvrit d'une église, qui fut détruite vers le septième siècle. Les Pères Franciscains disent de temps en temps la sainte messe dans ce lieu si vénérable.

Béthanie est un des endroits les plus connus par les

grands faits évangéliques qui s'y sont passés; hélas il ne reste rien ni de la maison de Simon le Lépreux, où Marie Magdeleine répandit des parfums sur la tête du Sauveur, ni de la demeure de Marthe et de Marie.

Le frère Liévin nous montre l'emplacement de cette dernière maison, il est entouré d'un vieux mur. Madame de Nicolaï, morte dernièrement en odeur de sainteté à Jérusalem, l'avait acheté pour le conserver à la vénération des fidèles.

A peine étions-nous remontés à cheval, que le frère Liévin se souvient que le vendredi, jour férié des musulmans, ils ont soin de fermer les portes de Jérusalem de onze heures à une heure, pendant qu'ils vont prier dans leurs mosquées. Or il est tard, nous avons à peine le temps d'arriver, la faim nous tourmente après une marche de plus de cinq heures au grand air des montagnes. Attendre à la porte de la ville nous paraît impossible. « Au galop tout le monde! » crie le bon frère. Les personnes fatiguées un instant avant se lancent à bride abattue, l'estomac leur servant d'éperons. La descente vers Jérusalem est rapide, les pierres roulent de tous côtés sous le galop de la caravane : on rit, on s'aide de la voix et du geste; une vieille mule blanche, monture pacifique d'un ecclésiastique, a pris la mors aux dents, tant l'exemple en tout est contagieux! Enfin le drogman Francis, arrivé le premier à la porte de saint Etienne, obtient avec un bon *backchiche* que la garde turque retarde un peu l'heure fixée pour la fermeture; nous traversons la ville, et nous venons tomber, comme des affamés, sur le déjeuner des Pères Franciscains.

Nous aurions certainement droit au repos après cette

laborieuse matinée; mais ne pouvant tenir compte de la fatigue, nous tâchons de l'oublier, pour suivre le frère Liévin près de l'enceinte extérieure de la mosquée d'Omar, où les Juifs se réunissent tous les vendredis pour prier et pour pleurer.

Faisant mille circuits dans les rues tortueuses de la ville, nous voyons en passant une belle fontaine, alimentée par un petit aqueduc qui lui apporte de trois lieues les eaux de la *Fontaine Scellée*, que nous avons visitée près des vasques de Salomon.

Une vaste porte, à arcades ouvertes, semble nous inviter à entrer sur le parvis de la mosquée d'Omar, qui est là, superbe devant nos yeux : il faut se garder de céder à cette tentation, le fanatisme musulman pourrait faire un mauvais parti à tout chrétien assez osé, pour franchir le parvis sans une autorisatiou du Pacha gouverneur. Dans quelques jours, un firman nous permettra de visiter à fond ce superbe édifice; cette pensée nous aide à réprimer notre légitime curiosité.

Nous voilà sur une étroite petite place fermée par un mur élevé qui faisait partie de l'enceinte extérieure du temple de Salomon : il est formé d'énormes assises de pierres placées en retraite les unes sur les autres; elles peuvent avoir de deux à trois mètres de long. Le mur, de la plus haute antiquité, doit dater de Salomon, ou des autres rois de Juda.

Quels changements à vue se succèdent dans notre vie, errante! le matin même, nous campions au désert près des tribus de Bédouins, ce soir nous assistons au milieu de Jérusalem, à une scène d'un autre genre, profondément intéressante et dramatique.

Un grand nombre de Juifs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se tiennent debout appuyés sur ce mur, *seul reste de leur glorieux passé :* ils se balancent et chantent en hébreu des lamentations sur la ruine du temple et sur les malheurs de Sion. Leur attitude est grave, recueillie; les causeries et les rires des étrangers accourus en foule à ce spectacle ne les font pas sortir de l'attention soutenue qu'ils prêtent à la prière commune.

Quelle étrange, ou pour mieux dire, quelle providentielle coïncidence! *tous les vendredis*, une fraction du peuple déicide se réunit pour pleurer sa ruine et sa dispersion, dans la ville même qui a vu s'accomplir le plus grand des forfaits, et qui a entendu cette parole terrible et vengeresse : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, » parole qui le poursuit partout et qu'il semble fatalement vouloir rappeler au monde par cette cérémonie du vendredi nommée *Pleurs des Juifs.*

En général, les Juifs de la Palestine, et en particulier ceux que nous avons sous les yeux, sont excessivement sales et laids : leurs longues robes garnies de fourrure malgré la chaleur, leurs cheveux plats, ornés de deux grosses boucles longues et frisées le long des joues, la forme particulière de leurs chapeaux en feutre noir, tout leur donne un cachet à part, qui permet de les reconnaître sans peine, en quelque lieu qu'on les rencontre.

Nous parcourons leur quartier, qui est affreux et repoussant de saleté; nous pénétrons dans leur synagogue, vaste et beau bâtiment neuf, qui ne contient que des bancs et qui n'offre aucun intérêt; enfin, après cette longue et aventureuse journée, nous retrouvons avec

bonheur les lits du couvent, bien préférables à ceux du campement, quoiqu'ils fussent aussi bons que les circonstances le permettaient.

Je n'ai eu qu'à m'applaudir d'avoir fait l'excursion de la mer Morte, certainement une des plus curieuses de la Palestine; mais je l'ai trouvée fatigante, et je ne la crois pas à la portée de toutes les santés; il est bon de ne pas la tenter sans être sûr de ses forces, l'intensité de la chaleur pouvant la rendre dangeureuse pour certaines personnes.

VI

EXCURSION AUTOUR DE JÉRUSALEM. — LES CARRIÈRES ROYALES. — LA GROTTE DE JÉRÉMIE. — LE JOUR DES RAMEAUX. — LES DAMES DE SAINT JOSEPH. — LE COUVENT DE L'ECCE-HOMO. — LE MONT DES OLIVIERS. — LA CHAPELLE DE LA FLAGELLATION. — VISITE A LA MOSQUÉE D'OMAR. — L'ENCEINTE DU TEMPLE. — L'ÉGLISE SAINTE-ANNE. — COURSE A EMMAUS. — LE VENDREDI SAINT. — LE SAINT JOUR DE PAQUES. —

Samedi 5 avril. — La matinée est consacrée au repos, dont toute la caravane avait besoin pour réparer ses forces, après les fatigues inséparables de l'intéressante campagne de la mer Morte.

Vers le milieu du jour, nous nous rendons au saint Sépulcre pour assister au baisement de main du Patriarche et à la procession autour des Lieux-Saints. Nous le suivons avec empressement, heureux de revoir la vaste basilique dans tous ses détails, et de nous unir aux prières du clergé latin.

Tous les pèlerins et les étrangers assistent à cette importante cérémonie, après laquelle on nous accorde la permission d'emporter les cierges que nous avions à la main, comme souvenir de ces jours de bénédiction.

Nous sortons ensuite de Jérusalem pour visiter les en-

virons : passant sous la porte de Damas, dont l'architecture du moyen âge est remarquable, nous nous rendons aux Carrières Royales, situées près du rempart : ces carrières forment d'immenses souterrains voûtés, dont les pierres ont servi aux constructions de la ville, probablement sous les rois de Juda. On ne peut y pénétrer qu'avec de la lumière ; chaque pèlerin reçoit du drogman une petite bougie, sans laquelle il serait impossible de se reconnaître dans les profondeurs de ce gigantesque labyrinthe.

Revenus à la lumière du soleil, nous dirigeons nos pas vers la grotte de Jérémie, où, suivant la tradition, le prophète composa ses admirables et poétiques lamentations. Cette grotte est spacieuse, de nombreux oiseaux, surtout des tourterelles, voltigent autour de leurs nids, que l'on voit dans toutes les anfractuosités du rocher. Tout porte au recueillement dans ce lieu ; aucun bruit de la terre ne venait y distraire le prophète de ses sombres et terribles visions sur les malheurs de Jérusalem.

Après un court arrêt à la grotte, nous traversons des champs arides, couverts de maigres oliviers, ne donnant pas d'ombre ; la terre est brûlante, la chaleur semble redoubler avant le coucher du soleil, la marche à pied devient assez pénible ; *mais voulant tout voir*, nous avons pris *l'héroïque résolution* de ne tenir aucun compte de la chaleur et de la fatigue ; *nous nous reposerons en Europe.*

Ce rude chemin conduit au tombeau des rois, vaste caverne dans laquelle on a taillé une ouverture surmontée d'une frise antique très-ornée : la grappe de raisin, emblême de la Terre Promise, les boucliers, les palmes,

les couronnes forment des décorations bien conservées. L'intérieur du monument est partagé en plusieurs chambres, contenant un assez grand nombre de loges ou fours à cercueils, creusés dans les parois du rocher : tous sont vides.

Le frère Liévin doute que le tombeau soit celui des rois de Juda : ses savantes recherches l'ont amené à penser qu'il devait être attribué à Hélène, reine d'Adiabène et à sa famille, qui vinrent se fixer à Jérusalem après s'être fait instruire dans la religion Judaïque. Quoi qu'il en soit, cette caverne est excessivement curieuse à visiter ; ses loges, parfaitement conservées, initient le voyageur à la manière dont les Israëlites donnaient la sépulture aux morts illustres, aux grands personnages de Jérusalem.

Aucun des pèlerins ne regrette la fatigue de cette excursion *pédestre ;* nous rentrons au couvent très-satisfaits de tout ce que nous avons vu dans cet après-midi.

Dimanche 6 avril. — Le calendrier indique le jour des Rameaux, fête solennelle dans toute l'église, mais plus imposante dans la ville où le Christ entra sur une ânesse, tandis que le peuple, portant des palmes, l'acclamait en criant : « Hosanna au fils de David ! »

Dès 6 heures du matin nous nous rendons au saint Sépulcre, pour assister à la bénédiction des rameaux. La cérémonie est imposante, le Patriarche, après avoir célébré le Saint Sacrifice sur un autel portatif, placé devant l'entrée du tombeau, se rend au trône pontifical, où, entouré de son clergé et des Pères Franciscains, il fait lui-même la distribution des palmes : elles sont superbes et viennent de Gaza, d'où on les apporte à grands frais ; les Pères Franciscains ont la charge de les fournir.

La foule est énorme, on s'étouffe pour voir le Patriarche et surtout pour arriver jusqu'à lui : le nombre de palmes étant restreint, il s'agit de s'en procurer et de rapporter ce précieux souvenir en Europe ; pénétrés de ce désir, nous nous lançons dans la mêlée : *écrasés*, *écrasant*, faisant presque le *coup de poing*, nous parvenons à en conquérir quelques-unes ; mais tous nos compagnons de pèlerinage n'ont pas le même succès, et aucune négociation n'a pu leur en faire obtenir. On ne saurait croire à quel point les habitants de Jérusalem tiennent à ces palmes : les Pères Franciscains les envoient en Europe à leurs familles, tant ils y attachent de prix.

Cet *assaut des palmes*, accompagné d'un tapage étourdissant, est une vraie souffrance pour le catholique habitué au recueillement de nos églises; son cœur est doublement blessé par la vue des soldats turcs, faisant la police en ce saint lieu, et par le bruit des conversations qui se tiennent à quelques pas du saint Sépulcre et du Calvaire!

La distribution des palmes étant terminée, le Patriarche, suivi d'un nombreux clergé, des pèlerins de toutes les nations catholiques et des habitants de Jérusalem, commence la procession des rameaux autour du saint Sépulcre.

Le consul de France en uniforme, une magnifique palme à la main, occupe la place d'honneur derrière le Patriarche. La France, protectrice des Lieux-Saints, a seule droit d'avoir officiellement son représentant aux cérémonies de l'Eglise Latine. Cet honneur est à peu près tout ce qui reste à la France de la glorieuse suprématie qu'elle a toujours eue en Orient depuis les Croisades.

Dans la journée, la caravane se rend chez les Dames de saint Joseph, qui font un bien immense à Jérusalem et dans plusieurs autres endroits de la Terre-Sainte, où elles se consacrent à l'éducation des enfants pauvres. De là, nous nous dirigeons vers le couvent de M. l'abbé Ratisbonne, situé sur la voie Douloureuse, au lieu de l'Ecce-Homo. Nous assistons aux vêpres et au salut, puis M^me^ la Supérieure nous fait les honneurs de ce magnifique et vaste établissement.

La chapelle attire d'abord l'attention : la Supérieure nous fait remarquer l'autel, placé immédiatement sous *l'arc de l'Ecce-Homo*. Elle nous apprend que le Père Ratisbonne avait fait choix de ce terrain pour y bâtir un couvent, parce qu'il était reconnu pour le lieu présumé de l'Ecce-Homo. En déblayant des amas de terre on fut stupéfait de trouver un arc ou portique romain parfaitement conservé : au-dessus de ce portique se trouve une petite plate-forme, où Pilate devait se tenir, lorsqu'il présenta le Sauveur aux Juifs, en disant : « Voilà l'homme ! »

Le Père Ratisbonne, comblé de joie par cette précieuse découverte, fit consolider et restaurer cet arc romain, sous lequel on plaça un autel, dont il forme le dôme. Un caveau, creusé immédiatement au-dessous et pourvu de nombreuses loges à cercueils, reçoit les corps des religieuses mortes dans la maison. La Supérieure nous montre avec une sorte d'envie le nom d'une sœur de Strasbourg, qui la première a pris possession de ce lieu de repos, en attendant le réveil éternel.

Nous visitons toutes les classes, voyant avec plaisir ces gentilles petites Arabes de trois ou quatre ans, qui

parlent déjà français, et dont les beaux yeux noirs brillent d'intelligence.

Les religieuses de Sion élèvent non-seulement de petites catholiques; mais elles donnent la même instruction aux Juives, aux Arabes, aux Turques : on trouve chez elles une variété de types, de religions, de langages et de costumes extrêmement intéressants.

On sait comment le Père Ratisbonne, le célèbre converti de Rome, eut l'inspiration touchante de fonder une œuvre pour recevoir des religieuses juives, sous le nom de Dames de Sion, dans le but de répandre l'instruction catholique à Jérusalem, et surtout de prier pour la conversion du peuple déicide, sur le théâtre même de son crime.

La place d'honneur dans les pays orientaux étant toujours sur les terrasses qui servent de toit, on s'empresse de nous y conduire, pour nous faire admirer le panorama complet de Jérusalem et de ses environs : en effet, rien ne peut avoir plus d'intérêt que la vue qui s'étend sous nos yeux : nous voudrions l'étudier longuement; mais un vent glacial, s'élevant tout à coup, nous arrache à cette contemplation. La chaleur de la journée nous avait fait oublier le *manteau indispensable* dans un pays où les changements extrêmes de la température constituent un danger réel, auquel il est facile de se soustraire en prenant cette simple précaution, que je ne saurais trop recommander.

Avant de quitter le couvent, la caravane s'est fait présenter au Père Ratisbonne, qui nous a accueillis avec la plus aimable cordialité.

Lundi 7 avril. — Le matin, la caravane s'est rendue

au mont des Oliviers; nous avons eu le regret de manquer cette course intéressante, le froid glacial des terrasses de Sion nous ayant donné des rhumes assez forts pour nécessiter un peu de repos.

Au retour, nos compagnons de pèlerinage ont bien voulu nous faire le récit de ce qu'ils ont vu sans nous : la montagne des Oliviers est le seul endroit dont je parle sans l'avoir visité.

Cette célèbre montagne, qui se dessine en face de Jérusalem, est située à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est excessivement aride; à sa base se trouvent le jardin et la grotte de Gethsémanie; des plantations d'oliviers entourés de murs en pierres sèches couvrent son sol pierreux et blanchâtre; trois routes qui se croisent conduisent au sommet.

Un minaret et une petite mosquée ont été élevés sur le lieu où Notre Seigneur ressuscité monta au ciel, en présence de sa mère et de ses apôtres.

Sainte Hélène bâtit au quatrième siècle une basilique nommée *de l'Ascension* sur ce lieu vénéré : cette église fut bien des fois détruite et relevée; la chute du royaume de Jérusalem entraîna sa ruine définitive.

Les Turcs, possesseurs de la mosquée, permettent de la visiter moyennant *backchiche*. Les Pères Franciscains peuvent même y passer la nuit qui précède l'Ascension, pour y célébrer leur office; ils y disent la messe plusieurs fois dans l'année.

On montre dans la mosquée un rocher portant l'empreinte du pied gauche de Notre Seigneur : celle du pied droit aurait été enlevée par les musulmans, qui la vénérent dans un autre endroit.

Le frère Liévin ne se prononce pas sur l'authenticité de cette empreinte, il fait seulement la remarque, que saint Jérome et d'autres saints personnages ayant cru à ces vestiges et les ayant vénérés, les pèlerins sont bien autorisés à imiter leur exemple, en toute foi et simplicité.

A une petite distance sur la montagne, se trouve un sanctuaire fondé par Mme la princesse de la Tour d'Auvergne, au lieu où le divin Maître enseigna le Pater à ses disciples, comme il l'avait fait au mont des Béatitudes. « Il arriva que, comme il priait en un certain lieu, un de ses disciples lui dit, après qu'il eut fini : « Seigneur, en» seignez-nous à prier comme Jean lui-même l'a en» seigné à ses disciples. »

» Et il leur dit : « Quand vous priez dites : — Père, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive.

» Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Et remettez-nous nos péchés, puisque nous remettons » nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent, et ne nous » induisez point en tentations. »

Mme la princesse de la Tour d'Auvergne acheta, il y a quelques années, le terrain où la tradition place l'enseignement du Pater; elle y fit construire une chapelle. On peut y lire la divine prière en *vingt langues différentes*. Elle habite six mois de l'année sur la montagne des Oliviers, près de ce nouveau sanctuaire qu'elle compte, dit-on, léguer à la France.

La caravane a eu l'honneur de lui être présentée ; elle en a reçu l'accueil le plus aimable.

Mardi 8 avril. — Nous sommes dans la Semaine Sainte et à Jérusalem, sur le théâtre des humilations et des dou-

leurs du Christ; c'est la grande semaine, dont nous venons chercher les pieuses émotions de si loin, voulant retremper notre foi aux lieux où les sueurs, les larmes et le sang de l'Homme-Dieu ont coulé pour le salut du monde.

Les jours saints étant consacrés à la prière, il a été décidé que la caravane ne se réunirait pas le matin, afin de laisser à chaque pèlerin le temps et la liberté de visiter, au gré de sa dévotion, les différents sanctuaires où se sont accomplis les grands mystères de la passion.

Nous dirigeons nos pas vers la chapelle de la Flagellation, située sur la voie Douloureuse, où les Pères Franciscains honorent, le Mardi Saint, d'une manière solennelle, les douleurs du Christ, attaché en ce lieu à la colonne de la Flagellation.

Cette chapelle a été rebâtie de nos jours par les Franciscains, sur les ruines d'une antique église profanée jadis par les musulmans, qui en firent *une écurie :* la perte soudaine et répétée de tous les chevaux qu'ils y mirent, les obligea à changer cette destination impie; mais ils ne rendirent l'église dévastée aux Franciscains qu'en 1838, plus de 200 ans après qu'il s'en étaient emparés.

En pénétrant dans cette église si étroite et si peu ornée, on éprouve une émotion difficile à décrire; il y règne un calme qui contraste avec les souvenirs récents du saint Sépulcre : ici pas de Turcs, pas d'étrangers, pas de cultes dissidents; nous sommes tous catholiques, quoique appartenant à des rites divers : une même pensée de foi nous réunit au pied de cet autel, pour y méditer les douleurs et les humiliations du Fils de Dieu, *au lieu même* où son sang coula à flots sous les fouets des bourreaux.

Nous avons peine à trouver place au milieu de la foule qui remplit la chapelle : nous nous agenouillons sur les dalles, où les femmes du pays sont prosternées dans une attitude de recueillement en rapport avec le mystère qui occupe tous les cœurs.

Trois autels ornent le sanctuaire, celui du milieu, soutenu par quatre légères colonnes, permet de voir et de baiser la place supposée où le Christ fut attaché.

Un grand nombre d'Arabes, de Levantins, de Maronites, venus du Liban pour célébrer la Semaine Sainte à Jérusalem, se tiennent derrière les femmes, qui toutes sont couvertes de leurs longs voiles blancs.

Nous regardons avec un véritable intérêt ces hommes de types et de costumes si divers, qui nous paraissent une nouvelle preuve de l'universalité de l'Eglise, et qui semblent plongés dans la plus fervente prière.

Nous sommes édifiés et touchés de toute ce que nous avons sous les yeux; la prière est douce et facile devant cet autel, où le cœur, plus encore que l'imagination, peut sans effort se représenter le Christ debout et sanglant, tel qu'il voulut être pour toucher les âmes les plus endurcies.

Il faut abréger la prière pour rentrer à Casa-Nova; les heures sont très-régulières pour les repas, et aussitôt après le dîner de midi, nous devons nous rendre à la mosquée d'Omar.

En effet, à une heure, la trompette du Président, qu'il sonne dans les longs corridors, nous réunit au salon du couvent : tout le monde est exact; nous avions eu la crainte fondée de ne pouvoir pénétrer dans cette célèbre mosquée, ce qui nous aurait laissé de vifs regrets.

L'époque de l'année où nous nous trouvons étant malheureusement une de celles fixées pour les prières des Turcs, il peut être dangereux de se présenter dans leurs mosquées. On doit se renseigner sur l'état des esprits et sur le degré de fanatisme du moment, avant d'oser aborder ces lieux de prière.

Après de nombreux pourparlers, les difficultés ont été levées par les soins obligeants du Consul de France : un de ses Cavas en grande tenue vient chercher la caravane, qu'il précède, une cravache de peau de rhinocéros à la main, dont lui et ses camarades de tous les consulats font grand usage pour repousser la foule.

Nous sommes nombreux; divers étrangers se joignent à nous, pour profiter de notre firman, cher et difficile à obtenir. Pour prévenir tout danger, un oficier turc se détache du poste le plus voisin de la mosquée et nous accompagne partout : service payé par un fort *backchiche*, qui peut nous dispenser de politesse et de reconnaissance envers lui. Il faut être en Turquie pour voir sans étonnement des officiers accepter de telles rémunérations !

La mosquée d'Omar a été élevée sur l'emplacement du temple, au lieu où la tradition place le sacrifice d'Abraham, 1823 ans avant Jésus-Christ.

David, ayant gravement offensé le Seigneur, par le péché d'orgueil qu'il commit à l'occasion du dénombrement de son peuple, en fut puni par une peste terrible qui lui enleva 70,000 hommes, dans l'espace de trois jours. Le Roi Prophète s'humilia dans les larmes et dans la prière; alors le Seigneur, touché de son repentir, envoya le prophète Gad lui commander d'élever un autel à son nom, dans l'aire d'Ornan le Jébuséen.

David acheta cette aire, située sur le mont Moriah ; il y offrit un sacrifice expiatoire, que Dieu témoigna agréer, faisant descendre le feu du ciel pour le consumer, et la peste cessa aussitôt.

Salomon construisit dans ce même lieu le temple fameux qui portait son nom, et qu'il mit sept ans à édifier : on sait les merveilles que contenait ce temple ; elles sembleraient fabuleuses, si elles n'étaient citées par les livres saints.

Cet admirable monument, élevé à la gloire du Dieu d'Israël par le plus grand des rois, fut brûlé par Nabuchodonosor 476 ans après sa construction.

Cyrus, inspiré par le Seigneur, en permit la reconstruction ; Alexandre le grand visita ce nouveau temple, et l'histoire dit qu'il y offrit des présents au vrai Dieu. Hérode le Grand l'agrandit considérablement, il employa 10,000 ouvriers à ces travaux immenses, qui durèrent de longues années.

Les temps evangéliques ayant succédé aux temps bibliques, ce fut dans le temple que l'Ange du Seigneur annonça à Zacharie la naissance miraculeuse du Précurseur : notre mère la Vierge Marie y passa son enfance et vint y présenter à Dieu « son fils premier né », que le saint vieillard Siméon prit dans ses bras en disant : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez. »

C'est encore là que Notre Seigneur instruisit les docteurs, chassa les vendeurs du temple, pardonna à la femme adultère et bénit la veuve, qui offrait en silence l'obole de sa pauvreté.

Tout est rempli de souvenirs de l'ancien et du nouveau Testament, dans ce lieu saint et célèbre; mais hélas! l'imagination doit tout reconstruire, « car il ne reste pas pierre sur pierre » de ce temple fameux détruit par les soldats de Titus, 37 ans après Jésus-Christ.

L'empereur Adrien fit élever un temple dédié à Jupiter sur l'emplacement de celui de Salomon; sainte Hélene le renversa. Julien l'Apostat vint en Orient, et, dans le but de démentir les prophéties, voulut rebâtir l'ancien temple : un feu sortant de terre tua les ouvriers qui commençaient les travaux et obligea l'empereur à abandonner ce projet sacrilège.

En 636, le calife Omar bâtit une mosquée sur le mont Moriah, dans la persuasion erronnée que *la roche sainte (el-Sakhrah)*, l'ancienne aire d'Ornan, était le lieu où Jacob avait eu la vision de l'échelle miraculeuse. Cette mosquée, démolie et reconstruite plusieurs fois, fut prise par les Croisés en 1099; ils y tuèrent 10,000 Musulmans, y trouvèrent d'immenses richesses, et la convertirent en église. Les Musulmans la reprirent en 1187; ils attachaient un tel prix à la possession de cette mosquée, *que Saladin lui-même voulut en laver les murs et le pavé à l'eau de rose*, pour la purifier du contact des chrétiens.

Le gardien de la mosquée s'avance pour recevoir notre firman, qui est bien en règle; en conséquence, il nous introduit dans une immense enceinte, fermée de murs, dans laquelle on pénètre par dix portes. Tout est couvert d'un épais gazon; quelques arbres, trois ou quatre fontaines élégantes, forment le seul ornement de cette vaste cour, qui précède la mosquée.

Des groupes d'Arabes, assis sur l'herbe, nous regardent passer sans rien dire : le Cava du consulat, le gardien de la mosquée, qui s'est joint à nous, et l'officier turc en uniforme, imposent le respect et le silence aux fanatiques qui seraient tentés de nous faire un mauvais parti : ce matin même, un de nos pèlerins, s'étant arrêté devant une des portes ouvertes, avait été insulté et obligé de se retirer au plus vite : toutes les précautions prises pour nous protéger ne sont certainement pas de trop, à une époque de l'année où il y a affluence de pèlerins musulmans, et par suite recrudescence de fanatisme.

Un escalier monumental précède l'esplanade de la mosquée : on nous arrête avant de le franchir; il faut quitter nos chaussures pour mettre des babouches, que le bon Francis a apporté pour la circonstance.

Malgré le respect dû à ce lieu, et les pensées élevées qu'il inspire, comment ne pas redescendre un peu sur la terre et n'être pas pris d'une *fou-rire,* en voyant trente ou quarante personnes, courbées sur leurs bottes ou sur leurs souliers, suant sang et eau pour les remplacer au plus vite par des babouches rouges ou jaunes du plus drôle d'effet, puis se relever, en portant gravement leurs chaussures couvertes de poussière.

Chacun étant pourvu de ces incommodes babouches, nous entrons dans la mosquée, qui nous paraît digne en tous points de sa haute réputation : le style du monument, les arabesques, les mosaïques qui le décorent forment un ensemble remarquablement grandiose et élégant : malheureusement on y fait des réparations; les planches et les échaffaudages nous cachent certains détails et nuisent à l'aspect général.

Au centre de l'édifice, sous la coupole, on voit un grand rocher nu et inégal, entouré d'une grille de bois artistement sculptée; une *Khëmeh*, tente de soie verte et rouge, est suspendue au-dessus : ce rocher, nommé par les Arabes *Sakhrah*, est vénéré à des titres divers par les musulmans, les juifs et les chrétiens.

Les croyants l'honorent comme le lieu du sacrifice d'Abraham et de la vision mystérieuse de Jacob : les juifs, comme étant véritablement l'aire d'Ornan, où Salomon éleva son temple et déposa l'Arche d'alliance, ce qui lui fit donner le nom de *Saint des Saints;* enfin les chrétiens y vénèrent le souvenir de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vint tant de fois dans ce temple, dont il prédit la ruine complète.

Les mahométans ont une foule de légendes, plus absurdes les unes que les autres, sur cette antique mosquée : le frère Liévin nous les raconte de la manière la plus plaisante, tout en conservant sa gravité : il avait soin de prévenir la caravane d'éviter les rires bruyants, qui auraient pu présenter des dangers vis-à-vis des Arabes, un chrétien étant toujours en pays ennemi lorsqu'il se trouve dans une mosquée.

Nous nous arrêtons près d'une colonne, devant une plaque de jaspe encastrée dans le pavé : elle était retenue jadis par dix-neuf clous d'or, *fixés par Mahomet lui-même*, pour marquer la durée du monde; à la fin de chaque siècle, un des clous se détache et va consolider au ciel le trône d'Allah. Le diable, voulant avancer la fin des temps, pénétra dans la mosquée, et se mettait en mesure de voler les clous, lorsque l'Ange Gabriel le chassa du sanctuaire. Nous constatons avec plaisir, qu'il reste enco-

re trois clous, nous promettant trois siècles, assurés par cette légende Arabe. A l'extrémité du Sakhrah, on remarque une empreinte ayant la forme d'une main, dont voici l'histoire : Mahomet, après avoir reçu en don de l'Ange Gabriel la jument blanche *El-Borak,* s'empressa de la monter et partit pour le ciel; le Sakhrah se souleva pour suivre le prophète; mais Allah, voulant conserver à la terre ce rocher béni, ordonna à Gabriel de le retenir; l'Ange y posa une main, qui laissa une empreinte indélébile.

Les murs extérieurs de la mosquée forment des pans octogones, ils sont revêtus de marbre et de carreaux en porcelaine ou faïence vernie, d'un joli effet. La coupole est soutenue par d'élégantes colonnes, du plus beau marbre. On ne voit partout que versets du Coran en lettres d'or, arabesques gracieuses, mosaïques brillantes : la lumière du jour arrive mystérieusement par des vitraux arabes, délicatement enchâssés dans des découpures de pierres blanches, et ajoute encore à l'effet magique de ce superbe édifice,

Nous voyons en passant l'étendard du prophète et le drapeau d'Omar : ces reliques musulmanes font peu d'impression sur des pèlerins, qui recherchent surtout en ce lieu les souvenirs du temple et les traces du passage de Jésus-Christ.

Dans une partie de la mosquée se tiennent des musulmans en prière : l'Iman, placé au centre d'un carré, prie haut en se balançant; l'assistance l'imite avec recueillement; toutes les chaussures, mises en tas au milieu de l'assemblée, sont aussi peu agréables à l'œil qu'à l'odorat : nous regardons avec curiosité ces Turcs assis

sur des nattes, les jambes croisées ; ils sont graves, attentifs, tout absorbés par leurs chants nazillards et par leurs prosternations.

Sortant de ce magnifique monument, nous pénétrons dans la mosquée voisine, renfermée aussi dans l'enceinte de l'ancien temple. Elle s'élève sur les ruines d'une église bâtie par Justinien, en l'honneur de la vierge Marie. Omar, étant venu y faire sa prière, la changea en mosquée, sous le nom d'El-Aksa; détruite par des tremblements de terre, elle fut rebâtie et beaucoup agrandie par un autre calife; les Templiers s'y établirent à l'époque des Croisades; enfin Saladin, l'ayant prise, la fit purifier pour y rétablir le culte du prophète.

D'après la tradition, la sainte Vierge, ses compagnes et la prophétesse Anne habitaient cette partie du temple : ce serait aussi dans ce lieu que le saint viellard Siméon, ayant pris le divin enfant entre ses bras, prophétisa ses gloires et les douleurs de Marie.

La mosquée d'El-Aksa, grande et belle, possède sept nefs, d'élégantes colonnes, un magnifique menbar ou chaire en bois, sculptée avec un art, un fini charmant. Ce chef-d'œuvre du douzième siècle vient d'Alep, où il fut exécuté par les ordres du sultan Nour-ed-Din.

On montre dans une chapelle l'empreinte d'un pied de Jésus-Christ, que les mahométans vénèrent comme un grand prophète, quoiqu'ils le placent après Mahomet.

Le frère Liévin arrête la caravane près d'une colonne double : ici il s'agit *d'une affaire importante*, nous pouvons, en un instant assurer notre salut éternel; chacun est prêt, que faut-il faire ? Les vrais croyants nous apprennent que toute personne qui passera dans l'espace

laissé vide entre les deux colonnes *ira directement au ciel* aussitôt après sa mort; mais le passage est étroit! On le regarde, on se regarde, la caravane se partage en deux camps; tous ceux qui possèdent uu peu d'embonpoint refusent l'épreuve, tentée victorieusement par les *maigres :* le bon frère Liévin, pressé d'en faire l'essai, s'engage bravement entre les deux colonnes, où il reste pris; il ne parvient à s'en tirer qu'après avoir fait les efforts les plus plaisants, mais les plus laborieux.

Au sortir des mosquées, nous rentrons en possession de nos chaussures avec un vif plaisir ; puis nous visitons une chambre souterraine, qui servait de chapelle au moyen âge, et portait le nom de berceau de Jésus-Christ : elle renferme une niche en pierre du pays, couchée sous un dais soutenu par quatre légères colonnes de marbre : suivant la tradition, le vieillard Siméon habita en ce lieu; la vierge Marie passa quelques jours près de lui, après avoir présenté l'enfant Jésus au temple.

A quelques pas plus loin, nous descendons, par une pente dégradée et difficile dans un vaste souterrain, dont la fondation est attribuée à Salomon : la voûte, soutenue par 96 pilliers, a dû être restaurée à une époque postérieur : on pense que ce souterrain servait d'écurie aux Templiers.

Remontés dans l'enceinte du temple, nous longeons ses murailles pour arriver *au pont Sirath, qui n'existe que dans la légende arabe.* Une ouverture pratiquée dans le mur, en face de la vallée de Josaphat, laisse passer un fût de colonne, ressemblant assez à une pièce de canon. Un long cheveu part de cette colonne et s'attache au sommet du mont de l'Ascension : au jour du jugement, tous les

hommes devront passer sur ce pont, *encore invisible*, suspendu au-dessus de la vallée de Josaphat. Les vrais croyants, appuyés sur leurs bonnes œuvres et soutenus par les Anges, le franchiront facilement, tandis que les maudits tomberont dans la terrible vallée, et de là dans les gouffres éternels.

Nous avons vu la colonne ; le cheveu, qui ne se montre qu'à quelques rares privilégiés du Prophète, était invisible pour nous ; mais nous avons constaté que la distance aérienne qu'il faudra franchir entre le mont Moriah et celui de l'Ascension pourra effrayer les élus : je doute fort que beaucoup de croyants voulussent se fier, pour tenter l'épreuve, au bras de Mahomet lui-même.

Une dernière station nous arrête devant la porte Dorée, qui fait face au jardin des Oliviers ; elle a vu l'entrée triomphale de Notre Seigneur, le jour des Rameaux, et celle de l'empereur Héraclius, qui la traversa en portant sur ses épaules le bois de la vraie Croix.

La longue exploration de tout ce qui fut le temple est terminée ; notre bon cicérone le frère Liévin a su lui donner le plus grand intérêt : on peut, sans crainte, *feuilleter* sa mémoire, qui n'est jamais en défaut : la Bible, l'Evangile, l'histoire, la tradition, la légende lui fournissent les récits les plus intéressants : aucune question ne demeure sans réponse ; nous l'en avons accablé à tour de rôle, sans fatiguer jamais son inépuisable complaisance.

Au retour, nous nous dirigeons vers une église construite par les Croisés, sous le vocable de sainte Anne, au lieu présumé de la nativité de la sainte Vierge. Les ruines majestueuses de ce sanctuaire ont été données à *la France*

par le Sultan après la guerre de Crimée : on en termine la restauration; il n'est pas encore livré au culte.

Une grotte placée sous un des bas côtés est le lieu marqué par la tradition comme celui de la naissance de la Vierge immaculée; nous avons eu le bonheur d'y prier quelques instants.

Le soir, nous allons au saint Sépulcre finir cette journée commencée dès l'aube, au sanctuaire de la Flagellation; c'est toujours vers le saint tombeau, que le cœur se sent le plus attiré et qu'il aime à revenir prier.

Mercredi 9 mars. — Aujourd'hui Mercredi Saint, la fonction ou la prière solennelle se fait à la grotte de Gethsémanie; nous nous y rendons avec empressement; elle est remplie par la même foule pieuse et recueillie qui se pressait hier devant l'autel de la Flagellation : quatre ou cinq messes se succèdent sur des autels improvisés; toutes les lampes sont allumées devant l'autel principal, qui marque le lieu où Notre Seigneur, écrasé par le péché, accepta pour l'amour des hommes le calice que lui envoyait son Père, et qu'il but jusqu'à la lie !

En retournant vers Jérusalem, après une longue station à la grotte des Douleurs, nous sommes assaillis par une foule de lépreux à peine vêtus, qui présentent aux passants leurs membres informes, leurs épouvantables infirmités : la montée escarpée que nous devons gravir, pour atteindre la porte sainte Etienne, est couverte de ces malheureux : on assure que, de nos jours, la lèpre n'est plus contagieuse en Orient; du reste ces pauvres gens vous tendent des espèces de tirelires qui évitent tout contact avec leurs mains lorsqu'on leur fait l'aumône.

En attendant la réunion de la caravane, nous retour-

nons visiter à fond l'église du saint Sépulcre, afin d'en graver tous les détails dans notre souvenir.

A quatre heures, nous assistons tous aux Ténèbres; nous arrivons sans peine au tombeau, mais il est impossible de pénétrer jusqu'à la chapelle Sainte-Marie, où les Franciscains présentent à la vénération des fidèles la colonne de la Flagellation, visible *une fois par an*, et le Mercredi Saint seulement.

Une véritable bataille, qui s'engage sur les marches de la chapelle, nous oblige à reculer : j'ai vu une femme, au paroxisme de la fureur, cracher à la figure d'un homme qui l'empêchait de passer.

Hélas! au saint Sépulcre on se croirait plutôt sur une place publique que dans une église; on s'y promène, on y parle haut dans toutes les langues; toutes les nations y sont représentées; les Juifs seuls ne peuvent y pénétrer : on assure que les différentes sectes, si divisées d'ordinaire, se réuniraient pour les massacrer, s'ils osaient souiller le lieu saint de leur présence.

Le frère Liévin, qui cherche tout ce qui peut intéresser les pèlerins, propose à quelques personnes de la caravane, dont nous faisons partie, de les conduire chez des Arabes catholiques, riches marchands retirés du commerce : un intérieur du pays étant une chose nouvelle pour des Européens, nous acceptons avec plaisir.

Nous sommes introduits dans une grande pièce voûtée et dallée de marbre : un divan, des nattes et des tapis servent de siéges; le père de famille, assis par terre à l'oriental, se lève pour nous recevoir et nous présente sa femme et ses filles, qui travaillent près de lui, pendant qu'il fume avec gravité un immense *chibouc*.

La conversation s'engage assez facilement; notre hôte, dont la belle tête exprime l'intelligence et la bonté, sait plusieurs langues, il parle bien la nôtre; ses filles apportent des chiboucs pour les hommes et des confitures de cédrat pour nous. Pendant que nos compagnons essayent la force de leurs poumons, sur les longs tuyaux de jasmin parfumé, qui servent de conducteurs à la fumée de tabac, nous examinons cet intérieur arabe si propre, et si patriarchal : les lits, dissimulés dans des cavités pratiquées dans la muraille, laissent voir le linge le plus blanc; quelques tableaux pieux, pendus aux murs blanchis à la chaux, une statuette de l'Enfant Jésus forment toute l'ornementation de cette chambre : de larges fenêtres ouvertes donnent sur une partie de Jérusalem, ayant pour fond du tableau la montagne de l'Ascension et le jardin des Oliviers; *quelle vue pour* tous les jours de la vie!

Jeudi 10 avril. — La caravane restant à Jérusalem pour assister à l'office du Jeudi Saint, nous nous décidons ma fille et moi, à profiter de ce jour pour visiter le sanctuaire d'Emmaüs, qui n'est pas dans le programme des pèlerins, mais vers lequel une dévotion toute particulière nous attire.En conséquence, après avoir entendu la messe, nous montons à cheval, accompagnés seulement d'un jeune drogman et d'un moukre : le frère Liévin et Francis Morcos, obligés de rester avec la caravane, nous ont procuré des gens sûrs. Nous partons bravement sans éprouver la moindre inquiétude : pourrait-il nous arriver quelque chose de fâcheux, sur cette route d'Emmaüs que Notre Seigneur parcourut avec ses deux disciples le soir de la résurrection?

La route est aussi désolée que désolante pour le voyageur; il faut mettre pied à terre aux descentes, les pierres roulantes rendant les montées difficiles : ce ne sont que rochers arides, entassés les uns sur les autres, on se croirait au centre du chaos. Cependant de jolies fleurs, des immortelles rouges en particulier, se montrent de tous côtés.

Notre guide, jeune Levantin de dix-huit à vingt ans, est fort poli et cause d'une manière intéressante; il nous montre de loin des villages habités jadis par des Arabes pillards. Il y a quinze ou vingt ans, cette route, que nous parcourons si tranquillement, n'était pas sûre pour le voyageur; maintenant la police du pays est assez bien faite pour qu'il n'y ait rien à craindre, comme notre excursion nous l'a prouvé.

Après trois heures de marche sous un soleil ardent, nous mettons pied à terre au petit couvent d'Emmaüs, fondé, il y a peu d'années, par M^me^ Pauline de Nicolaï, sur le lieu où Notre Seigneur soupa avec ses deux disciples, dans la maison de Cléophas.

Nous prions dans la chapelle à peine terminée et encore très-pauvre : un tableau, encastré au milieu de la pierre de l'autel, représente Notre Seigneur entre ses deux disciples. Il est bon et doux de relire ici cette page de l'Evangile : « Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, en lui disant : « Demeurez avec nous » parce qu'il est tard, et que le jour est déjà sur son » déclin; » et il entra avec eux.

» Etant avec eux à table, il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu il le leur donna.

» En même temps leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent: mais il disparut de devant eux.

» Alors ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-» il pas tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous parlait » durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures. »

» Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem. »

Il y a lieu d'espérer que de nombreux fidèles s'empresseront de visiter ce sanctuaire lorsque le couvent, étant achevé, permettra de recevoir les pèlerins qui suivent en Terre-Sainte les traces du Sauveur : n'aura-t-il pas, ce divin Maître, des grâces spéciales pour les âmes qui lui diront, à Emmaüs : « Seigneur demeurez avec nous, il se fait tard, éclairez nos intelligences, rendez surtout nos cœurs brûlants d'amour pour vous? »

Le couvent renferme un certain nombre de chambres destinées aux pèlerins; on conserve avec vénération la cellule habitée par M^me^ Pauline de Nicolaï, et les pauvres meubles à son usage : elle a terminé sa vie d'héroïque pénitence, au couvent de Casa-Nova à Jérusalem : on assure qu'elle avait reçu la *grâce insigne des stigmates,* et qu'elle est morte en odeur de sainteté, sous l'habit de bure des Franciscaines : son corps repose dans la chapelle d'Emmaüs; une large dalle de pierre, sans inscription, indique la place de sa sépulture.

Après avoir visité la chapelle, le couvent, le beau jardin, midi sonne; il est temps de dîner. Comme le couvent en construction n'est pas encore cloîtré, nous prenons place au réfectoire entre un Père et un Frère Franciscains, seuls habitants de cette pieuse demeure : ni l'un ni l'autre ne sait un mot de français : ils nous offrent

en silence leur pauvre dîner, composé de soupe à l'huile, de poireaux crus, de poisson salé : nous y ajoutons quelques provisions qu'on nous avait données à Jérusalem, et qui sont aussi peu appétissantes que les leurs. Au fond de notre petit panier se trouvent quelques belles oranges de Jaffa ; j'exige que ces bons religieux les partagent avec nous, et j'ai beaucoup de peine à obtenir ce petit acte de condescendance de leur part.

Nous montons, avant de partir, sur la terrasse du couvent, d'où la vue est admirable : on découvre la Méditerranée, le Carmel, les montagnes de l'Arabie, etc., etc. Un soleil dangereux à affronter nous chasse de cet observatoire : nous reprenons nos chevaux sans tarder, espérant arriver à temps à Jérusalem, pour assister aux offices du Jeudi Saint, le lavement des pieds et les Ténèbres. La chaleur est encore plus violente que le matin; pas un arbre sur la route : quoique nous ne suivions plus celle qui nous a conduits à Emmaüs, nous trouvons partout la même aridité, plaines desséchées, ou montées rocheuses.

Nous gravissons une petite montagne, point culminant, où se trouve, dit-on, le tombeau de Samuel, sur lequel les Turcs ont élevé une pauvre mosquée; quelques *backchiches* nous obtiennent la permission de monter sur sa terrasse qui domine tout le pays.

Avant d'atteindre la vallée de Josaphat, nous descendons encore de cheval au tombeau des Juges, que nous visitons : c'est une grande cavité taillée dans le roc; on voit encore quelques sculptures à l'extérieur : les niches ou fours à cercueils sont creusés dans la pierre, tous sont vides.

Ce côté de Jérusalem, qui précède la vallée de Josaphat, est couvert de grottes sépulcrales ; toutes ont été ouvertes, les ossements ont disparu : on ignore le passé des nombreuses générations qui reposaient dans ces tombeaux.

Nous entrons vers trois heures et demie à Casa-Nova ; il faut compter avec nos forces et nous reposer de sept heures de cheval : nous manquons les Ténèbres ; mais nous avons prié à Emmaüs !

Vendredi-Saint 11 avril. — Quel jour que celui du Vendredi Saint à Jérusalem ! Il faut profiter de toutes ces heures douloureuses et bénies. Cette pensée réunit la caravane de grand matin, au salon du couvent : dès cinq heures et demie, nous nous rendons sur la place du Saint-Sépulcre, où nous arrivons en même temps que le Patriarche Monseigneur Vincento Bacco. Les portes encore fermées s'ouvrent devant sa Grandeur, qui célèbre l'office à la chapelle du Calvaire ; quoiqu'il y ait beaucoup de monde, nous parvenons à nous placer. Le silence est complet, le recueillement absolu ; chacun est absorbé dans la méditation du mystère sanglant de ce jour.

L'adoration de la Croix se célèbre à l'endroit même où Notre Seigneur fut crucifié. La Croix étant sur le pavé, le Patriarche, le clergé, les fidèles viennent l'adorer et la baiser tour à tour, avec une dévotion facile à comprendre si l'on pense *que la Croix est placée comme elle devait l'être lorsque Notre Seigneur y fut cloué*, près de la petite chapelle marquant l'endroit d'où sa sainte mère le voyait subir cette affreuse torture !

La Croix, adorée et découverte, est placée debout sur l'autel du Calvaire, telle qu'elle fut dressée il y a 1873

ans. Nous passons ainsi d'une émotion à une autre, assistant au drame terrible du Golgotha, qui semble se renouveler sous nos yeux *dans ce lieu et à ce jour*.

La cérémonie n'est terminée qu'à neuf heures et demie; nous rentrons au couvent prendre le repos nécessaire après ces longues heures passées debout ou par terre, à la manière turque. Les pèlerins feraient bien de se munir de pliants : quelques personnes ont été heureuses d'en avoir apporté parmi leurs bagages.

Vers une heure, nous partons tous de nouveau pour la porte Saint-Etienne, où doit passer une troupe de musulmans se rendant au marabout de Nebi-Moussa, près de la mer Morte.

La chaleur est torride, les dévots pèlerins font un tapage infernal avec des tambours et des instruments inconnus : ils sont précédés de drapeaux verts, couleur du Prophète, d'étendards de toutes nuances, de troupes turques, de pièces de canons, que l'on tire de temps en temps.

Tous les chemins sont remplis par la foule, et les remparts de la ville surchargés de gens qui s'y suspendent de tous côtés pour mieux voir : les femmes arabes poussent de temps en temps des cris aigus pour acclamer les pèlerins de Nebi-Moussa.

Le spectacle que nous avions sous les yeux est excessivement curieux : la population musulmane de Jérusalem, étant en fête, déploie sous nos yeux ses plus riches ornements; mais la chaleur devient impossible à supporter sans le moindre abri : laissant donc les intrépides affronter les ardeurs du soleil, nous allons nous reposer à la porte du couvent des Dames de Sion sur la voie Dou-

loureuse, où la caravane s'est donné rendez-vous, pour faire le chemin de la Croix.

Tout à coup un bruit de chevaux se fait entendre, nous nous précipitons sur la rampe élevée de la caserne turque, au lieu du palais de Pilate, et nous assistons au défilé de nombreux pèlerins turcs. Vingt étendards variés ouvrent la marche; puis des officiers à cheval, des Bédouins la lance au poing, suivis de femmes chargées de cruches d'eau; des Imans montés sur de beaux chevaux richement caparaçonnés; quelques-uns d'entre eux portent le turban vert, insigne précieux du pèlerinage de la Mecque: des pièces de canon mal attelées, conduites par de sales artilleurs; enfin une musique capable de faire fuir à dix lieues à la ronde. Tout ce cortège passe vite, en nous couvrant de poussière, et va rejoindre les autres pèlerins qui l'attendent près du jardin des Oliviers.

Vers deux heures et demie toute la caravane est réunie de nouveau; des Italiens et des Anglais catholiques se joignent à nous : le frère Liévin et notre aumônier marchent en tête, l'un pour diriger nos pas, l'autre pour dire les prières du chemin de la Croix.

Nous commençons les stations à la caserne turque, bâtie sur la voie Douloureuse, à l'endroit où s'élevait la tour Antonia servant de palais au gouverneur romain. Pilate y déclare Jésus innocent: « Mais voulant complaire au peuple, il leur remit Barrabas et il leur livra Jésus déchiré, de verges, pour être crucifié,

» Or les soldats le conduisirent dans la cour du prétoire, et ayant convoqué toute la cohorte,

» Ils le vêtirent de pourpre; et tressant une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête.

» Puis ils commencèrent à le saluer disant : « Salut roi « des Juifs ! » Et ils le frappaient à la tête avec un roseau ; et ils crachaient sur lui, et fléchissant le genoux ils l'adoraient.

» Et après qu'ils se furent ainsi joués de lui, ils lui ôtérent la pourpre, et le couvrirent de ses vêtements ; puis ils l'emmenèrent pour le crucifier..... »

On ne voit aucune trace du tribunal de Pilate ; mais il n'est pas difficile, pour un chrétien, de faire revivre par la pensée cette scène terrible du prétoire, d'où le Christ, déclaré innocent par son juge, sortit couronné d'épines et chargé de la croix, qu'il devait porter jusqu'au Calvaire.

Sous l'impression des souvenirs douloureux que ce lieu inspire, nous nous mettons à genoux au milieu des soldats turcs, qui nous regardent sans rien dire. L'aumônier dit haut les prières du chemin de la Croix, tous les pèlerins répondent : nous allons d'une station à l'autre, nous mettant à genoux dans les rues les plus étroites et les plus populeuses, au milieu des ânes, des chevaux, des chameaux, qui se croisent dans tous les sens. A chaque station, les hommes ôtent leurs chapeaux ; quoique le soleil soit brûlant, ils veulent donner cette preuve de respect au divin Sauveur, qui parcourut ce chemin, accompagné des cris de haine et des outrages de ses ennemis.

Aucun emblême de piété ne distingue ces stations, que la tradition a su conserver fidèlement. Les gens qui passent dans les rues nous regardent avec curiosité ; mais dans cette ville, à moitié musulmane et en fête pour le pèlerinage de Nèbi-Moussa, personne ne nous insulte :

nous pouvons librement accomplir notre acte de foi en public, au nombre de quarante à cinquante personnes, sans exciter de rires moqueurs. En serait-il ainsi dans nos villes d'Europe, qui comptent hélas! tant de libres penseurs ?

Nous rencontrons plusieurs fois la caravane autrichienne, faisant aussi le chemin de la Croix : elle est composée uniquement d'hommes, leur attitude recueillie nous édifie beaucoup.

On compte neuf stations dans les rues de la cité, les cinq dernières sont renfermées dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre.

Il est impossible de rendre l'impression que l'on éprouve en parcourant *le vrai chemin de la Croix*, cette Voie Douloureuse, qui a vu Notre-Seigneur, sanglant, défiguré, tomber et se relever pour l'amour des hommes! Nous avons le bonheur de suivre ses traces *le Vendredi Saint, à l'heure où le sacrifice s'accomplissait sur le Golgota;* quel souvenir pour des chrétiens!

Cette journée, déjà remplie de prières, d'émotion et de fatigues, n'est pas terminée : après avoir pris un peu de repos et un léger souper à Casa Nova, nous repartons à sept heures et demie, pour assister à l'office de nuit, qui se célèbre au saint Sépulcre.

On avait cherché à me dissuader d'aller à cette cérémonie, qui attire toujours une foule compacte et bruyante, se bousculant dans un lieu trop étroit, et voulant voir à tout prix, ce qui cause quelquefois des accidents; mais qnand on a le bonheur de se trouver à Jérusalem pendant la semaine Sainte, il faut savoir oser, et risquer quelque chose.

Par bonheur, le Consul de France entrait en même temps que nous dans l'église : nous nous plaçons derrière lui, entourés de ses Cavas, auxquels il donna l'ordre de nous protéger : grâce à l'obligeance parfaite de ce haut fonctionnaire, nous étions au premier rang et nous avons vu à merveille, sans courir de risque d'être écrasés.

La cérémonie commence à la chapelle Sainte-Marie, propriété exclusive des Franciscains : un Père y prêche en italien pendant vingt minutes; puis l'on nous distribue des cierges allumés : la procession se forme dans l'ordre suivant : le clergé portant une énorme croix, avec un Christ presque de grandeur naturelle, les Pères Franciscains, puis le Père Custode, remplaçant le Patriarche, pour cet office imposant; derrière lui, à la place d'honneur, le Consul de France avec le personnel du consulat, tous ses Cavas, la caravane française, les étrangers, et enfin une foule énorme.

La procession s'arrête à chaque chapelle : on y prononce un discours dans une langue différente, afin que toutes les nationalités aient leur part d'édification : je compte sept discours, italien, grec, polonais, allemand, français, arabe et espagnol : chacun dure de vingt à vingt-cinq minutes. Nous sommes debout tout ce temps, serrés les uns contre les autres, étouffés par la chaleur, et inondés par la cire des cierges, dont la flamme menace nos voiles et nos chapeaux.

Pendant ce long parcours, la procession fait le tour du chœur des Grecs, resté fermé; ils ont soin de se placer dans toutes les galeries qui dominent l'église; il y a des tribunes si surchargées de femmes et d'enfants, que nous craignons justement de les voir s'écrouler sur nos têtes.

Le sermon français est prêché par le Père Franciscain que nous avions vu à Bethléem : il y met toute son ardeur, tout son cœur d'apôtre, et nous intéresse vivement.

Pendant ce discours la croix est mise debout sur l'autel du Calvaire, *au-dessus de l'ouverture où la vraie Croix fut plantée.* Cette coïncidence double l'élan du prédicateur et l'émotion de ceux qui l'écoutent. Dès que le Père a cessé de parler, on procède à la descente de croix, en tenant compte de la tradition : cette cérémonie est tout ce que l'on peut voir de plus saisissant, à cette heure de la nuit, et à la lumière des flambeaux. Le Christ est fixé à la croix par de longs clous faciles à retirer, les bras sont articulés de manière à pouvoir retomber le long du corps lorsqu'on les détache.

Le Christ descendu de la croix est posé sur un linceul étendu par terre : quatre Pères Franciscains le portent jusqu'à la pierre de l'Onction, où il est déposé.

Le clergé l'entoure, on répand des parfums, en mémoire de ce que firent Joseph d'Arimathie et Nicodème ; puis le corps, renfermé dans le linceul, est transporté au tombeau, dont on ferme hermétiquement la porte, pour imiter en tous points ce qui fut fait dans ce jour mémorable.

Cette cérémonie, image vivante de ce qui se passait au Calvaire à la même heure il y a 1873 ans, est profondément touchante et bien faite pour émouvoir le cœur. Nous nous sommes applaudis d'avoir bravé les craintes qu'on nous inspirait : grâce au Consul de France, nous n'avons été que *légèrement écrasés,* pendant qu'on criait, et qu'on se battait à la porte.

Il était dix heures, lorsque nous sommes sortis du saint Sépulcre, éreintés de cette journée, *ayant chaud*, *ayant faim*, *ayant soif*; mais le cœur rempli pour jamais, du souvenir de ce Vendredi Saint passé à Jérusalem, entre la Voie Douloureuse, le Calvaire, et le saint Sépulcre.

Samedi 12 avril. — La matinée s'écoule au saint Sépulcre, à prier et à faire bénir des objets de piété : il y a foule au tombeau, les Grecs arrivant de toutes parts pour l'ouverture de leur Semaine Sainte, en retard de huit jours sur celle des Latins.

Nous assistons, le soir, à la procession faite autour de la basilique du saint Sépulcre, et présidée par monseigneur le Patriarche; puis les membres de la caravane se dispersent dans la ville pour terminer leurs achats, ou pour revoir les lieux qui leur inspirent le plus d'intérêt; il faut nous hâter, nous allons bientôt partir, et les heures nous sont comptées.

13 Avril, Pâques. —Voici le grand jour des Chrétiens, celui de la résurrection ! Quel bonheur de chanter l'*Alleluia* à Jérusalem, et de pouvoir se rendre au saint Sépulcre à la première heure du jour, en souvenir des saintes femmes !

Pour être sûres de nous réveiller à temps, nous nous sommes couchées tout habillées, en prenant la *précaution radicale de ne pas fermer les yeux*.

Nous quittons le couvent à quatre heures du matin, quand « les ténèbres duraient encore », comme il est dit dans le saint Evangile.

Quelques pèlerins se sont fait renfermer hier soir, dans le petit couvent que les Pères Franciscains possèdent

dans l'enceinte de la basilique où ils admettent les personnes qui désirent veiller près du saint Tombeau : nous aurions désiré les imiter, mais ayant en perspective les fatigues prochaines du voyage de Galilée, je n'ai pas osé tenter cette pieuse imprudence.

Au moment où nous entrons dans l'église, le Patriarche Arménien schismatique, revêtu de ses ornements pontificaux, sort du tombeau en portant le Saint-Sacrement. Nous nous précipitons pour prendre la place que lui et ses co-religionnaires viennent de quitter. Les Pères Franciscains arrivent pour parer l'Autel, formé de la pierre du tombeau; pendant ce temps, nous nous tenons dans la chapelle de l'Ange, cramponnées à la porte basse qui donne accès au Sépulcre : on nous pousse, on nous bouscule, nous tenons bon à cette place, que nous avons conquise : une dame de la caravane, qui a passé la nuit dans l'église, parvient à nous rejoindre. La première messe de Pâques commence, le bruit cesse, les fidèles, prosternés dans la chapelle de l'Ange, adorent, dans un silence profond, le Christ ressuscité et vainqueur de la mort, *au lieu même de sa gloire et de son triomphe!*

La joie que nous éprouvons est indicible : nous nous trouvons les trois premières femmes, au saint Sépulcre, à l'aube du jour, à l'heure où les saintes femmes y arrivaient, et nous avons le bonheur d'y entendre la messe et d'y recevoir la sainte communion.

A cinq heures, toute la caravane est réunie derrière le fauteuil du Consul de France, qui nous a fait réserver des places; cette fois étant à merveille, nous pouvons suivre avec recueillement la grand'messe, célébrée pontificalement par monseigneur le Patriarche.

L'*Alleluia*, ce chant d'allégresse, réjouit partout les fidèles au grand jour de Pâques; mais à Jérusalem, devant le sépulcre vide du Sauveur ressuscité, il prend une expression de triomphe qui saisit le cœur du pèlerin, lui fait comprendre quelque chose des joies du ciel, et le dédommage au centuple des sacrifices qu'il a pu faire pour voir ce jour dans la ville sainte.

Toutes les voix s'unissent à celles du clergé, pour chanter avec émotion la prose de Pâques et en particulier les versets suivants :

« La mort et la vie se sont livrées un combat : l'auteur de la vie meurt et règne plein de vie.

» Dites-nous Marie, qu'avez-vous vu dans le chemin?

» J'ai vu le sépulcre du Christ vivant, et la gloire de Jésus ressuscité.

» J'ai vu les Anges qui en ont été les témoins : j'ai vu le suaire et le linceul.

» Jésus mon espérance est ressuscité; il vous précédera en Galilée ..... »

La grand'messe étant achevée, monseigneur le Patriarche, précédé de son clergé, fait processionnellement et plusieurs fois le tour du saint Sépulcre : sa grandeur est suivie du Consul de France, des étrangers catholiques, et de tous les fidèles.

La foule compacte qui nous entoure s'ouvre devant les soldats turcs chargés de la police de l'église. Au premier rang des curieux, nous remarquons des prêtres arméniens aux traits expressifs, des prêtres grecs coiffés d'une toque ornée d'un léger voile noir; puis des flots de leurs co-religionnaires, portant à la main de belles palmes, travaillées avec art; ils viennent assister à la béné-

diction des rameaux de leur Patriarche, qui aura lieu, dès que l'office Latin sera terminé.

Pendant que la procession se déroule autour du saint Tombeau, les Coptes achèvent leur office, dans le petit oratoire qu'ils possèdent derrière le saint Sépulcre; la porte ouverte laisse voir quelque chose de leurs cérémonies : tout nous paraît ruisselant de lumière, leurs ornements sont beaux, mais la procession passe et repasse trop vite pour qu'il soit possible de bien juger ce qui se fait dans cette chapelle.

Les cérémonies des cultes latin, grec, arménien, copte se succèdent ainsi au saint Sépulcre, tout est réglé par les Turcs, seuls propriétaires de la vaste basilique. Au jour des grandes fêtes, elle est gardée par leurs soldats, chargés d'y maintenir l'ordre : ils ont fort à faire pour résister aux envahissements des cultes dissidents; mais il n'en est pas moins triste et humiliant de penser que ces mécréants *sont là chez eux,* et que les chrétiens ne sont que tolérés dans ce lieu auguste, où le Christ a versé son sang pour la rédemption du monde!

A huit heures et demie, l'office latin doit être fini, il l'est en effet; les Grecs, qui attendaient avec impatience, se précipitent de partout à la fois; le chœur, fermé pour nous, s'ouvre pour recevoir leur Patriarche : ce chœur admirable, jadis propriété des Latins, est maintenant exclusivement aux Grecs; tant d'injustice nous révolte, nos cœurs se serrent, nous nous hâtons de partir et de leur céder cette place, où nous avons passé quelques heures si consolantes et si douces.

La journée de Pâques se termine par l'assistance aux vêpres et au salut, dans l'église du Patriarcat, puis par

une nouvelle et longue visite au saint Tombeau, où nous avons mille peines à entrer : chaque pèlerin, prolongeant sa prière, voudrait demeurer en ce lieu, qui a vu les splendeurs de la résurrection, gage divin de notre propre immortalité.

Lundi 14 avril. — Pas de programme à suivre aujourd'hui, indépendance complète, qui permet aux membres de la caravane de se livrer à leur dévotion particulière pour tel ou tel sanctuaire.

Nous profitons de cette liberté pour aller d'un lieu saint à un autre, avides de revoir et le Calvaire et Gethsémanie, que nous devrons quitter demain !

Dans le milieu du jour, rentrant au saint Sépulcre *où l'on revient toujours*, nous voyons le chœur ouvert et illuminé pour les offices de la Semaine Sainte des Grecs, qui commence aujourd'hui.

Nous nous glissons parmi la foule, ce qui nous permet d'admirer ce chœur, décoré avec la plus grande magnificence, couvert de dorures et de tableaux : des milliers de lampes, suspendues en guirlandes transversales, l'inondent d'une profusion de lumière, d'un effet magique. Ces lampes, en argent ou en vermeil, ont une forme bysantine de la plus grande élégance. Le coup d'œil est superbe.

Le Patriarche grec, assis sur un trône élevé, préside l'office des Ténèbres : sa tête expressive, ornée d'une longue barbe blanche, s'encadre parfaitement avec les splendeurs qui l'entourent.

Nous restons debout en face de lui, regardant en curieux cet office qui n'est pas le nôtre, et auquel nous ne pouvons pas participer ; aussi lorsque le Patriarche donne

sa bénédiction, sous laquelle toutes les têtes s'inclinent, les nôtres restent droites et immobiles, comme celles d'un petit groupe de catholiques qui se trouvent près de nous.

Le chœur étant ouvert, tous les étrangers ont la liberberté d'y entrer; d'ailleurs les Grecs ne se font pas faute de venir aux cérémonies des Latins, nous usons du même droit en assistant à leur office : mais comme catholiques nous ne pouvons donner aucune marque ostensible de respect au chef d'une secte qui a dépossédé les Latins de leurs droits les plus avérés, et qui continue partout en Terre-Sainte le même système d'audacieuses spolations.

Avant de rentrer, nous allons voir une jeune dame arabe, très-bonne catholique, élevée par les religieuses de Sion, dont nous avions fait la connaissance à bord du paquebot des Messageries; elle revenait de France avec son mari, entrepreneur de travaux à Jérusalem.

Nous la trouvons très-élégante, coiffée en fleurs naturelles suivant l'usage gracieux des jeunes catholiques du pays, qui se parent ainsi pendant toute la durée des fêtes de Pâques. Elle nous avait préparé des gâteaux arabes de sa façon, que nous trouvons bons, quoiqu'un peu lourds.

Le ménage nous reçoit de la manière la plus aimable; nous éprouvons un vrai plaisir à causer avec eux de ce pays qu'ils connaissent si bien; on apprend ainsi mille choses intéressantes, qui échappent aux étrangers. Mais il se fait tard, les rues de Jérusalem, assez difficiles le jour tant elles sont glissantes, deviennent un *vrai* casse-cou pendant la nuit : nous nous empressons de rentrer pour souper et préparer nos bagages, car nous devons partir demain, hélas !

VII

HISTORIQUE DE JÉRUSALEM. — DÉPART POUR LA GALILÉE. — GABAON. — BÉTHEL. — CAMPEMENT DE JIFNA. — LE PUITS DE JACOB. — NAPLOUSE. — SAMARIE. — BÉTHULIE. — LA GALILÉE. — NAÏM. — LE CISON. — NAZARETH. — LE THABOR. — LE LAC DE TIBÉRIADE. — CAPHARNAUM. — LA PLAINE D'HITTINE. — MONT DES BÉATITUDES. — CANA. — RETOUR A NAZARETH.

Mardi 15 avril. — Ce jour est triste, bien triste ! Il faut quitter Jérusalem, cette seconde patrie du chrétien, à laquelle le cœur s'attache comme à sa propre terre natale. Jérusalem la sainte, dont les malheurs, prédits par les prophètes avec des accents incomparables, ont attiré les regards du monde entier, et qui possède le singullier privilége d'inspirer un amour sans égal aux juifs et aux chrétiens

Avant de lui dire un adieu sans retour, il est utile de jeter les yeux sur son passé, et de lire rapidement les principaux faits historiques se rattachant à une existende près de 4000 ans.

Cette ville illustre, fondée par Melchisédec sous le nom de Salem, 2053 ans avant Jésus-Christ tomba bientôt après aux mains des Jébuséens, qui, composant son

nom de Jébus et de Salem, en firent *Jébusalem*, *puis Jérusalem*, dont la signification est *vision de paix*.

Josué s'en étant emparé, elle devient plus tard le siége du royaume d'Israël, puis de celui de Judas, après la séparation des tribus.

Nabuchodonosor détruisit le temple de Salomon et emmena le peuple en captivité à Babylone.

Cyrus permit le retour des Juifs à Jérusalem et la reconstruction du temple, qu'Alexandre le Grand visita.

Après diverses péripéties, les Machabées rendirent à Jérusalem une indépendance qu'elle perdit de nouveau sous les Romains.

Titus, chargé d'exécuter les vengeances de Dieu contre la ville coupable, y mit le siége et la prit 70 ans après le Déicide : on sait les horreurs de ce siège relatées avec épouvante par Josephe, l'historien des Juifs, contemporain de Titus. L'empereur ne put sauver le temple, malgré ses efforts : les légions romaines, poussées par un bras invisible, le brûlèrent et détruisirent la ville.

Rebâtie par Adrien, embellie par sainte Hélène, elle fut ravagée par les Perses conduits par Chosroës, prise par Omar. Reprise par les Croisés en 1099, elle retomba définitivement entre les mains des musulmans deux siècles plus tard.

Jérusalem, construite primitivement sur les trois monts *Acra*, *Sion*, et *Moriah*, vit son enceinte s'accroître sous Hérode-Agrippa : dix ans après la mort de Jésus-Christ, ce prince renferma dans les murs de la ville le mont *Bezétha* et le mont *Gareb*, sur lequel est situé le Calvaire.

La population de Jérusalem, qui avait été très-consi-

dérable à diverses époques, et particulièrement à celle d'Alexandre le Grand, ne compte plus de nos jours que 21,000 *habitants*, représentés par 8,000 Juifs, 7,000 Mahométans, 1,500 Latins; les Grecs, les Arméniens, les Coptes, etc., etc., forment le reste de la population.

Toute la ville est entourée d'une haute muraille, flanquée de tours crénelées, datant certainement du moyen-âge ; les portes gardées militairement sont fermées avec soin tous les soirs.

Tel sont l'historique et la situation actuelle de la ville sainte que nous allons quitter dans quelques heures.

Au moment d'un adieu définitif, on sent le besoin de revoir une dernière fois les lieux que l'on va abandonner. Si ces lieux ont vu s'écouler votre vie et ont été témoins du passage et de la mort de ceux qui vous sont chers, vous éprouvez un déchirement véritable en les quittant pour toujours.

Il en est ainsi à Jérusalem, où se retrouvent partout les traces ineffaçables de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'ami, le père, le Sauveur de nos âmes.

Sous l'empire de cette pensée, nous courons dès l'aube au jardin des Oliviers et à la grotte de Gethsémanie pour nous y prosterner et pour baiser cette terre sainte qui a vu les angoisses de l'agonie. De là, revenant au saint Sépulcre, nous parvenons à nous glisser dans le tombeau, quoiqu'il soit envahi par les Grecs : on ne peut y pénétrer qu'à coups de coudes, *presqu'à coups de poings*, et en risquant d'être écrasé; n'importe, c'est le jour du départ, il faut à tout prix le revoir et y prier encore; enfin, après une ardente et dernière prière au Calvaire,

Malheureusement l'orage éclate mal à propos, la pluie qui nous inonde empêche la caravane de mettre pied à terre; il faut chanter à cheval, tout en cherchant à se préserver de ces torrents : la marche sera longue, il est important de n'être pas trempé au début. Tout cela nuit à notre piété, et arrête l'émotion que cette dernière vue de Jérusalem devrait nous inspirer.

Nous repartons, la ville sainte a disparu; l'orage se dissipe, après nous avoir causé plus de peur que de mal. Un Cavas du consul de France nous rejoint à bride abattue, pour nous annoncer son maître; celui-ci en effet arrive bientôt, et nous accompagne au campement de Jifna, vers lequel nous nous dirigeons.

Tout en marchant, le frère Liévin nous explique l'itinéraire que nous suivons, et les faits bibliques qui s'y rattachent. Sur cette colline se trouvait l'ancienne ville de Gabaon, où Josué arrêta le soleil, en prononçant ces paroles : « Soleil arrête-toi sur Gabaon : lune n'avance pas sur la vallée d'Aialon. »

Salomon vint aussi en ce lieu offrir un sacrifice au Seigneur : mille victimes furent immolées; le grand roi y demanda la sagesse.

Voici El-Bireh, l'ancienne Béeroth de la Bible, gros village musulman, où, suivant la tradition, la sainte Vierge et saint Joseph, revenant de Jérusalem après la fête de Pâques, s'aperçurent que l'enfant Jésus n'était pas avec eux. Les Croisés y bâtirent une église, dont nous voyons encore d'importants débris.

A une petite distance de Béeroth la caravane se divise : les hommes se rendent à Béthel, célèbre par le songe de Jacob. « Le Patriarche, fuyant la colère d'Esaü, s'arrêta

en ce lieu pour y passer la nuit, il prit une pierre qu'il mit sous sa tête et s'endormit. Il vit en songe une échelle qui allait jusqu'au ciel, et les anges qui montaient et descendaient; ce fut alors que le Seigneur lui promit de donner à sa postérité la terre sur laquelle il reposait et de multiplier sa race comme le sable de la mer. Jacob, s'étant réveillé, s'écria plein d'effroi : « Que ce lieu est terrible ! » c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! »

» Il se leva, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, l'éleva comme un monument, y répandit de l'huile, et appela ce lieu Béthel, maison de Dieu. »

Jéroboam, dans son impiété, ne craignit pas de profaner ce lieu auguste; il plaça un veau d'or à Béthel, en disant aux Israélites. « Voilà vos Dieux qui vous ont tirés d'Egypte. » La main du prince impie se déssécha devant son autel, qui se fendit; le prophète Amos s'écria : « Ne cherchez point Béthel, Béthel sera détruite. » Cette menace s'est réalisée, la ville célèbre de Béthel ne forme plus qu'un petit village sans caratère et sans importance.

Pendant la course des *pèlerins* vers Béthel, toutes les *pèlerines,* sous la conduite du drogman et des moukres, se dirigent vers Jifna, par la route la plus directe; la nuit menace de nous atteindre avant l'arrivée au campement, dont nous sommes séparés par une descente de montagne longue et difficile, même en plein jour. Le drogman presse la marche; effectivement la dernière partie est vraiment pénible; pas de chemins tracés; nous escaladons de petits murs de clôture, pour tomber dans des *routes de chamois :* la dernière descente est *effrayante :* j'engage mes compagnes à rester sur leurs montures, les jambes des chevaux étant plus sûres que les nôtres dans

nous nous arrachons des Saints Lieux pour terminer nos préparatifs de voyage.

Au moment de monter à cheval, pendant qu'on selle les chevaux, nous retournons au saint Sépulcre pour lui dire un dernier adieu : cette fois, hélas ! l'église est fermée, quelle déception ! Nous mettant à genoux devant la porte, nous prions un instant : c'est notre dernière action à Jérusalem, nous baisons la terre et nous partons !

A une heure, toute la caravane est réunie une dernière fois : nous allons nous séparer de six de nos compagnons de pèlerinage, qui retournent directement en France par Jaffa : ils ont renoncé à la longue course de Galilée, *que toutes les santés ne peuvent entreprendre sans inconvénient ;* ils nous voient partir avec regret pour ce voyage, qui nous promet Nazareth et le Thabor; nous échangeons des adieux affectueux et la poignée de main du départ, de ce départ dont les apprêts sont interminables : il faut mettre seize personnes à cheval, parmi lesquelles plusieurs sont novices dans l'art de l'équitation. Les chevaux ne sont plus ceux que nous montions à Jaffa et à la mer Morte; on les essaye, on les change, les selles ne vont pas, c'est une grande affaire que de mettre chacun à l'aise sur sa monture; il y a départ, *faux départ*, arrêt; enfin nous marchons, tout va bien.

Les membres de la caravane, hommes ou femmes, sont coiffés de *kouffiées de Damas*, larges carrés de soie, dont les Arabes font des turbans, et dont nous avons recouvert nos chapeaux, d'après l'avis du frère Liévin, pour préserver la tête des ardeurs du soleil, nos mousselines n'ayant pas assez d'épaisseur.

Ces kouffiées, aux couleurs brillantes et aux longues

franges, retombent sur les épaules et font un effet charmant. Les manteaux blancs sont déployés, la caravane est jolie à voir passer; tout est propre et en bon ordre; il n'en était pas ainsi au retour de la mer Morte, et après un campement de quelques jours, elle n'aura plus ce grand air.

Nous franchissons la porte de Jaffa; je m'arrête et je regarde *de ce long regard,* qui voudrait *tout voir pour tout emporter dans un souvenir :* c'est fini, nous sommes partis. Tout passe, même la Jérusalem terrestre! Seule, la Jérusalem céleste ne passera pas, et nous est promise pour l'éternité!

Nous marchons en silence, absorbés dans nos pensées et préoccupés d'un orage qui se forme sur nos têtes.

Le frère Liévin nous arrête sur le mont Sckopus à une demi-lieue de Jérusalem, où le grand prêtre Jaddus se porta à la rencontre d'Alexandre le Grand : ce prince reconnaissant dans ce personnage le pontife qu'il avait vu en songe, lui rendit les plus grands honneurs, et le suivit au temple, où il offrit des sacrifices au Seigneur.

D'ordinaire les pèlerins s'arrêtent en ce lieu, pour jeter un dernier regard sur Jérusalem, et pour chanter le psaume *Super flumina Babylonis :* « Près du fleuve de Balylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion..... »

Les versets suivants sont bien l'expression de nos cœurs :

« Si je t'oublie Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi.

» Si Jérusalem n'est pas ma première joie..... »

ces sentiers inconnus, où leur instinct les guide admirablement. Nous voyons bondir devant nous deux jolies gazelles, *seules habitantes de ce chaos;* enfin nous atteignons sans accident Jifna, joli village que nous traversons pour rejoindre les tentes, dressées auprès de l'église.

Les pèlerins de Béthel nous rejoignent; sans tarder, toute la caravane se réunit dans la tente salle manger, ayant pour convive le Consul de France; celui-ci nous offre du vin de Champagne, que le Président nous fait boire à la santé de notre hôte. Le diner est très-gai, les événements de la journée défraient la conversation qui ne tarit pas : enfin chacun se retire, *comme Achille sous sa tente,* non pour y bouder, mais pour y dormir le plus possible.

Mercredi 16 avril. — Entendant le bruit répété d'une sonnette, je me lève au point du jour, et je découvre que Monsieur l'Aumônier et un abbé irlandais, qui s'est joint à la caravane. disent la messe sous la tente : je regrette de n'avoir pas été prévenue à temps, j'aurais été y assister.

La caravane s'ébranle avant six heures, sans avoir visité Jifna, qui n'a d'intéressant que la légende suivante : « Un homme de Jifna (Gofna), ayant assisté à la Passion de Jésus-Christ, revint dans son pays, où il raconta à ses compatriotes les prodiges opérés par le Sauveur, puis sa mort et sa résurrection. Sa femme, occupée à plumer un coq, s'écria : « Je ne saurais croire à ce que vous dites, » même quand le coq que je plume reviendrait à la vie ! » A l'instant le coq s'échappa vivant de ses mains, et courut jusqu'au haut de la montagne, où elle eut peine à le rattraper; depuis ce temps la montagne se nomme Montagne du coq. »

La légende ne dit pas, ce qui est croyable du reste, que cette femme, après une telle preuve, crut aux vérités annoncées par son mari.

La route suit une jolie et fraîche vallée, couverte de prairies et de beaux arbres, qui contrastent avec les chemins abruptes que nous avions parcourus hier : bientôt les montées deviennent escarpées; mais la végétation est luxuriante, les fleurs les plus jolies s'épanouissent au milieu de la verdure. La causerie est gaie, la caravane se ressent de la fraîcheur et de l'air embaumé du printemps.

Le Consul nous réjoint au galop, suivi de ses Cavas et de son beau chien, lequel chien nous a fait grand peur cette nuit : nous dormions profondément sous la tente, où nous étions quatre, après avoir eu soin de la fermer hermétiquement, lorsqu'une de nos compagnes pousse un cri d'angoisse; un énorme chien venait de sauter sur son lit : nous nous précipitons à son secours, nous chassons le chien qui cherchait son maître, et nous nous rendormons paisiblement, après avoir ri de cette aventure *tragi-comique*.

Le Consul s'est montré très-poli et prévenant pour la caravane à Jérusalem; il cause d'une manière intéressante de la Terre-Sainte et de la Perse, où il a été longtemps et d'où il a rapporté d'admirables tapis, qu'il nous a montrés, lorsque nous avons été lui faire une visite de remercîments à Jérusalem. Il nous quitte au bout de deux heures pour se rendre à Jaffa, où il essaye de grandes plantations.

Vers onze heures, halte sous un immense chêne vert, assez grand pour abriter gens et bêtes; cependant nous

sommes nombreux; outre les seize pèlerins et le frère Liévin, nous avons un personnel considérable, en drogman, domestiques, moukres, chevaux de campement et de bagage. Les tapis sont étendus à l'ombre, et couverts de vaisselle d'étain, d'œufs durs, de mouton, de poulet froid, d'oranges pour dessert.

On déjeûne bien, puis on fait la sieste, pour éviter l'ardeur du soleil, la chaleur se faisant vivement sentir.

Deux heures sonnent. « A cheval! messieurs! » crie Francis, qui, *étant en pays turc, ne s'adresse jamais aux femmes;* chacun s'élance sur sa monture, et nous voilà repartis. Encore des montées escarpées, des descentes scabreuses; personne ne bronche, la caravane marche comme un régiment de cavalerie, le frère Liévin est enchanté.

Nous descendons vers une fertile vallée, couverte de moissons; çà et là quelques villages ressemblent à ceux que nous avons vus en Egypte. L'un d'eux est très-animé; de loin nous voyons, nous entendons une foule bruyante; que se passe-t-il? Un temps de galop y conduit la caravane; c'est une noce: les jeunes filles dansent autour d'un grand mannequin rouge, porté au haut d'un bâton; des chants, des cris, des battements de mains, des coups de fusil, sont la musique obligée qui accompagne et anime la danse.

Ce spectacle original nous amuse fort; mais le frère Liévin, qui a l'habitude du pays, nous engage à nous retirer au plus vite, nous risquons de recevoir des coups: les gens de ces villages sont fanatiques, et détestent les chrétiens.

A cinq heures nous mettons pied à terre *au puits de*

Jacob, célèbre par la rencontre miséricordieuse du Sauveur avec la Samaritaine.

Le site admirable est dans une longue et riche vallée, entourée d'une ceinture de montagnes du côté de la Judée. Les monts Hébal et Garizim s'élèvent au-dessus de la plaine, séparés l'un de l'autre par l'étroite vallée qui conduit à Naplouse, l'ancienne Sichem de la Bible.

Que de grands souvenirs se rattachent à ce lieu!

Abraham, venant de Haran, avec sa famille et ses troupeaux, et y dressa ses tentes, il éleva un autel au Seigneur, qui lui apparut et lui dit : « Je donnerai cette terre à ta postérité ».

Jacob, sorti de la Mésopotamie, acheta, au prix de cent agneaux, la terre où Abraham avait campé; il y creusa un puits et laissa ce champ à son fils Joseph.

Moïse en quittant l'Egypte, emporta les os de Joseph, que les Israëlites ensevelirent dans le champ de Jacob dès qu'ils furent entrés en possession de la Terre-Promise.

Un tombeau, de forme moderne, très-vénéré par les musulmans, indique le lieu de la sépulture de Joseph.

Un grand fait biblique se rattache aux deux montagnes qui se dressent devant nous, à près de 2700 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée : Josué, accomplissant les ordres de Moïse, fit placer six tribus sur le mont Garizim, pour prononcer des bénédictions sur les observateurs de la loi : les six autres tribus d'Israël, établies sur le mont Hébal, proféraient en même temps des malédictions contre ceux qui la transgresseraient; l'Arche d'Alliance, placée entre les deux monts, et entourée de Josué, des prêtres, des lévites, servait de témoin à cette

grande scène, à ce parti solennel entre Dieu et le peuple choisi.

Nous voici à genoux au puits de Jacob. « Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar ou Sichem, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

» Or, il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob. Et Jésus étant fatigué du chemin s'assit sur cette fontaine, pour se reposer. Il était environ la sixième heure du jour. Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi » à boire » . . . . . .

L'évangile de saint Jean continue le touchant récit qui est inscrit dans tout cœur chrétien. Il est doux de le lire, et de s'en pénétrer, au lieu où le Sauveur nous a promis le don de Dieu, l'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Seigneur Jésus, prosternés devant ce puits où vous avez instruit la Samaritaine, où vous vous êtes affirmé comme étant le messie, nous vous supplions d'augmenter notre foi, et de nous désaltérer pour jamais, nous et nos familles, aux sources vivifiantes de votre amour et de votre grâce.

L'orifice du puits est renversé; nous nous penchons pour y chercher de l'eau; mais il est à sec. Le frère Liévin nous assure qu'il y a vu quatre mètres d'eau, il y a quelques années. Sa profondeur était alors de vingt et un mètres.

Le sol est couvert de pierres taillées, de débris importants, restes d'une église bâtie par sainte Hélène, et réédifiée par les Croisés.

Au moment où nous remontons à cheval, sur le bord

d'une citerne vide, un des chevaux, effrayé par un coup de cravache, rue, recule, et va rouler avec son cavalier dans cet énorme trou : nous poussons un cri de terreur; mais *le Dieu de Jacob* a veillé sur le pèlerin, qui se relève sain et sauf; ni lui, ni son cheval, n'ont la moindre égratignure.

Le frère Liévin attire notre attention sur le mont Garizim, où campent en ce moment cent cinquante Samaritains se préparant à offrir au Seigneur le sacrifice de Pâques, sept agneaux sans tache.

Nous arrivons devant Naplouse, dont la situation est délicieuse, au milieu de jardins d'orangers, de grenadiers, de palmiers, arrosés par de jolis ruisseaux; nous en traversons plusieurs, éprouvant un vrai plaisir à nous sentir éclaboussés par cette eau fraîche et limpide.

La ville, établie en amphithéatre sur des montagnes, ressemble à Jaffa. Sans y entrer, nous nous arrêtons sur une grande place entourée d'arbres, où les tentes ont été dressées; tout est prêt pour nous recevoir : une escorte de soldats turcs, prise aux frais de la caravane, veille sur le campement, et surtout sur les bagages; précaution qui n'est pas de trop à Naplouse. Nous pouvons dormir en paix; la journée ayant été longue, nous en avons grand besoin.

Jeudi 17 avril. — Pas de marche aujourd'hui, station de repos à Naplouse : tel est le programme.

Le frère Liévin conduit les hommes de la caravane au sommet du mont Garizim, après nous avoir dissuadées de cette course, qui n'offre qu'un médiocre intérêt; un fort orage se déclare, nous sommes charmées de nous sentir à l'abri sous la tente, dans un site riant, dont nous

jouissons malgré les nuages qui se promènent à mi-montagne, nous voilant par moment la beauté du paysage.

Nous recevons la visite du curé de Naplouse, bon missionnaire, dont la conversation est intéressante ; il reste à déjeuner avec nous. Nous allons ensuite visiter sa cure, où il a établi une école nombreuse de petits Turcs, dirigés par un prêtre du Liban.

Ce bon curé prend mille peines pour ce petit troupeau musulman ; il espère gagner de l'ascendant sur ces enfants et arriver peu à peu à faire connaître notre sainte religion. « Il y a quinze ans, nous dit-il, un chrétien ne pouvait sortir à Naplouse sans être insulté ; maintenant, non-seulement je vais partout, mais je suis traité avec considération et amitié par tous les habitants. »

L'école est curieuse et jolie à voir ; les enfants ont des physionomies ouvertes et éveillées. Leurs costumes orientaux sont pittoresques ; ils ont tous des encriers en cuivre damasquiné, passés dans leurs ceintures et ayant tout à fait la forme de poignards.

On nous montre des cahiers écrits en arabe, dont nous ne pouvons admirer que la netteté du trait ; nous faisons compliment, à l'instituteur et aux élèves, de la bonne tenue de l'école : puis nous parcourons la ville, précédés du curé qui ne nous quitte plus, tant il est heureux de rencontrer des chrétiens dans un pays où il se trouve si isolé.

Naplouse, à l'apparence coquette, est tout ce qu'il y a de plus sale à l'intérieur : des passages voûtés remplis d'immondices, un bazar dégoûtant, où les marchands prennent *du beurre avec leurs doigts* pour l'offrir aux chalands : c'est à soulever le cœur.

Nous arrivons, par mille circuits, à une cour ombragée

par un gigantesque citronnier en fleur ; c'est la demeure du grand prêtre des Samaritains.

Les ancêtres de ces Samaritains, ayant transgressé la loi de Dieu, en épousant des femmes étrangères à la nation juive quittèrent Jérusalem, et s'établirent dans la Samarie à l'époque de Darius ; ils obtinrent même de ce prince la permission de bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem, sur le mont Garizim.

Leurs descendants, jadis très-nombreux, sont réduits au nombre de cent cinquante à deux cents, tous réunis à Naplouse, où ils vivent entre eux, sans se mêler au reste de la population.

Le frère Liévin, en allant ce matin au mont Garizim, a trouvé le grand-prêtre et son fils, et leur a demandé de descendre, sur la promesse *d'un bon backchiche,* pour nous montrer un manuscrit du Pentateuque, qu'ils font remonter à 1500 ans avant Jésus-Christ : le frère Liévin croit qu'il date de 330 ans avant l'ère chrétienne.

Le grand-prêtre, fidèle au rendez-vous, se tient devant la porte de la synagogue, pour nous recevoir ; c'est un homme d'un certain âge, aux traits fins et distingués ; il a une belle taille, et porte bien le turban et le cafetan arabe. Son fils est revêtu d'un magnifique costume, qui fait ressortir une tête superbe, ornée d'un turban en mousseline de l'Inde brodé d'or. Ces deux Samaritains n'ont rien de l'air bas et rusé des Juifs, sur qui seuls pèse la malédiction divine.

Le grand-prêtre demande un franc par personne pour nous montrer le Pentateuque ; notre drogman refuse, discute, *marchande*, ce qui paraît peu respectueux *pour la dignité d'un grand-prêtre ;* enfin on tombe d'accord,

et pour *sept francs* toute la caravane voit se dérouler le précieux manuscrit. Il est écrit sur parchemin en caractères samaritains; ses feuilles sont enroulées sur des baguettes; l'écriture est nette, d'un beau noir, pas effacée par les siècles; c'est tout ce dont notre ignorance nous permet de juger.

Les savants attachent un grand prix à cet antique exemplaire, dont l'identité parfaite avec le Pentateuque des Juifs est une nouvelle preuve d'authenticité des Livres Saints.

Nous retenons le curé au dîner de la tente, et le soir nous quittons à regret cet excellent homme, perdu au milieu d'une population de *16,000 habitants* qui ne compte que *60 catholiques :* le patriarche de Jérusalem, comprenant cette pénible position, lui en a offert une meilleure; mais il a refusé pour rester courageusement à ce poste avancé, où il prie et sème, en attendant l'heure fixée pour la récolte de Dieu.

Vendredi 18 avril. — Quelle nuit nous avons passée! La partie jeune de la caravane désirait des aventures et se plaignait *que tout allât trop bien :* en voilà une aventure, et des moins agréables!

Nous étions gardés militairement par des soldats turcs contre les maraudeurs du pays; mais ils n'ont pu nous garder contre le vent et la pluie. Vers 11 heures la tempête rugit autour du camp, l'eau nous envahit de toutes parts, les piquets de notre tente cèdent, elle va s'abattre; je me précipite pour la soutenir, pendant que mes compagnons s'habillent à la hâte, et font le sauvetage de nos vêtements qui commencent à nager : nous appelons au secours : le bon Francis Morcos parvient à rétablir l'é-

quilibre de notre maison branlante, lui et ses mourkes vont d'une tente à l'autre pour *sauver les inondés*.

A 2 heures du matin, nous nous recouchons tout habillés, ayant soin de nous entourer de nos petits bagages, les lits étant le seul point de la tente respecté par l'eau.

Dans d'autres tentes, quelques personnes ont été obligées d'établir des parapluies sur leurs lits et de les y maintenir toute la nuit, pour éviter des douches incessantes.

Un vieux proverbe dit : « Tout va bien qui finit bien » : c'est tout à fait mon avis. Au petit jour la pluie cesse, la tempête calme ses fureurs, et nos *douloureuses histoires* de la nuit ont le bon côté de défrayer la gaîté générale; du reste aucune indisposition, pas même un rhume ne s'en est suivi.

Sichem, souvent citée dans la bible, fut le siége du royaume d'Israël, fondé par Jéroboam, après le refus des dix tribus d'obéir à Roboam.

Salmanazar, roi d'Assyrie, s'étant emparé de Samarie, emmena les tribus en captivité, et mit fin au royaume d'Israël, qui avait duré 254 ans.

Des Babyloniens, et d'autres idolâtres, remplirent Sichem: leurs familles, se mêlant à celles des Israëlites restés dans le pays, furent la tige des Samaritains : un certain nombre de Juifs, infidèles à la loi de Moïse, quittèrent Jérusalem pour se joindre à eux, et formèrent un schisme, qui engendra nne haine implacable entre les deux peuples.

Sous Vespasien, Sichem, devenue colonie romaine, prit le nom de Néopolis. Elle tomba au pouvoir de Tancrède et resta aux Croisés jusqu'en 1187.

Il est 6 heures du matin; pendant que nous montons à cheval, une caravane autrichienne que nous avions déjà rencontrée à Jérusalem, et dont le camp est établi près du nôtre, plie ses tentes et se prépare aussi au départ; elle est formée de dix-huit personnes; quoique nous nous soyons rejoints plusieurs fois, nous n'avons échangé que des saluts, sans avoir aucun rapport avec ses membres.

Au sortir de Naplouse la vallée est riche, couverte de beaux arbres à fruits; de nombreux cours d'eau font tourner des moulins, et répandent la fraîcheur; des montagnes boisées dominent cette gracieuse contrée. Nous cheminons sur une route ombragée par des oliviers, la pluie dernière brille encore sur les feuilles aux premiers rayons du soleil; la nature semble en fête : bientôt il nous faut quitter cet oasis pour les sentiers abruptes de la montagne, qui conduisent à Sébaste, l'ancienne Samarie.

Cette ville est située sur un mamelon élevé, qui devait lui donner une grande force, lorsque la guerre ne se faisait qu'avec des lances et des flèches.

Escaladant cette hauteur, *défendue par un sentier impossible*, nous traversons un cimetière musulman aux tombes blanches, couvertes d'iris du plus beau violet. Nous voici dans la ville d'Achab et de Jésabel : tout est détruit; des champs de blé remplacent la ville et les palais; des vaches, des chèvres blanches broutent l'herbe qui pousse entre de nombreuses et belles colonnes monolithes parsemées dans les champs.

L'histoire de Samarie peut se résumer en quelques mots. Amri, roi d'Israël, ayant acheté l'emplacement de la ville de Sameron, détruite par Josué, y bâtit Samarie,

qui devint la capitale de son royaume, et donna son nom à tout le pays. Son fils Achab épousa, malgré la loi de Moïse, Jézabel, fille du roi de Sidon, et éleva dans Samarie un temple à Baal.

Le prophète Michée prédit à Achab qu'il serait tué dans la guerre qu'il allait entreprendre contre Bamoth de Galaad; le roi, furieux de cette menace, ordonna de saisir le prophète et de le nourrir au pain de la douleur jusqu'à son retour. La prédiction s'accomplit, on rapporta le corps d'Achab sur un char inondé de son sang, que les chiens vinrent lécher selon la parole d'Elie.

Jéhu s'empara de Samarie, fit décapiter 70 fils d'Achab, et tuer tout ce qui restait de cette royale maison; puis ayant ordonné un grand sacrifice à Baal, avec ordre à tous les adorateurs de ce Dieu d'y assister, il les fit passer au fil de l'épée, après quoi on brûla la statue de Baal.

Le prophète Elisée fut enseveli à Samarie; un mort jeté dans son tombeau ressuscita au contact de ses os.

Salmanazar prit Samarie après un siége de trois ans, la détruisit, et transporta son peuple en captivité. Alexandre le Grand s'en empara à son tour : détruite de nouveau, elle retrouva son ancien éclat sous Hérode le Grand, qui la nomma Sébaste « Auguste », en l'honneur de cet empereur.

Saint Philippe, diacre, apporta à Samarie la loi de Jésus-Christ; sa parole, appuyée par des miracles, fut écoutée avec avidité. Simon le Magicien, qui était du pays, crut aussi et se fit baptiser; mais saint Pierre et saint Jean étant venus à Samarie, et Simon, ne pouvant obtenir d'eux le don des miracles, partit pour Rome, où ses

intrigues infâmes près de Néron causèrent la mort des apôtres Pierre et Paul.

Nous faisons à cheval le tour des champs où s'élevait la ville puissante des rois d'Israël : on voit encore les restes de deux grosses tours qui défendaient la porte devant laquelle se tenait Achab lorsque le prophète Michée lui prédit la mort.

Nous continuons la marche entre deux rangs de colonnes encore sur pied, mais enfouies dans la terre, qu'elles ne dominent que de deux ou trois mètres; il y en a encore 87 debout : le terrain est jonché de grosses pierres taillées, de colonnes cachées dans les herbes et dans les blés: ces débris sont attribués aux constructions de la ville rebâtie par Hérode.

A l'extrémité du mamelon, quelques maisons formant le village de Sébastieh sont groupées autour des ruines majestueuses d'une église bâtie par les chevaliers de saint Jean, sous le vocable du saint Précurseur; malheureusement une mosquée a été construite sur une partie de cet édifice, qu'elle déshonore aux points de vue religieux et artistique.

Nous mettons pied à terre pour visiter les tombeaux des prophètes Abdias, Elisée, et de saint Jean-Baptiste.

Munis de bougies, nous descendons un escalier à pic, qui conduit à une petite salle complétement sombre, servant de vestibule aux tombeaux : les musulmans leur portent une telle vénération, qu'ils les ont fait murer pour les conserver plus sûrement. Un trou, en forme de lentille, permet de les apercevoir : ils ressemblent aux fours à cercueils de Jérusalem.

On ne sait rien de certain sur l'authenticité du tombeau

de saint Jean-Baptiste; la croyance générale veut que son corps ait été enseveli à Sébaste. Les païens, dans cette persuasion, ouvrirent le tombeau, prirent les ossements qu'il contenait pour les brûler mêlés à ceux de vils animaux; mais des moines venus de Jérusalem s'exposèrent à la mort pour conserver quelque chose de ces reliques; ils en sauvèrent une partie, qu'ils envoyèrent à saint Athanase.

Ces faits odieux se passaient sous Julien l'Apostat, dont la fureur contre le christianisme excitait celle du peuple empressé à lui plaire.

Reprenant nos chevaux, nous redescendons des hauteurs de Samarie, en nous retournant bien des fois pour revoir encore l'emplacement de la ville coupable, maudite par les prophètes dans des termes d'une incomparable grandeur.

Isaïe s'écrie : « Cette fleur d'une beauté si éclatante, qui s'élève au-dessus d'une fertile vallée et qui va se flétrir, sera comme une figue mûre avant l'été : à peine l'a-t-on aperçue qu'on la saisit et qu'on la dévore. »

Osée ajoute : « Samarie est détruite, son roi est comme de l'écume sur la surface de l'eau. Les hauts lieux consacrés aux idoles, péché d'Israël, seront dévastés : des chardons et des épines monteront sur leurs autels..... »

Enfin la prophétie de Michée est plus saisissante encore; *elle est là, réalisée sous nos yeux :* « Je ferai de Samarie, dit le Seigneur, un monceau de pierres dans un champ, un lieu propre à planter des vignes : je ferai rouler ses pierres dans la vallée et je découvrirai ses fondements. »

Quel langage, quelle poésie, quelle vérité!

Une dure montée sous un soleil ardent, une descente

longue et dificile, nous conduisent en deux heures à Jéba, grand village musulman, que nous traversons pour faire halte dans un champ labouré, près de maigres oliviers, où nous sommes très-mal; mais la source est là, les haltes et les campements dépendent toujours de la proximité des puits ou des fontaines.

Les gens de Jéba sont hostiles aux chrétiens, l'un d'eux jette une pierre à une de nos compagnes, dont le cheval fatigué restait un peu en arrière ; un des pèlerins se précipite pour découvrir et châtier le coupable ; mais cet Arabe accourt lui baiser la main, en signe de réparation.

Pendant ce temps, un enfant lance une autre pierre au Président de la caravane, qui marchait seul à pied derrière nous; celui-ci allait le corriger vertement, sans tenir compte du nombre des indigènes, lorsqu'eux-mêmes prennent l'initiative de punir l'enfant, et tout en reste là.

Les deux heures de halte se sont écoulées péniblement ; sauf l'eau qui est bonne, tout est désagréable dans ce lieu inhospitalier : aussi l'ordre du départ est-il suivi avec joie.

Nous ne tardons pas à atteindre une belle plaine, dominée par la haute colline, sur laquelle est campée fièrement la ville de Sanour, l'ancienne Béthulie, patrie de Judith, où elle mourut à l'âge de cent cinq ans.

Cette ville, entourée de muraille, est excessivement forte ; elle a soutenu plusieurs siéges : en 1330 le pacha de Saint-Jean-d'Acre ne put s'en emparer qu'après avoir perdu 6000 hommes sous ses remparts.

La plaine qui s'étend à ses pieds est couverte de prairies d'un vert éblouissant. C'est là qu'Holopherne campait entouré de cette puissante armée qui devait détruire Béthulie, lorsque Judith inspirée sauva son peuple.

L'action héroïque de Judith n'inspirant pas à la caravane une dévotion spéciale, ses plus jeunes membres se laissent tenter par la beauté de la plaine, dont ils font un champ de course; en vain, le bon frère Liévin raconte-t-il aux imprudents la triste fin du mari de Judith, mort d'un coup de soleil sous les murs de Béthulie : la raison a tort et doit céder au plaisir de galoper.

La route suit une petite vallée encaissée entre les montagnes, où nous aurions séché sur place, si la pluie bienfaisante de la veille n'avait pas un peu rafraîchi la température.

Vers 6 heures nous atteignons Djenîne sans aucun incident fâcheux; les seules rencontres de la journée ont été celles d'une multitude de cailles, qui s'envolent sous nos pieds et que les chasseurs gémissent de ne pouvoir tirer; ne prévoyant pas une chasse si brillante, ils ne se sont pourvus que de cartouches à balles.

Notre campement est entouré des tentes de la caravane autrichienne, sur lesquelles flotte leur pavillon; puis de deux tentes ornées de la croix suisse, enfin des nôtres, qui sont nombreuses et surmontées du drapeau français.

Nous rentrons de bonne heure sous nos tentes pour réparer par un bon sommeil l'insommie de la nuit dernière et les fatigues de la journée; un tapage infernal nous en fait sortir.

Le bureau de la caravane a réuni les moukres des trois campements, pour les faire chanter et danser; ils forment une espèce de ronde, dirigée par un jeune Arabe nommé Derviche, à qui un des pèlerins s'est amusé à apprendre ces mots français : « On va lui couper

la tête, » mots qui lui paraissent charmants; il répète du matin au soir en conduisant les chevaux : « *Derviche est un bon enfant, on va lui couper la tête.* »

Cette danse, assez curieuse au premier moment, est excessivement monotone; elle est accompagnée d'un chant rauque triste et de battements de mains.

A 9 heures, les danses finissent, les lumières s'éteignent, le camp s'endort.

Samedi 16 avril. — Les deux ecclésiastiques disent leurs messes dans la tente salle à manger; j'assiste à la dernière.

Nous nous retrouvons ici sur la terre Evangélique : on croit que c'est à Djenîne que notre Seigneur guérit les dix lépreux, dont un seul se montra reconnaissant; c'était un Samaritain ! le Sauveur l'en récompensa par cette parole de salut : « Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé. »

Djenîne possède 3,000 habitants, tous musulmans, à l'exception de deux familles catholiques. Sa situation est charmante aux confins de la Samarie, au pied des montagnes, près de la plaine d'Esdrelon : elle est entourée de haies de nopals, de beaux palmiers, qui lui font une jolie décoration : les palmiers sont assez rares en Judée, et dans toute la Terre-Sainte, pour être remarqués et salués par les étrangers.

Ici commence la Galilée; nous entrons dans la plaine d'Esdrelon, la plus célèbre de la Palestine par sa fertilité; mais cette année les blés ne donneront aucune récolte, la sécheresse les a brulés sur pied.

Les fellahs, occupés à ensemencer la terre, sont suivis par des cigognes, qui les accompagnent sans crainte : nos chasseurs se lancent à leur poursuite à pied ou à che-

val, sans pouvoir les atteindre; *cette course aux oiseaux* donne de l'intéret à la marche assez monotone dans cette longue plaine.

Le frère Liévin nous montre au loin la montagne de Gelboë, célèbre par la mort de Saül et de ses trois fils.

Nous traversons Zéraïne, l'ancienne Jézabel, où Achab avait *son palais*, et Naboth *sa vigne :* Jézabel fit lapider ce dernier, pour s'emparer de son héritage : le récit de la Bible et les vers de Racine ont gravé dans tous les souvenirs la mort terrible de la reine coupable, livrée aux chiens, sur le lieu de son crime.

Je regarde longtemps l'endroit témoin de ce crime sanglant; il ne reste rien du palais de Jézabel, nous n'avons sous les yeux qu'une misérable bourgade bâtie en terre, mais placée dans une belle situation, sur un point culminant.

Les souvenirs se pressent autour de nous : voici à une petite distance la source où Gédéon fit boire ses 300 soldats, avant de battre les Madianites; là se trouve Sunam, où Elisée ressuscita le fils d'une pauvre femme qui lui donnait l'hospitalité; on montre encore l'emplacement de la maison de la Sunamite ; nous nous y arrêtons un instant.

Le déjeuner est préparé dans un petit bois de citronniers, de figuiers et de grenadiers ; l'air est embaumé ; nous achetons des citrons, qui sont entassés sous les arbres ; le temps par exception n'est pas chaud, la halte est charmante ; impossible de rencontrer *une plus délicieuse salle à manger.*

Cependant, nous nous arrachons sans peine aux parfums de Sunam : il faut atteindre Nazareth ce soir, Nazareth

dont le nom fait battre le cœur, et nous avons encore une longue traite à fournir.

La caravane se dirige vers Naïm ; le frère Liévin nous montre l'entrée de la plaine où se donna la bataille du Mont-Thabor; Bonaparte, avec *4,000 hommes*, *battit 35,000 Musulmans ;* ce souvenir de la gloire française nous est doux à rencontrer au loin!

La route passe au pied d'une montagne nommée l'Hermon; la chaleur devient suffocante, les chevaux s'agitent sous la piqûre des mouches, quelques personnes s'en effrayent à tort, tout se passe bien; un énorme serpent, d'un noir de jais, glisse entre les jambes de mon cheval et s'enfonce en terre devant moi; il paraît que c'est une rareté dans le pays, où il y en a peu de redoutables; nous n'en avons jamais vu d'autres.

La vue est belle et étendue : d'un côté les montagnes de Nazareth, de l'autre celles du Carmel, dans le fond le Thabor : comment trouver le temps long sur une route qui offre de tels horizons!

Nous montons à Naïm, village musulman au pied du petit Hermon ; c'est en ce lieu que Notre-Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve, suivant le touchant Evangile qui est gravé dans le cœur de toutes les mères, et qu'elles peuvent s'approprier dans toutes leurs douleurs, pour y retrouver l'espérance.

« Or, comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-là était veuve, et beaucoup de personnes de la ville l'accompagnaient.

» Lorque le Seigneur l'eut vue, il fut touché de compassion pour elle et lui dit : « Ne pleurez point. »

» Alors il s'approcha, toucha le cerceuil (ceux qui le portaient s'arrêtèrent) et il dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. »

» Et celui qui était mort se mit sur son séant, et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. . . . . »

La caravane fait un arrêt, sans descendre de cheval, devant une masure en ruine, sur l'emplacement présumé de la maison de la veuve. L'Aumônier dit une prière, à laquelle tous les pélerins répondent : il est difficile de se recueillir; les chevaux, serrés les uns contre les autres, ne restent pas tranquilles; à peine avons-nous le temps de remarquer le paysage, qui est assez beau, et surtout intéressant comme souvenir évangélique.

Sur la montagne, en face et près de Naïm, il y a en ce moment un vol de 500 cigognes au moins; ces oiseaux sont charmants à une certaine distance; la cigogne, perchée sur ses longues pattes, produit un joli effet sous ce ciel de feu : on en voit partout en Galilée; elles sont aimées et protégées par les laboureurs; je crois même qu'il est défendu de les tuer, prescription à laquelle nos chasseurs se sont conformés, malgré de nombreux coups de fusil; il est juste d'ajouter qu'elles sont impossibles à approcher, avec une arme à feu.

Nous redescendons dans la plaine, au milieu de laquelle le Thabor se dessine à droite; cette montagne célèbre, tout à fait détachée de la chaîne de Nazareth, semble un magnifique piédestal de verdure, préparé, dès le commencement du monde, pour la transfiguration du Sauveur.

Avant de quitter la plaine, nous traversons à sec le torrent de Cison, près duquel Débora la prophétesse et

Barac, avec 10,000 hommes, défirent l'armée innombrable des Chananéens; Sisara, leur général, fut tué dans la tente de Jahel, qui lui enfonça un clou dans la tempe pendant son sommeil.

Débora, inspirée, chanta en termes magnifiques cette victoire promise par Jéhovah. Le torrent de Cison roula dans ses eaux les cadavres des ennemis d'Israël. La prophétesse termine ainsi son chant de triomphe. « Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Jéhovah, et que ceux qui t'aiment soient comme le lever du soleil dans sa force. »

Les souvenirs de la Bible, quelque grands qu'ils soient, s'effacent devant ceux de l'Evangile, qui se rencontrent à chaque pas, sur cette terre de Galilée, fécondée par les prédications et par les sueurs de Notre-Seigneur. Le Thabor et Nazareth détournent forcément notre attention du Cison et du cantique de Débora.

Cependant Nazareth cachée dans les plis de sa chaîne de montagnes, ne paraît pas encore : le frère Liévin nous montre seulement le mont du Précipice, d'où les Juifs voulurent précipiter le Divin Maître, qui s'échappa de leurs mains en se rendant invisible.

Enfin nous voici au pied d'une dernière montagne, dont l'ascension est laborieuse : c'est le seul obstacle qui nous sépare encore de Nazareth; du courage donc et en avant!

La caravane, arrivée péniblement au sommet, s'arrête pour se reformer, Nazareth est devant nous; Nazareth, nommée par saint Jérome, et par d'autres auteurs, la ville des fleurs, la cité blanche, la fleur de la Galilée, elle est là sous nos yeux. Toutes les têtes se découvrent, tous

les fronts se signent, nous saluons avec joie la ville de l'Incarnation, par l'Ave-Maria, la prière de Gabriel.

Une rue aussi étroite que montueuse conduit au couvent des Pères Franciscains; nous commençons à la gravir, lorsque nous sommes arrêtés par une noce turque ou arabe, qui descend de la ville, en poussant des clameurs confuses, et en tirant des coups de fusil : nos chevaux ont peur, nous les jetons de côté, et nous laissons passer ce bruyant cortège : il se compose d'une longue file de chameaux ornés de rubans, et portant la dot de la mariée; plusieurs sont chargés de bois et montés par de petits enfants revêtus de brillants costumes; des groupes d'Arabes précédent ou suivent, en dansant et en battant des mains; il n'est pas question de la mariée, qui ne paraît jamais en public, comme le défend la loi musulmane.

Nous mettons pied à terre au couvent de Casa-Nova, où les Pères nous offrent, *au débotté*, une limonade exquise dont ils ont le secret : le Président nous distribue ensuite les chambres retenues d'avance pour la caravane ; elles sont propres et fraîches, *double avantage bien digne de mémoire en Orient.*

Nous aurions vraiment besoin de repos; mais comment se reposer à Nazareth, avant d'avoir prié au lieu de l'Incarnation? Le corps cède à ce besoin de l'âme, nous nous rendons immédiatement au sanctuaire qui recouvre la place où s'est accompli le grand mystère du salut.

L'église de l'Annonciation a été bâtie, par les Pères Franciscains, sur les ruines de la belle basilique élevée par sainte Hélène, pour recouvrir la maison où le Verbe de Dieu se fit chair. Elle subsista jusqu'au treizième

siècle, visitée avec foi et amour par un grand nombre de pèlerins, dont les plus illustres sont sainte Paule, saint François-d'Assise et notre glorieux roi saint Louis.

Suivant la tradition du pays, celle des Croisés et la relation curieuse d'un pèlerin russe qui visita Nazareth en 1114, la croyance générale veut que le mystère de l'Incarnation se soit accompli dans une grotte attenante à la maison de la sainte Vierge.

On fait voir aussi dans cette caverne, près de la porte, dit ce pèlerin russe, la place où la très-sainte Vierge était occupée à tisser une étoffe de pourpre, lorsque l'ange Gabriel envoyé par Dieu se présenta devant elle . . . . . en prononcant ces mots : « Réjouis-toi, toi qui es reçue en grâce », et lui prédisant la naissance du Christ.

Un autel est érigé sur cette place pour l'office de la sainte messe. Le lieu occupé par la caverne était celui de la maison de saint Joseph, et c'est là, que cet événement a eu lieu; c'est sur cette caverne qu'on a érigé une église consacrée à l'Annonciation.

L'église actuelle est grande et belle; le chœur élevé au-dessus d'un escalier d'une vingtaine de degrés, est décoré avec goût : dans la nef latérale de gauche se trouvent un certain nombre de marches, conduisant dans une chapelle souterraine peu profonde : c'est la grotte de l'Incarnation, taillée dans le roc et revêtue de marbre. A gauche on remarque un fût de colonne en granit rouge, qui indique la place qu'occupait la Vierge lorsqu'elle reçut la salutation de l'Ange.

Un autel, placé au milieu de la grotte, est dédié à l'Annonciation ; au-dessous se trouve la croix de Terre-Sainte incrustée dans une plaque de marbre blanc ;

derrière, sur la paroi du fond de l'autel, on lit ces mots : « *Hic Verbum caro factum est.* »

On nous montre derrière l'autel un couloir obscur conduisant à une seconde grotte, qui devait faire partie de l'habitation de la sainte Famille; mais on n'a rien d'authentique sur ce point.

Toute la caravane réunie et prosternée prie en commun devant l'autel de la grotte, au lieu qu'occupait jadis la maison transportée par les anges à Lorette. On croit que la grotte communiquait avec cette maison, dont elle faisait partie. Est-ce dans la grotte, est-ce dans la maison, que s'est accompli le grand mystère de l'Incarnation ? nul ne le sait ; mais ce qui est *incontestable et incontesté,* c'est que nous sommes à genoux à l'endroit où la sainte Famille a vécu.

Ici, la bienheureuse Vierge Marie travaillait et priait! Ici, l'Ange l'a-saluée du nom glorieux de mère de Dieu! Ici, le Verbe de Dieu s'est fait chair !

Comment contenir les battements de son cœur dans un tel lieu ? Qu'il est doux de s'abîmer dans un sentiment d'humble reconnaissance !

La journée est finie ; peut-elle mieux se terminer qu'à la grotte de l'Annonciation?

Dimanche 20 avril. — Les premières heures de la matinée se passent à la grotte, où nous avons le bonheur d'entendre la messe, à genoux près de la colonne qui marque la place où se tenait Marie. La communion faite en ce lieu touche plus profondément le cœur ; n'est-elle pas aussi l'incarnation de Jésus-Christ dans nos âmes ?

La messe solennelle qui se chante au grand autel peut seule nous arracher de la grotte : l'office terminé, nous

nous réunissons en caravane pour visiter les Lieux-Saints de Nazareth.

Le frère Liévin nous conduit d'abord à une petite chapelle élevée sur le lieu de l'atelier de saint Joseph, où Jésus enfant travaillait de ses mains divines.

Plus loin, un autre oratoire renferme un énorme bloc de pierre, en forme de table, nommé *Mensa Christi;* la tradition porte que Notre Seigneur s'en servit pour souper avec ses disciples après la résurrection.

Nous visitons encore une pauvre église appartenant aux *Grecs unis;* elle recouvre le lieu de cette synagogue où Notre Seigneur annonça le royaume de Dieu.

« Les Nazaréens furent tous remplis de colère dans la synagogue : c'est pourquoi ils se levèrent, le jetèrent hors de la ville, et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie pour l'en précipiter ; mais Jésus passant au milieu d'eux s'en alla. »

Nos courses du matin se terminent par une visite *brûlante, asphyxiante,* à la fontaine de la sainte Vierge située à sept ou huit minutes hors de la ville. Suivant la tradition, la mère du Sauveur venait y puiser de l'eau; aucun doute n'est possible sur ce point, puisqu'il n'y a pas d'autre fontaine à Nazareth. Dans le moment où nous y arrivons, elle est entourée d'une foule de jeunes filles aux costumes pittoresques, qui font longtemps queue avant de pouvoir remplir leurs amphores.

Vu la chaleur qu'il fait ici, la sieste est un droit, le repos devient une nécessité ; en conséquence, nous ne sortons que tard, pour assister au salut à l'église de l'Annonciation. Nous faisons ensuite visite aux religieuses qui portent le nom de Dames de Nazareth ; en disant qu'elles

se consacrent à *faire tous les biens, toutes les bonnes œuvres,* nous ne ferons qu'expliquer le but de leur institut et de leur présence en Terre-Sainte. Elles ont à souffrir du climat, de l'isolement, et surtout de l'éloignement de la France; mais elles habitent le lieu où la sainte Famille a vécu, elles peuvent à chaque heure du jour offrir leur utile et rude labeur à la Vierge Marie, la *Dame de Nazareth par excellence,* dont elles portent si pieusement le nom glorieux.

En parcourant la ville, nous rencontrons la noce que nous avions vue hier; elle continue ses danses et son tapage. Le marié, dans son plus beau costume arabe, est à cheval, ayant ses deux petits frères en croupe ; une jeune fille, qu'on nous dit être sa sœur, marche à pied, tenant la bride du cheval et portant une amphore pleine d'eau, toujours à portée du cavalier.

Le cortège va au pas, entouré, précédé et suivi d'une centaine de jeunes gens, qui chantent un air monotone accompagné de danses et de coups de fusil.

Décidément nous avons de la *chance;* on nous prévient qu'il y a, ce même jour, une noce chrétienne à Nazareth; elle a été célébrée à l'église *à cinq heures du matin, heure tardive* pour le pays ; les gens élégants se marient vers *trois ou quatre heures,* au point du jour, c'est la mode.

Le drogman propose de nous conduire chez la mariée ; nous acceptons volontiers : elle est entourée de nombreuses parentes et amies, la chambre est petite, on étouffe.

La mariée est très-jeune, assez jolie et de taille moyenne : sa toilette se compose d'une robe de soie jaune d'or; ses cheveux tressés sont ornés, à l'extrémité des nattes, de nombreuses pièces d'or; elle a au cou et aux bras des

bracelets et un collier formés et terminés aussi par de larges pièces d'or, parmi lesquelles je remarque des monnaies autrichiennes, pouvant avoir deux cents ans.

Aucun homme de la famille, pas même le marié, n'est dans la chambre, entièrement remplie par des femmes; celles-ci nous reçoivent très-cordialement. Nous les saluons à la manière orientale, en portant la main à la tête et au cœur : elles nous font lever nos voiles et paraissent assez occupées de nos toilettes; une vieille paire de gants blancs a le privilège d'exciter l'admiration de l'assemblée.

Nous allions nous retirer, après avoir adressé force compliments à la mariée et à ses amies, par l'entremise du drogman, *lorsqu'on nous demande backchiche;* c'est à n'en pas croire nos yeux et nos oreilles! Cette famille paraît très-aisée, nous sommes stupéfaits : le backchiche est certainement un des dieux de l'Orient.

Lundi 21 avril. — Départ avant 7 heures pour le mont Thabor, où M. l'aumônier doit célébrer la messe; tout le monde est d'une exactitude exemplaire.

La route serpente au milieu d'arbrisseaux et de beaux arbres; le gibier part de tous côtés sous les pieds des chevaux: cailles, perdrix, jolis oiseaux bleus, qui se perchent sur tous les buissons. Nos chasseurs s'épuisent à les poursuivre; il est impossible de chasser, en suivant une caravane qu'on ne doit pas perdre de vue; aussi n'attrapent-ils guère qu'une recrudescence de chaleur.

Avant de toucher le pied du Thabor, le frère Liévin nous indique le petit village où Jésus laissa ses apôtres, ne prenant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, pour gravir la montagne. En redescendant après la transfigu-

ration, il chassa un démon dont ses apôtres n'avaient pu délivrer un enfant qui en était possédé. Interrogé par eux en secret : « Pourquoi, nous, n'avons nous pu le chasser? » il leur dit : « Ce genre de démon ne peut se chasser que par la prière et le jeûne. »

La montagne du Thabor serait admirée partout; mais ici, sous le soleil d'Orient, sa verdure lui donne une parure éclatante, qui la rend incomparablement belle. Sa puissante végétation montre de toutes parts de superbes chênes verts, des myrtes sauvages, des arbustes aux essences variées qu'enlacent les chèvrefeuilles et les églantiers, des fleurs répandues à profusion, parmi lesquelles je cueille l'immortelle rouge et l'*hysope*, *la fleur de la Bible*, chantée par le Roi-Prophète.

Les sentiers sont très-escarpés; cependant nous mettons un peu moins d'une heure pour monter du bas du Thabor jusqu'à son sommet; passant près de l'église neuve des Grecs *non-unis*, nous nous arrêtons devant l'humble petite maison des Franciscains.

Hélas! tout est ruines et décombres dans ce lieu si saint, si glorieux!

Sainte Hélène, dont la piété recherchait partout les traces du Sauveur, couvrit le lieu de la Transfiguration d'une église que sainte Paule visita.

Au moyen âge, il existait trois églises sur le Thabor : elles étaient dédiées au mystère qui s'y était passé, à Moïse et à Elie. En 1252, saint Louis vint en pèlerinage sur la sainte montagne, qui fut dévastée peu d'annés après et devint déserte, comme elle l'est de nos jours.

M. l'Aumonier offre le saint Sacrifice dans une petite grotte bien pauvre, qui se trouve sur le lieu traditionnel

de la Transfiguration : le dénûment complet de cette cavité, où nous avons peine à trouver place pour tous, contraste douloureusement avec la gloire d'un lieu qui a vu le Sauveur transfiguré.

Tout parle au cœur dans cette poétique solitude du Thabor : nous y passons plusieurs heures à prier, à contempler cette vue que tout chrétien voudrait avoir sous les yeux. Du sommet de ce magnifique observatoire nous découvrons distinctement le *mont des Béatitudes*, le *lac de Tibériade*, le *grand Hermon*, la plus haute montagne de l'Anti-Liban, couvert de neige ; de l'autre côté *Naïm*, la *plaine d'Esdrelon*, le *mont du Précipice*, puis la chaîne *du Carmel* et *la Méditerranée :* voilà pour les yeux du corps, ceux de l'âme contemplent *la Transfiguration*, Notre Seigneur dans la gloire, s'entretenant avec Moïse et Elie.

Malheureusement la chaleur est une vraie souffrance sur ce sommet, où les Pères Franciscains ne possèdent qu'une masure ; nous essayons du repos, la sieste, sans succès. Le départ a lieu vers une heure ; la descente étant plus dangereuse que la montée, plusieurs personnes mettent pied à terre, d'autres poursuivent de superbes vautours et de gros faucons, qui se perchent à chaque minute devant nous ; chacun reprend son cheval au pied de la montagne, la marche s'accélère, nous sommes loin de Tibériade où nous devons camper ce soir.

Après avoir traversé un chemin ombragé par de beaux arbres, nous atteignons une immense plaine parsemée de roches volcaniques, où paissent des chameaux. Deux khans crénelés et en ruine forment le seul ornement du paysage ; ils servaient jadis d'abri aux caravanes

d'Egypte : tous les lundis les Bédouins s'y réunissent encore pour trafiquer de leurs bestiaux.

A l'extrémité de cette plaine nous descendons dans une sauvage vallée, entourée de montagnes arides; quarante tentes de Bédouins sont établies sur leur versant; elles sont noires et en poils de chameaux, comme celles que nous avons déja rencontrées; les troupeaux paissent l'herbe à l'entour sous la garde des enfants de la tribu; c'est un charmant tableau à *voir d'un peu loin ;* on échappe ainsi aux détails plus ou moins repoussants de l'intérieur des tentes.

Les cigognes continuent à s'abattre autour de nous, et les faucons qui planent sur le ravin nous accompagnent de leurs cris aigus : ce pays est rempli de poésie.

A 6 heures, nous atteignons la hauteur qui domine la ville et le lac de Tibériade. La caravane s'arrête, et pousse des cris d'admiration devant la vue splendide qui s'étend à nos pieds ; nous saluons aussi avec joie nos petites tentes blanches que nous apercevons au bord du lac, et qu'une *grande fatigue* nous donne un *grand désir* de retrouver. Nous croyons les toucher; mais la descente est si difficile, si contournée, et par suite si longue, que nous mettons encore près d'une heure avant d'*arriver chez nous.*

Le campement est établi, à une demi-lieue de la ville, sur le sable de cette mer célèbre qui a vu Notre Seigneur parcourant ses rivages, et évangélisant ses villes et ses campagnes.

Ce soir l'excès de la fatigue nuit à la dévotion, mais pas à la faim; nous tombons sur le dîner qui est excellent,

puis sur nos lits qui nous paraissent tels, quoiqu'ils ne méritent pas absolument cet adjectif louangeur.

Mardi 23 avril. — Dès le point du jour le camp est réveillé, la caravane se partage en deux : le Président et le frère Liévin, conduisant la première bande, montent en bateau pour parcourir le lac ; la seconde, dirigée par le drogman *Francis*, reçoit dans ses rangs les pèlerins qui redoutent comme nous l'excessive chaleur que causera la réflexion de l'eau, et qui préfèrent explorer par terre les bords de la mer.

On s'est promis de se rejoindre à Capharnaüm; mais la barque dépendant du vent et des rameurs, le frère Liévin nous engage à ne pas compter sur le déjeuner qu'elle emporte : Francis remplit donc ses sacoches à notre intention, et nous partons à cheval, dans la plénitude de notre indépendance.

Le lac de Tibériade porte aussi les noms de lac de Génézareth et de mer de Galilée : il est situé à 230 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, la chaleur qu'on y ressent est aussi redoutable que celle de la mer Morte ; ses eaux sont douces et agréables à boire ; il a environ cinq lieues de long sur deux de large.

Nous voilà, pèlerins de l'Occident, suivant les traces du Sauveur Jésus sur les bords de ce lac privilégié où il a accompli tant de miracles éclatants, où « il commença à prêcher, en disant : « Faites pénitence, parce que le » royaume des cieux est proche. » . . . . .

Seigneur, dites nous cette parole puissante que vous fîtes entendre *ici* à vos apôtres : « Suivez moi. »

Seigneur Jésus, souvenez-vous que sur cette mer de Galilée vous avez commandé en maître aux flots et à la

tempête ; levez-vous, Seigneur, sauvez votre Eglise et votre Vicaire Pie IX, soutenez-le de votre main puissante, et qu'il se fasse partout un grand calme !

Le temps est charmant, nous jouissons encore de la fraîcheur matinale des premières heures du jour. Sans nous arrêter à Tibériade, nous côtoyons le lac, dont les eaux brillent comme des lames d'or sous les feux du soleil ; quelques sources descendant des montagnes favorisent une végétation exubérante, mais un peu rabougrie ; partout des lauriers roses, des buissons épineux produisant un petit fruit jaune agréable au goût.

Le sentier passe près d'un misérable village surmonté par un seul et vilain palmier; c'est Magdala, patrie de Marie-Madeleine ; les catholiques y élevèrent autrefois une église dont il ne reste pas de traces.

Au-dessus de ce village, on remarque la montagne d'Arbelle percée de cavernes habitées jadis par des brigands qui ravageaient la contrée : Hérode le Grand les extermina. Toute cette haute et pittoresque montagne est couverte d'immenses troupeaux de chèvres noires, suspendues au-dessus des précipices. Nous passons près d'un Bédouin à cheval, la lance au poing; il garde, dans cette fière attitude, quelques vaches et des chèvres qui broutent l'herbe à l'ombre des lauriers roses.

De tous côtés se montrent les tentes sombres des Bédouins qui campent en nombre autour des montagnes.

Il faudrait le talent d'un grand peintre, pour rendre la beauté de ce paysage. Le Talmud, composé à Tibériade par les docteurs Juifs, après la ruine de Jérusalem, dit dans un de ses versets : « S'il y a un paradis sur la terre, c'est Génésareth. »

Nous sommes au printemps, tout est en fleur, les oiseaux s'abattent sur les buissons, et s'y balancent en chantant; il semble que la nature en fête se soit parée pour accueillir les pèlerins de France.

Nous distinguons au loin les deux barques qui glissent lentement sur le lac; il est facile de les reconnaître : d'ailleurs je crois qu'il n'en existe pas d'autres sur cette mer, qui portait autrefois de véritables flottilles. La chaleur commence à se faire sentir, nous nous félicitons d'avoir un peu de brise et de fraîcheur, au milieu des sources et des roseaux.

Un bel oiseau sort de son nid près de moi, je prends ses œufs sans descendre de cheval, avec la pensée de les apporter en France ; mais hélas ! un temps de galop pour rejoindre la caravane les change en *omelette* dans mon mouchoir de poche.

Francis, qui nous sert de cicérone, à défaut du frère Liévin, nous fait remarquer une petite élévation de terrain ; là était Bethsaïda, patrie des apôtres Pierre, André et Philippe.

Après avoir traversé un sentier taillé dans le roc, au-dessus du lac, nous redescendons pour traverser à gué un joli cours d'eau, qui fait tourner un moulin. Le sol est jonché de blocs de basalte, produits des terrains volcaniques : les tremblements de terre ont été fréquents dans toute cette contrée; le dernier date de 1837, il lézarda les murs de Tibériade et y fit même plusieurs brèches, qui n'ont pas été réparées.

Francis nous fait mettre pied à terre à l'extrémité du lac, au milieu de quelques ruines sans caractère, entassées les unes sur les autres : rien ne semblerait intéressant

dans ce lieu désolé, s'il ne portait pas un grand nom évangélique; c'est Capharnaüm, habitée par Notre-Seigneur, qui y revint souvent, pendant les trois années de sa vie publique.

Le frère Liévin n'admet aucun doute sur l'authenticité de ce lieu ; on peut se fier à ses longues et consciencieuses recherches : c'est bien là qu'existait Capharnaüm, « ville maritime sur les confins de Zabulon et de Nephtali. »

Ouvrant l'Evangile, nous y lisons que Notre-Seigneur guérit en ce lieu la belle-mère de saint Pierre, « beaucoup de malades affligés de diverses infirmités, et il chassait beaucoup de démons. »

C'est encore à Capharnaüm que Jésus rendit la santé à un paralytique, qu'on descendit à ses pieds en faisant une ouverture dans le toit de la maison.

« Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon fils » tes péchés te sont remis. »

» Or, il y avait là quelques scribes assis, qui pensaient dans leur cœur : « Pourquoi celui-ci parle-t-il ainsi ? Il » blasphème. Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu » seul ? »

» Jésus, aussitôt ayant connu par son esprit ce qu'ils pensaient en eux-mêmes leur dit : « Pourquoi pensez-» vous ces choses dans vos cœurs ? »

» Lequel est le plus facile de dire au paralytique : Tes » péchés te sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, emporte » ton grabat et marche.

» Afin donc, que vous sachiez que le fils de l'Homme a » sur la terre le pouvoir de remettre les péchés (il dit au » paralytique) : Je te le commande, lève-toi, emporte ton » grabat, et va en ta maison. »

» Et aussitôt celui-ci se leva ; et ayant pris son grabat, il s'en alla en présence de tous : de sorte que tous s'étonnaient et glorifiaient Dieu, disant : « Jamais nous n'a» vons rien vu de semblable. »

Le serviteur du centenier obtint aussi sa guérison dans la même ville ; il dut cette grâce à une prière si humble, si parfaite de son maître, qu'elle mérita d'être placée par l'Eglise, sur les lèvres du prêtre, avant la communion :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. »

Saint Jean nous apprend, dans son Evangile que Notre-Seigneur enseigna la doctrine de l'Eucharistie à Capharnaüm . . . . . « C'est moi qui suis le pain de » vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et » ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du » ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.

» Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.

» Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, » et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je dois » donner pour la vie du monde.

» Les Juifs disputaient donc entre eux en disant : » Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à man» ger? »

» Et Jésus leur dit : « Oui je vous le dis et je vous en » assure : si vous ne mangez la chair du fils de l'Homme » et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie » éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

» Car ma chair est véritablement viande, et mon sang » véritablement breuvage.

» Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure » en moi et je demeure en lui. . . . . .

» Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus dit ces choses. . . . . »

Les menaces du Sauveur contre cette ville sont terribles : « Et toi Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel ? Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'enfer, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome elle subsisterait encore aujourd'hui. . . . . »

La prédiction de Notre-Seigneur s'est réalisée, il ne reste rien de cette ville si florissante au temps des Romains, que sa situation semblait destinée à un brillant avenir.

Assise sur une pierre tombée de ses ruines, je contemple ce lieu qui a vu tant de miracles, et qui n'a pas su profiter du passage de l'Homme-Dieu ! . . . . . .

Capharnaüm ne présente plus à l'œil du voyageur qu'un amas informe de pierres éboulées, baignées par les eaux du lac, d'où s'échappent des lauriers roses et quelques palmiers nains.

Ce site est tout ce qu'on peut voir de plus sauvage et de plus mélancolique. Il est impossible d'y séjourner, la chaleur acquiert une intensité capable de donner le vertige, et les ruines n'offrent pas le moindre abri contre les rayons du soleil.

Les barques ne paraissant pas, nous nous décidons au départ : il nous semble prudent de renoncer à nous rendre, à plus d'une heure de marche encore, jusqu'à l'embouchure du petit Jourdain, et à cette Bethsaïda, qui n'est pas la patrie de saint Pierre, mais celle où Notre-Sei-

gneur ouvrit les yeux à un aveugle, et où il multiplia cinq pains et deux poissons.

Reprenant la route que nous avons déjà parcourue, nous faisons la halte du déjeuner sous un grand arbre qui donne un peu d'ombre : la température semble faite pour des *salamandres*, on ne respire que du feu : tout repos étant impossible dans de telles conditions, nous revenons vers Tibériade, que nous visitons.

La ville, entourée d'une muraille crénelée et ombragée de nombreux palmiers, fait de loin un effet charmant ; mais si l'on y pénètre le charme se rompt, ce n'est plus qu'*une ville turque dans toute la saleté orientale.*

Les Pères Franciscains possèdent un petit couvent donnant sur le lac, et bâti à l'endroit où Notre-Seigneur dit à Pierre les paroles célèbres qui l'établirent chef de l'Eglise. « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. »

L'église n'a de remarquable que le grand souvenir qui s'y rattache.

A 3 heures, nous sommes de retour au campement, nous nous jetons sur nos lits ; mais les tentes semblent des fours chauffés à blanc, impossible d'y respirer : nous retournons sur la grève, le voisinage de l'eau donnant toujours un peu de fraîcheur.

Nos compagnons de pèlerinage ne reviennent qu'à 7 heures : ils sont charmés de leur excursion nautique, quoiqu'elle se soit passée encore plus chaudement que la nôtre.

Plusieurs personnes prennent des bains dans le lac, contre l'avis du frère Liévin, qui y trouve des inconvénients pour la santé ; son expérience n'a pas été mise en défaut, toutes en ont été légèrement indisposées. Il est

de la plus grande importance d'écouter et de suivre les *conseils motivés* de ce bon frère ; nous en avons eu la preuve à chaque pas, pendant ce long voyage en Galilée.

Mercredi 24 avril. — N'ayant pu fermer l'œil de la nuit, je me glisse hors de ma tente au point du jour, pour accompagner les deux ecclésiastiques qui vont dire la messe à Tibériade, dans ce lieu où l'Eglise a commencé par la primauté de Pierre.

Il est doux de prier pour l'Eglise et pour son glorieux Pontife, sur le bord de cette mer où saint Pierre a marché sur les flots, soutenu par la main divine du Maître : ici, l'espérance remonte au cœur, l'Eglise ne saurait périr, Pie IX continuera à paître avec amour les brebis et les agneaux du bon Pasteur.

J'aimerais à prolonger ma prière, comme les bons abbés qui s'oublient dans leur action de grâce ; mais j'ai plusieurs choses à mettre en ordre sous ma tente : je les quitte, et je traverse seule bravement Tibériade et son sale bazar, dont les portes commencent à s'ouvrir. Les Juifs, qui l'habitent en grand nombre, regardent avec curiosité cette étrangère, qui les toise de la même manière : je franchis rapidement la demi-lieue qui me sépare du camp où j'arrive avant la réunion du déjeuner ; mes bagages sont prêts grâce à ma fille ; tout serait donc pour le mieux, si le frère Liévin qui voit tout, ne me grondait pas de mon escapade matinale. Il *me gronde vraiment*, et il a raison, un excès de fatigue pouvant être dangereux : je le remercie et je lui offre un *ferme propos excellent ; quant à la contrition je n'en éprouve aucune*, j'ai trop joui de cette course *au clocher*.

Avant sept heures, la trompette retentit et la caravane s'ébranle pour retourner à Nazareth, sans avoir eu le temps de visiter les bains de Hamath ou Emmaüs, très renommés en Syrie, dont les sources thermales étaient connues des Romains.

Tout en escaladant les hauteurs qui dominent Tibériade, nous saluons une dernière fois ce lac d'argent, qui semble dormir au milieu de sa ceinture de montagnes ; déjà un autre lieu mémorable partage notre attention et attire nos regards.

La plaine d'Hittine est devant nous ; c'est ici que Notre-Seigneur multiplia les sept pains et les poissons, pour nourrir une multitude composée de plus de 4000 hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Sainte Hélène éleva une église en ce lieu ; il n'en reste aucune trace : le souvenir seul demeure et conserve d'âge en âge la tradition qui indique cet endroit comme celui du miracle.

L'entrée de la plaine d'Hittine est très-élevée au-dessus du lac et tout à fait *sur la montagne*, ce qui concorde parfaitement avec les paroles de l'Evangile : « Jésus vint le long de la mer de Galilée, et montant sur la montagne il s'y assit . . . . . »

Nous prions en commun sans descendre de cheval, ne pouvant nous attarder, vu la longue course que nous avons en perspective avant d'arriver à Nazareth.

Un sentier qui traverse la plaine mène au mont des Béatitudes; le frère Liévin y conduit une partie de la caravane, Francis guide l'autre vers la halte du déjeuner. Je reste avec les *fatigués*, renonçant d'autant plus facilement à cette excursion, que nous passons assez près de

la célèbre colline (qui se détache sur la plaine déserte) pour en voir tous les détails et tous les contours.

Les pèlerins qui ont suivi le frère Liévin ont de plus que nous le bonheur de prier à l'endroit même où Notre-Seigneur a révélé au monde un enseignement nouveau et un des chapitres les plus sublimes de sa doctrine divine.

Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent, ceux qui sont persécutés, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Quelle parole pleine d'espérance, tombant de la bouche de Celui qui tient tout entre ses mains, et qui peut réaliser toutes ses promesses !

Le mont des Béatitudes est appelé par les indigènes *les cornes d'Hittine;* son plateau, élevé de 50 mètres au-dessus de la plaine, peut avoir 100 mètres de long; ses extrémités se terminent par deux petits sommets, qui produisent un peut l'effet de cornes, de là le nom donné par les Arabes.

Guy de Lusignan fut pris sur ce plateau, après la funeste bataille d'Hittine, qui mit fin au royaume des Croisés. Saladin fit prisonnier non seulement le roi de Jérusalem, mais son frère, et détruisit l'armée chrétienne : presque tous les barons restèrent sur ce champ de carnage, ainsi que les Templiers et les Hospitaliers : la vraie croix, arrachée aux mains de l'évêque de Lydda, tomba dans celles du vainqueur, et mit le comble à l'horreur de cette terrible journée.

Nous nous arrêtons sous des oliviers près du village de Loûbieh, où nous serons bientôt rejoints par les pèlerins revenant du mont des Béatitudes.

Un souvenir français et glorieux se rattache à ce vil-

lage. Junot, avec quelques centaines d'hommes, y tint en échec de nombreux Mamelouks, donnant ainsi à Kléber le temps de venir le dégager ; réunis, ils chassèrent l'ennemi au-delà du Jourdain.

La route qu'il faut suivre pour revenir à Nazareth est aride et brûlante ; elle traverse le *champ des épis*, ainsi nommé parce que les disciples de Jésus, ayant faim, arrachèrent quelques épis le jour du sabbat et les mangèrent ; les Pharisiens en étant scandalisés, Notre-Seigneur leur répondit : . . . . .

« Le Fils de l'Homme est maître du sabbat même » . .

Une suite de hauteurs nous conduit au village de Cana, où Notre-Seigneur, invité aux noces, changea l'eau en vin, à la prière de sa mère.

Nous descendons devant une pauvre église grecque schismatique, où l'on conserve deux urnes, faisant partie, dit-on, de celles qui contenaient le vin du miracle : elles sont en pierre, hautes d'un mètre, et tout simplement dégrossies et creusées, sans aucun ornement. Le frère Liévin ne voit rien d'impossible à leur authenticité.

Le village de Cana est petit et misérable ; on y voit encore quelques ruines, indiquant le lieu du miracle, que sainte Hélène avait recouvert par une église.

En descendant la pente rapide de Cana, nous remarquons des jardins plantés de superbes grenadiers ; une fontaine les arrose ; l'eau changée en vin dut y être puisée.

Il est 3 heures, nous gravissons péniblement les hauteurs et les petites montagnes crayeuses qui nous séparent de Nazareth. Le pays est laid, les villages sans toits se confondent avec la pierre blanchâtre des collines

sur lesquelles ils sont bâtis ; la réverbération et la poussière font mal aux yeux : pas d'entrain dans la caravane, chacun cède à la fatigue ; il y a neuf heures que nous avons quitté le campement de Tibériade, et la halte du déjeuner ne nous a procuré qu'un faible repos.

Le frère Liévin nous indique une petite source, nommée par les Croisés *fontaine du Cresson;* elle est située près du village d'El-Mesched, patrie du prophète Jonas, où il fut enseveli. Un fait d'armes mémorable se rattache à ce lieu : 530 hommes d'armes, dont 130 chevaliers du Temple et de l'Hôpital, accourus pour défendre Nazareth, se rencontrèrent, à la fontaine du Cresson, avec 7,000 Sarrazins, commandés par un des fils de Saladin. Les Croisés furent taillés en pièce, après des prodiges de bravoure ; le maréchal des Templiers, Jacquelin de Maillé, se distingua entre tous : les Musulmans, en lui voyant porter de tels coups, le prirent pour saint Georges, et dans leur admiration pour ce héros de la croix, qui tomba un des derniers, ils se distribuèrent ses vêtements comme de précieuses reliques.

Nous atteignons Nazareth, vers cinq heures et demie, tous extrêmement fatigués, mais heureux et reconnaissants d'avoir pu accomplir ce magnifique voyage au lac de Tibériade, le pays Evangélique par excellence.

VIII

DÉPART DE NAZARETH. — SÉPHORIS. — CAÏFFA. — LE CARMEL. — SAINT-JEAN-D'ACRE. — LE CAP BLANC. — TYR. — SIDON. — ARRIVÉE A BEYROUTH. — SÉPARATION DE LA CARAVANE.

Jeudi 25 avril. — Nous passons la journée au repos complet, pour réparer nos forces *un peu allanguies* par le voyage rapide et brûlant de Tibériade.

Si nos santés exigent quelques soins, nos vêtements et notre équipement de cheval ont vraiment besoin d'être *radoubés*, suivant le mot expressif des marins. Les bonnes religieuses de Nazareth veulent bien nous venir en aide; elles se chargent de notre linge, et nous rendent mille services, dont nous leur conservons une grande reconnaissance.

La vraie manière de se reposer à Nazareth est de rester le plus possible dans la grotte de l'Annonciation, où il est si doux de méditer et de prier : tout y respire une paix, un calme très-salutaires pour l'âme et pour le corps, fatigués l'un et l'autre du bruit et de l'agitation des dernières chevauchées.

Quelques pèlerins intrépides se rendent au mont du Précipice, d'où les Juifs voulurent précipiter Notre-Seigneur. On y trouve les ruines d'une ancienne église.

Ayant bien vu ce rocher de la plaine d'Esdrelon, nous avons trouvé inutile de nous imposer la fatigue au grand soleil.

Le soir à souper, le supérieur du couvent nous offre du vin du commandeur, le premier crû de Chypre; c'est le coup de l'étrier, le vin des adieux, nous partons demain matin : en retour de cette politesse, nous buvons à la santé de ces bons Pères, qui se montrèrent si hospitaliers pour les pèlerins, et en particulier pour la caravane française : leur vin est déclaré délicieux par les connaisseurs.

Vendredi 26 avril. — Avant le départ fixé à 7 heures, chacun court faire ses adieux à l'église de l'Annonciation : on veut voir et revoir une dernière fois ces lieux où, suivant quelques auteurs, la sainte Vierge serait née, ce qui est très-controversé, mais où certainement le mystère de l'Incarnation s'est accompli, où la sainte Famille a vécu tant d'années, dans la prière et le travail.

Il faut partir! nous gravissons la montagne qui domine Nazareth; arrivée au sommet j'arrête mon cheval pour adresser un dernier adieu, du cœur, plus encore que des yeux, à la ville de l'Incarnation.

De ce point culminant, Nazareth présente un joli point de vue; elle s'étage sur une montagne peu élevée; ses maisons, ses mosquées et ses églises y sont bien groupées.

Elle contient environ 6,000 habitants, dont 2,000 catholiques, grecs-unis, et maronites : les grecs schismatiques y comptent pour 2,000, et les musulmans pour le même chiffre.

Comme toutes les villes de la Palestine, Nazareth fut prise et dévastée nombre de fois ; cependant les chrétiens parvinrent, à prix d'argent, à préserver de la destruction l'église de l'Annonciation. Les Sarrazins la pillèrent à l'époque des Croisades ; maís Tancrède, devenu prince de Galilée, restaura ce glorieux sanctuaire, et réédifia les églises de Tibériade et du Mont-Thabor.

Bibars, sultan d'Égypte, s'étant emparé de Nazareth en 1263, chassa les chrétiens et détruisit l'Église de Sainte-Hélène.

Les Franciscains s'établirent vers l'an 1300, au milieu des ruines de l'antique basilique, et furent tantôt chassés et tantôt tolérés, suivant le degré de fanatisme des maîtres du pays. Leur courage n'a jamais failli, ils revenaient sans crainte réédifier leurs oratoires ou leurs églises, toujours prêts à payer de leur sang le droit d'y chanter les louanges du Verbe incarné.

Nazareth a disparu ; nous voyons au loin la Méditerranée, vers laquelle nous nous dirigeons ; le Carmel nous promet une bonne étape pour ce soir ; mais la distance à franchir est bien longue, plus de huit lieues ; rude journée, la plus forte que nous ayons vue encore : nous la commençons avec un redoublement d'entrain et d'énergie tout à fait à propos.

La route passe devant Séphoris, ancienne capitale de Galilée, sous Hérode-Antipas ; c'est la patrie de saint Joachim, père de la très-sainte Vierge : une église y fut bâtie aux premiers temps du christianisme ; elle contenait plusieurs objets ayant été à l'usage de Marie : cette église, détruite par Chosroës et rebâtie par les Croisés, est maintenant en ruines ; les caravanes françaises s'y arrê-

tent d'ordinaire, pour entendre la messe qu'on dit au milieu des ruines. Les habitants étant très-fanatiques, cette cérémonie peut avoir des inconvénients; d'ailleurs l'heure tardive du départ de Nazareth, motivée par la fatigue générale, a tranché la question négativement.

Nous nous contentons de pénétrer dans les ruines ; quelques palmiers ont poussé au milieu des arceaux gothiques de l'abside; ce serait à dessiner; mais le temps!...

Nous prions haut sans descendre de cheval.

En quittant Séphoris, je remarque un nombreux troupeau de jeunes chameaux, qui paissent l'herbe à l'ombre des oliviers, ou se reposent près de leurs murs, tandis que *leurs devanciers dans la vie* montent péniblement le sentier escarpé de la ville, portant de lourdes charges de marchandises, marchant toujours de leur pas régulier et n'exigeant ni repos, ni nourriture. La sobriété et la force du chameau font de cet animal un trésor pour l'Orient.

Après avoir parcouru des sentiers difficiles, nous pénétrons dans une sorte de forêt de chênes verts, parmi lesquels s'élèvent des arbres superbes : un petit enfant est suspendu dans un hamac aux branches d'un de ces chênes; il dort profondément dans son sauvage berceau, pendant que sa mère récolte un champ, à quelques pas de lui.

La chaleur devient si forte, que les ânes et les chevaux en liberté ont quitté leurs pâturages pour se réfugier à l'ombre; les fellahs seuls, poussés par la pauvreté, sont courbés vers la terre; ils coupent une maigre récolte; nous passons près de nombreux groupes d'hommes et de femmes à genoux achevant aussi la moisson.

Un gros village situé sur un rocher escarpé se dresse devant nous, c'est Cheph-Amr, qui compte 3,500 habitants dont la moitié grecs-unis, les autres sont des druses et des musulmans. Les Dames de Nazareth ont fondé à Cheph-Amr une école très-fréquentée par les petites filles du pays.

Sans entrer dnns le village, nous allons à un quart de lieue établir le campement du déjeuner : un champ labouré, quelques maigres oliviers, une ombre rare, l'eau à une petite distance, quel vilain lieu de repos !

Nous faisons une triste figure, mais la source est là : il faut de toute nécessité nous arrêter à portée de cette eau précieuse et abondante, dont nos chevaux épuisés ont autant besoin que nous.

Tout le monde est fatigué, le déjeuner s'en ressent, il est assez triste : chacun étend sa couverture de voyage, et se couche sous un arbre sans trouver de repos.

Un cavas à cheval apporte au président une lettre des Dames de Nazareth, sollicitant la visite de la caravane, motivée sur ce fait : il y a trois à quatre jours, une rixe eut lieu à Cheph-Amr entre les musulmans et les chrétiens : ceux-ci ont eu plusieurs des leurs tués ou blessés : les Dames de Nazareth pensent que la présence des pèlerins, leur nombre et leur titre de Français peuvent exercer une salutaire influence sur la population musulmane, encore en effervescence et très-fanatique : effectivement, au moment où nous descendions le village, une pierre a été jetée à un des pèlerins; la main du coupable est restée invisible, sans quoi la correction ne se serait pas fait attendre.

Dans ces conditions, on décide que le président et le

bureau de la caravane feront la visite demandée : ces Messieurs sont reçus à merveille par les bonnes religieuses, qui témoignent le regret que leur maison n'ait pas été choisie pour la halte du déjeuner. Pendant cette visite nous restons sous nos tristes oliviers, trouvant les heures bien longues et la température bien chaude.

On part enfin pour le Carmel ; nous quittons définitivement les montagnes de la Palestine pour entrer dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, qui va jusqu'à la mer ; la route passe au milieu de sables, dont la réverbération est pénible pour les yeux; une brise de mer, s'élevant fort heureusement, nous rend des forces, de l'entrain, et nous aide à franchir la longue distance qui nous sépare du rivage ; enfin nous y touchons, les pieds de nos chevaux trempent dans l'eau salée : nous saluons avec bonheur cette mer Méditerranée, qui baigne les côtes de notre chère France; il semble que sa brise nous apporte l'air et les nouvelles de la patrie.

La vue est belle, belle au-delà de toute expression ! devant nous la pleine mer; d'un côté Saint-Jean-d'Acre montrant distinctement ses vieux remparts et ses hauts minarets, de l'autre la petite ville de Caïffa, si gracieuse au milieu de ses palmiers ; au-dessus d'elle le Carmel formant un immense cap et dominant tout le pays.

La situation du Carmel est certainement une des plus belles qu'il y ait au monde.

La caravane s'arrête devant le torrent de Cison, qui vient se jeter dans la mer par une large embouchure, et nous barre le passage : il est peu profond et ne saurait nous effrayer : le frère Liévin donne ses instructions et entre le premier dans l'eau, en nous indiquant la profon-

deur du gué : chacun le suit à son tour en éclaboussant son voisin, les chevaux semblent prendre goût à ce bain et passent sans difficulté : ce petit épisode de voyage est très-gai, quoiqu'il ne soit animé par aucune chute dans l'eau.

Des jardins superbes entourent Caïffa, leurs beaux palmiers viennent jusqu'à la grève, quelques-uns s'étagent sur les montagnes boisées du Carmel, *nous marchons d'enchantement en enchantement.*

Sur la plage, un Arabe donne une leçon d'équitation et *de fantasia* à un jeune cavalier assez novice; il me semble que le maître brandit sa longue lance avec une désinvolture peu imitée par l'élève : ce tableau de genre est joli, si bien encadré par le paysage.

Un mauvais chariot attelé de deux chevaux roule sur le sable; nous poussons des cris d'admiration devant ce véhicule, n'ayant rien vu d'aussi *civilisé* depuis Alexandrie; en Palestine, les sentiers ne permettent que le passage des chevaux ou des chameaux; toute voiture ou charrette est inconnnue.

Caïffa n'a de remarquable que sa situation en face de Saint-Jean-d'Acre et au pied du Carmel. Saint Louis y bâtit une église, dont il ne reste rien. Cette petite ville de 4,000 habitants commence à prendre une certaine importance commerciale : nous voyons avec une tristesse toute française de vastes établissements prussiens qui envahissent le bord de la mer.

Un sentier aussi rapide que difficile conduit au couvent du Carmel, grand établissement neuf et sans caractère, rebâti vers 1825 avec les aumônes recueillies dans toute l'Europe.

On nous offre un sirop de tamarin insipide au goût,

mais salutaire pour la santé; puis on nous distribue des chambres vastes et commodes; chacun a hâte de se reposer, après huit heures de cheval, sous un soleil ardent; on dîne et on se couche, remettant à demain la visite du couvent.

Samedi 26 avril. — La caravane doit rester un jour entier au Carmel, comme à Naplouse et à Nazareth : ces haltes prolongées sont utiles dans un voyage aussi rapide et aussi fatiguant que celui de la Galilée : les santés s'en trouvent bien, on repart avec plus d'entrain et d'énergie.

Toutes les femmes restent au couvent, les hommes vont seuls visiter la grotte « qui porte le nom d'école des prophètes » où Elie instruisait ses nombreux disciples. On s'arrête encore à la fontaine d'Elie et au champ des melons, sur lequel il y a une légende analogue à celle des pois chiches de Bethléem.

Le prophète Elie vit un homme qui gardait un jardin et le pria de lui donner un melon; cet homme lui répondit qu'il n'en avait pas, que ceux qu'il voyait n'étaient que des pierres; le prophète, en punition de ce manque de charité, changea les fruits en pierres, et depuis ce temps on trouve en ce lieu des cailloux ayant la forme de melons ou de pommes.

Le mont Carmel, dont la beauté est souvent citée dans l'Ecriture comme terme de comparaison, fut le séjour des prophètes Elie et Elisée; ils y avaient une école et de nombreux disciples. C'est en ce lieu qu'Elie confondit les prêtres de Baal, qu'il fit mettre à mort au bord du Cison.

D'après une antique tradition sainte Anne aurait pos-

sédé une demeure et des troupeaux sur le Carmel, où la sainte Famille se serait arrêtée au retour d'Egypte.

La montagne a été occupée de bonne heure par des anachorètes, et plus tard par des religieux ; sa situation isolée au milieu des flots convient à la prière et à la méditation ; aucun bruit du monde ne trouble cette profonde et poétique solitude, qui doit faciliter l'élévation de l'âme vers son Créateur.

Dès l'an 83 de l'ère chrétienne, les anachorètes élevèrent sur le Carmel une église qu'ils dédièrent à la sainte Vierge ; quelque siècles après, un patriarche de Jérusalem donna une règle à ces solitaires, et en 1209 saint Brocard, leur supérieur, obtint d'un autre Patriarche de Jérusalem, saint Albert, la règle qu'ils suivent encore.

Parmi les saints qui ont illustré l'ordre des Carmes, on doit citer saint Simon Stock, général de l'ordre, qui institua à Rome la confrérie du Scapulaire. Edouard 1er, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, voulurent faire partie de cette pieuse confrérie : ce dernier visita la sainte montagne en 1252.

Les Carmes, établis sur cette hauteur comme des sentinelles vigilantes à l'entrée de la Terre-Sainte, eurent bien des fois la gloire de verser leur sang pour Jésus-Christ : les musulmans les chassèrent à différentes époques ; mais ils reprirent courageusement leur place à ce poste avancé, où de nombreux martyrs tombèrent en priant.

En 1821, le pacha de Saint-Jean-d'Acre rasa l'église, le couvent, et se servit des matériaux pour se construire un palais : les réclamations de la France obtinrent du sultan le rétablissement des Carmes dans tous leurs droits ;

alors un de ces religieux, le Père Jean-Baptiste, partit pour l'Europe, il quêta partout, et de nombreuses aumones lui permirent de faire rebâtir le couvent qui nous donne aujourd'hui l'hospitalité.

Bonaparte visita le Carmel pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre; il y envoya les blessés et les pestiférés de son armée; mais ils furent tous massacrés par les musulmans lorsque l'armée française leva le siége de la ville.

Dimanche 27 avril. — La journée du repos nous a fait grand bien, nous pouvons maintenant affronter les sables de la Phénicie, qui nons promettent de rudes étapes avant Beyrouth, terme de notre voyage.

Ce matin la messe est dite par monsieur l'abbé . . . . , membre du pèlerinage, qui veut bien l'offrir à l'intention de la caravane, dans la grotte d'Elie, sous le maître-autel de l'église : cette grotte n'a que cinq mètres de long, sur trois de large, elle fut habitée par ce grand prophète.

La messe est immédiatement suivie du *Te Deum* chanté par monsieur l'Aumônier : notre pèlerinage (*mais non pas notre voyage*) se termine au Carmel : toute la caravane s'unit à ce chant joyeux : les cœurs sont pénétrés de reconnaissance, pour les grâces que Dieu nous a accordées pendant ce long voyage, qu'il a visiblement béni, qui s'est passé sans accident, et dans la plus grande union de tous les pèlerins.

J'ai éprouvé le regret de ne pouvoir visiter l'intérieur du couvent; il est cloîtré, et par conséquent interdit aux femmes. Les bons Pères avec qui nous avons été en relations ont été aimables et obligeants pour toute la caravane : au moment du départ, ils ont remis à chaque pè-

lerin un cachet en cuivre portant les armes du Carmel, comme brevet de pèlerinage, des images et les armes du Carmel, un scapulaire : nous avions reçu des souvenirs du même genre des Pères Frauciscains à Jérusalem et à Nazareth ; ces petits objets sont bien précieux, nous les emportons avec joie.

En remontant de l'église au salon, nous trouvons un plateau rempli de coquillages ramassés sur la grève par les soins des religieux; on nous en montre plusieurs appartenant à l'espèce dont on tirait la fameuse pourpre de Tyr; nous sommes invités à en choisir quelques-uns, à titre de souvenir.

A une heure la caravane quitte cette maison de prière, où nous avons trouvé la charité aimable des cœurs dévoués à Jésus-Christ.

Quelques personnes ont arrêté, pour se rendre à Saint-Jean-d'Acre, le petit chariot que nous avions *admiré* sur la plage : ce mode de locomotion très-primitif ne m'a pas tentée, nous sommes bien installées sur nos chevaux, et je me souviens du proverbe qui dit « le mieux est l'ennemi du bien. »

Nous redescendons les pentes redoutables du Carmel, en contemplant la mer, qui vient frapper le rocher à 600 mètres au-dessous du sentier étroit que nous suivons.

Un vent frais règne sur le bord de la mer et rend la course très-agréable ; le Cison, puis le Bélus sont traversés à gué avec succès, le chariot s'en tire aussi : une tortue énorme s'échoue à nos pieds, nous la faisons ramasser par les moukres. Nous passons près d'un navire enfoncé dans le sable, que de nombreux travailleurs s'efforcent de remettre à flot; le frère Liévin nous apprend que cette

plage est excessivement dangereuse; souvent les vaisseaux y sont jetés par de gros temps.

Aujourd'hui le soleil brille, tout est riant et animé; cependant, cette plaine de Saint-Jean-d'Acre, que nous parcourons en voyageurs paisibles, a vu des scènes de mort et de terribles combats : on estime *à 500,000* le nombre des Croisés restés sur ce funeste champ de bataille, pendant le siége de Ptolémaïs, qui dura trois ans.

Au lieu de ces luttes héroïques, nous n'avons sous les yeux que *la fantasia grotesque* de deux Arabes, apprentis cavaliers, montés sur de superbes chevaux, qu'ils ont la maladresse de jeter par terre, dans des voltes trop courtes, et la vue plus plaisante encore d'un gros nègre, monté sur un âne, qui suit les Arabes en imitant tous leurs mouvements; à un moment donné, le *spirituel Aliboron*, fatigué sans doute du poids et de la sottise de son cavalier, le lance au milieu d'un cours d'eau, sans avoir égard au splendide costume rouge dont il est revêtu; le nègre, furieux et ruisselant, court après son indocile monture, aux éclats de rire de toute la caravane; la scène est d'un comique achevé.

Les petits incidents de voyage trompent sur la distance; nous avons mis quatre heures à parcourir la plage, et personne ne s'en est douté. Sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, chaque personne reprend son cheval pour pénétrer dans la ville, que nous traversons; elle n'offre rien d'intéressant à l'intérieur; sa situation sur la mer fait toute sa beauté et toute sa force; elle a résisté à Bonaparte lui-même, qui fut obligé d'en lever le siége.

Beaudoin 1er, roi de Jérusalem, conquit Ptolémaïs sur

les Arabes ; elle devint alors le centre des opérations des chrétiens en Syrie; mais après la déplorable bataille d'Hittine, elle retomba au pouvoir des Sarrazins.

Guy de Lusignan, sorti des fers de Saladin, vint y mettre le siége; au bout de trois ans la ville fut prise; les chevaliers de Saint-Jean s'y étant établis, les Croisés lui donnèrent le nom de Saint-Jean-d'Acre : ce siége si long fut terrible, et coûta des pertes immenses aux nations d'Occident.

Saint Louis fit réparer les murailles de la ville.

Vers 1291, un sultan d'Egypte la prit d'assaut, 25,000 chrétiens furent tués ou réduits en esclavage : l'histoire a conservé le souvenir des religieuses Clarisses, qui eurent le courage de se défigurer, en se coupant le nez, pour échapper au déshonneur.

Depuis cette époque Saint-Jean-d'Acre fut perdue pour les chrétiens, dont elle était le principal boulevard en Orient.

Elle renferme 8,000 habitants, dont quelques centaines à peine sont catholiques.

Après une courte exploration des rues et du bazar, laissant derrière nous Saint-Jean-d'Acre et la mer, nous nous dirigeons, par une belle route, vers le lieu du campement : la campagne est jolie, le chemin couvert de promeneurs longe des habitations dont les parcs peuvent rivaliser avec ceux de l'Europe; elles avaient été créées par un pacha, et sont maintenant la propriété de riches marchands.

Avant 7 heures, nous trouvons les tentes établies près d'un gros village et d'un superbe aqueduc, qui transporte l'eau jusque dans la ville.

Lundi 28 avril. — Nuit détestable, les chiens du village et les chacals semblaient déchaînés contre nous : impossible de dormir, grâce à ce tapage infernal : les chiens et les chacals n'ont du reste rien de redoutable, ils se tiennent à distance et n'attaquent jamais : en Orient, ce sont des animaux tout à fait inoffensifs; mais leurs aboiements et leurs cris sont intolérables, lorsqu'on est fatigué, comme nous avons droit de l'être après de telles courses.

Le départ a lieu de bonne heure pour éviter, autant que possible, la chaleur *très-redoutable* sur la côte de Syrie.

Le chemin traverse des bois d'orangers, garantis contre la brise de mer par des lilas de Perse, plantés dans ce seul but; ce sont de vrais arbres, dont les larges fleurs embaument l'atmosphère; nous en cueillons de beaux panaches, en passant sous les branches : des cours d'eau entretiennent la fraîcheur de ces délicieux jardins. Les oranges de Saint-Jean-d'Acre, fort estimées, sont l'objet d'un commerce important; on les exporte de tous côtés.

La chaleur arrive subitement, pas un souffle d'air; il faut traverser une plaine aride avant d'atteindre le rivage; nous souffrons beaucoup, la soif nous dévore : l'eau, que Francis transporte, est tiède, les oranges ne suffisent pas à désaltérer. Le frère Liévin assure que nous serons à la côte vers 9 heures, et que nous y trouverons de l'air : on se rit de son dire, et la marche continue péniblement; cependant à l'heure fixée, la brise s'élève, et avec elle des hourras en l'honneur du bon frère.

L'étape est interminable; commencée avant 7 heures,

elle ne s'achève qu'à midi : cinq heures de cheval, sans mettre pied à terre, cela peut vraiment compter!

Le déjeuner se fait sous de gros orangers en vue et près de la mer : un khan, ou petite auberge, qui se trouve à portée, nous donne de l'eau et quelques œufs frais; mais l'ombre est si rare et la chaleur si intense, que nous demandons à repartir : le frère Liévin s'y oppose, il trouve dangereux de marcher sous un tel soleil en sortant de table; d'ailleurs nos chevaux ont besoin de repos, et nous devons laisser aux moukres le temps de nous précéder à Tyr, pour y installer le campement.

Devant ces excellentes raisons, personne ne réclame, et nous essayons de faire la sieste : vers 3 heures, par un bonheur inespéré, le soleil se couvre, la caravane repart et suit le bord de la mer, sur une voie romaine encore assez bien conservée.

Nous rencontrons des marchands venant d'Egypte; ils sont arrêtés au milieu des champs, et prennent leur frugal repas près de leurs chameaux déchargés et couchés autour d'eux. Il faudrait un crayon d'artiste pour saisir en passant ces charmants tableaux, qui retracent souvent des scènes de la Bible; *mais ce crayon n'étant pas dans ma poche*, je soupire et je passe. Un peu plus loin, nous nous rangeons à la hâte, pour livrer la route à un nombreux troupeau de chameaux conduits par des Arabes, qui vont les vendre en Egypte; ces animaux sont stupides en liberté; ils nous auraient passé sur le dos, si nous n'avions pris la précaution de leur abandonner le chemin.

Voilà une haute montagne qui domine la mer, il faut la franchir *en grimpant des escaliers taillés dans le*

roc; c'est le cap Blanc, dont les roches brillantes lui ont mérité ce nom : rien de plus pittoresque que ce sentier à pic, perché au-dessus de la mer, qu'il surplombe à une hauteur tant soit peu vertigineuse. Le soin de diriger les chevaux dans ce dangereux passage empêche de jouir complétement de sa beauté; un faux pas trop accentué, pourrait avoir des conséquences fatales; aussi *le recueillement de la caravane est-il complet :* on marche à la file, et les conversations ne reprennent leur cours que lorsque nous nous trouvons en sûreté sur la plage, ayant monté, puis descendu sans accident, les *escaliers du* cap Blanc. Il va sans dire que chacun conserve le droit de mettre pied à terre, dans les endroits effrayants; mais ici personne n'a voulu en user.

A quelque distance de la mer, un aqueduc couvert de plantes grimpantes et de stalactites attire nos regards; nous sommes sur l'emplacement de *l'ancienne Tyr,* la ville du roi Hiram, cet ami de Salomon, qui lui fit don des cèdres pour la construction du temple. Il ne reste de cette ville fameuse que de vastes bassins bien conservés, attribués à tort à Salomon; le frère Liévin y voit l'ouvrage des Chananéens, quant aux constructions primitives; ces bassins donnent une grande fertilité aux jardins qui les entourent; nous en remarquons plusieurs, couverts de légumes et en particulier d'oignons, que les pauvres fellahs gardent le fusil à la main; sans cette précaution, des voleurs nocturnes les dévaliseraient en entier.

Un petit village et les puits ou bassins, que nous examinons avec un vif intérêt, portent le nom de Bas-el-Ain : *voilà tout ce qui est resté debout,* sur le lieu où s'élevait Tyr, « la fille de Sidon » dit le prophète Isaïe : des

champs d'oignons, quelques misérables cabanes remplacent ses palais et ses places publiques, où s'étalaient les richesses du monde.

Son port, situé à une petite distance, fut créé par Hiram ; une autre ville s'éleva dans une île, que de grands travaux rattachèrent à la terre ferme : c'est de là que s'élancèrent ces flottes puissantes qui portèrent si haut le nom et la puissance de Tyr.

Les prophètes Isaïe et Ezéchias font en ces termes le tableau de la grandeur et de l'orgueil de cette reine des mers :

« La ville de Tyr s'est réjouie des malheurs de Jérusalem, et elle a dit : « Je m'agrandirai de ses ruines ». Elle a mis sa force dans son intelligence et sa sagesse ; son cœur s'est enflé de sa beauté. En multipliant ses trésors, ses entrailles ont été remplies d'iniquités, et elle a péché devant le Seigneur. Elle a fait des monceaux d'argent comme on en fait de poussière, et des monceaux d'or comme on en fait de la boue qui est dans les les rues. Le cœur de son roi s'est élevé; il a dit : « Je » suis un Dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu » des mers ».

Ezéchias prophétise les malheurs qui attendent la ville coupable :

..... « Nabuchodonosor ravira tes richesses, pillera tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont tes délices, et jettera au milieu des eaux et tes pierres et tes bois et ta poussière..... Et je ferai de toi une pierre polie, propre à sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie..... Je ferai de toi un exemple terrible;

tu disparaîtras : on te cherchera, et on ne te trouvera plus jamais. »

Nabuchodonosor vint, en effet, à l'heure marquée par Dieu; il prit et détruisit Tyr de fond en comble 581 ans avant Jésus-Christ, *et depuis elle n'a plus été rebâtie.*

Les menaces des prophètes ont été exécutées à la lettre, le pèlerin s'arrête sur l'emplacement de l'orgueilleuse ville; son guide lui dit, comme à nous : « *Elle était là* » il regarde, *et il ne voit rien,* car la colère de Dieu a passé, emportant jusqu'à la poussière de la puissante Tyr.

Les Tyriens bâtirent une nouvelle ville sur le port marchand du roi Hiram, où s'élevait le temple d'Hercule, dont la fondation remontait, suivant les prêtres de ce demi-dieu, à 2750 ans avant l'ère chrétienne. Alexandre le Grand, maître de la Syrie, voulut y offrir un sacrifice; les Tyriens lui ayant refusé l'entrée de leur ville, le roi de Macédoine l'assiégea, la prit et fit périr presque tous les habitants.

Tyr se releva de ses ruines sous les successeurs d'Alexandre; puis elle devint colonie romaine, fut de nouveau réduite en cendres, et éprouva bien des fois les vicissitudes et les maux de la guerre.

Pendant les Croisades, Baudouin II, roi de Jérusalem, aidé par la flotte vénitienne, s'empara de Tyr, qui fut érigée en archevêché : en 1291, elle retomba entre les mains des infidèles, qui la saccagèrent et y mirent le feu : aujourd'hui elle appartient, comme toute la Syrie, à l'empire Ottoman.

Ce fut près de Tyr que Notre-Seigneur délivra la fille de la Chananéenne, suivant le touchant Evangile de saint Marc.

« Jésus s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon....

» Une femme dont la fille était possédée d'un Esprit impur, ayant appris qu'il était là, vint aussitôt se jeter à ses pieds.

» Elle était païenne et syrophénicienne de nation. Et elle le suppliait de chasser le démon du corps de sa fille.

» Mais Jésus lui dit : « Laissez premièrement rassasier » les enfants, car il n'est pas bon de prendre le pain des » enfants pour le jeter aux chiens. »

» Elle lui répondit : « Il est vrai Seigneur; mais les » petits chiens mangent au moins sous la table des » miettes de pain des enfants.

» Alors il lui dit : « Allez, à cause de cette parole, le » démon est sorti de votre fille. »

» Et étant revenue en sa maison, elle trouva que le démon était sorti de sa fille, et qu'elle était couchée sur son lit. Jésus quitta les confins de Tyr et vint encore par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de Décapolis. »

Beaucoup de Tyriens et de Sidoniens suivirent le Sauveur en Galilée.

Dès le commencement du christianisme, les habitants de Tyr embrassèrent ses doctrines, saint Pierre et saint Paul les visitèrent.

Pendant les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Tyr compta un grand nombre de martyrs, parmi lesquels des femmes et des enfants livrés aux bêtes, ou jetés à la mer, souffrirent généreusement pour la foi.

Reprenant notre route sur la plage, nous atteignons la Tyr actuelle, où nous devons camper. Nos chevaux passent au milieu de l'eau, les pieds dans les vagues qui

viennent mourir sur la rive, en baignant de nombreuses colonnes brisées et couchées dans la mer.

La soirée est magnifique, le soleil disparaît, en dorant ces débris, qui ont vu passer tant de générations, et qui retracent de si grands et de si poétiques souvenirs!

Nous gravissons l'éminence sur laquelle s'élevait la Tyr des marchands et des Croisés, en ayant soin d'éviter de profondes excavations, dues aux fouilles que les indigènes continuent avec un zèle intéressé, qui n'a pas encore trouvé de récompense : une ruine imposante attire nos yeux, nous pénétrons à cheval dans ses murs ouverts et effondrés : c'est la cathédrale, où reposèrent Origène et l'empereur Barberousse : quelques masures couvrent ce sol, où les Croisés acclamèrent rois de Jérusalem les derniers successeurs de Godefroy de Bouillon, lorsque la ville sainte fut perdue pour eux.

Nous campons au milieu du cimetière musulman qui domine la mer; les curieux, attirés par les allées et venues des moukres, attendaient notre arrivée : on nous regarde, on nous examine; nos costumes fanés par la poussière, nos figures fatiguées, n'ont pas pu donner une haute idée des *Francs actuels aux Tyriens actuels :* peu nous importe, nous n'en pouvons plus, nous dînons vite, et toutes les lumières s'éteignant sous les tentes trompent la curiosité du *bon public tyrien.*

Mardi 29 avril. — Dès cinq heures et demie toute la caravane est prête à partir : nous traversons d'un bout à l'autre la petite ville moderne, qui compte environ 5,000 habitants, dont plus de la moitié grecs-unis : ses rues et son bazar n'offrent rien d'intéressant; nous gagnons la plage, pour la quitter bientôt; un fleuve se pré-

sente, c'est l'ancien Léontes, qui part de Balbek pour se jeter ici dans la mer, après avoir traversé la Cœlé-Syrie. Les Croisés remportèrent une grande victoire sur ses bords, et mirent en fuite Malek-Adhel, frère de Saladin.

Nous passons le Léontes sur une arche aussi pittoresque que glissante : ce vieux pont, entouré de lauriers roses en fleurs, est d'un charmant aspect. Puis la caravane entre dans le Liban; le frère Liévin nous fait remarquer, sur une hauteur, des restes de mosaïques, débris de l'ancienne Ornithopolis (ville des oiseaux). De tous temps, les Syriens eurent un culte pour la colombe; il paraît qu'on trouve un grand nombre de ces oiseaux dans les rochers de la côte; de là, peut être, le nom de cette antique cité.

Après une étape de quatre heures et demie, nous nous arrêtons sous de beaux arbres qui couvrent de leur ombre un bassin entouré de pierres de taille : cette halte est agréable et nous permet un peu de repos.

La chaleur est si intolérable et si absorbante pour les facultés intellectuelles, que nous sommes passés sur la route, *sans éprouver d'émotion* et sans nous arrêter devant Sarepta, où Elie, s'étant retiré par ordre du Seigneur, ressuscita le fils de la veuve. Quelques ruines trop effacées marquent seules ce lieu célèbre.

La route qui mène à Saïda, traverse plusieurs cours d'eau, garnis de ces lauriers roses si abondants en Syrie: le seul incident de voyage est la poursuite d'un chacal qui part devant moi; je le montre au frère Liévin, qui court à bride abattue, avec les jeunes pèlerins, pour lui couper la retraite; mais l'animal parvient à se terrer; je l'ai bien vu, il ressemblait à un petit et vilain chien

jaune, tirant sur le roux; quoique nous fussions toutes les nuits ennuyés par leurs hurlements, ils avaient soin de ne jamais se montrer ; celui-là est le seul que nous ayons aperçu.

Voici Saïda, l'antique Sidon, au milieu de jardins d'orangers. D'immenses mimosas aux troncs gigantesques s'enlacent en berceau au-dessus de la route; des bananiers laissent pendre leurs régimes sur les haies de cactus : ces beaux jardins forment un agréable contraste avec la plaine aride et les sables brûlants que nous venons de traverser; malheureusement la nuit arrive en même temps que nous au campement, établi comme à Tyr dans le cimetière musulman.

En France, le cimetière, lieu du sommeil des morts, paraîtrait bien mal choisi pour le repos des vivants : une foule d'idées lugubres ne manqueraient pas d'assaillir les hardis profanateurs, qui tenteraient de s'y établir : il n'en est pas ainsi en Orient; les cimetières musulmans, situés au milieu des villes, en font tout à fait partie; ce sont des lieux de promenade très-fréquentés. A Constantinople en particulier, on voit dans les plus beaux quartiers des tombes groupées sous des cyprès à coté des demeures les plus somptueuses; il y en a partout; la vie ne paraît pas attristée par cette présence perpétuelle de la mort : les champs de repos sont les plus belles promenades de la ville; celui de Scutari, que nous avons vu, a une réputation méritée : *on y cause, on y mange, on s'y amuse*, c'est le lieu de rendez-vous des dames turques, qui y étalent leurs belles toilettes, et qui s'assoient sur les tombes à l'ombre des antiques cyprès.

Le cimetière où nos tentes ont été dressées est en dehors

de Sidon, et n'a rien de remarquable : un café turc, à la porte de la ville, renferme quelques oisifs qui voudraient bien nous voir; mais la nuit complète tire son épais rideau sur les tentes, où nous nous retirons immédiatement.

Mercredi 30 avril. — Les chiens et les chacals ont fait un tapage nocturne auquel venaient se joindre le braiment des ânes et le hénissement des chevaux; de plus, la chaleur était intolérable : aussi la nuit a-t-elle été pitoyable; n'importe, à cinq heures et demie nous sommes à cheval; c'est la dernière journée de route, l'étape sera longue; on retrempe ses forces dans un redoublement d'énergie, puisqu'on n'a pu les retremper dans un repos réel.

Nous nous retournons pour voir Sidon dont la position est charmante, et que nous n'avons pu ni visiter ni même traverser. C'est un vrai regret; mais le paquebot partant demain de Beyrouth, et plusieurs pélerins devant le prendre, nous ne pouvons nous attarder en route.

Il nous est permis au moins de relire les souvenirs historiques attachés au sol que nous foulons en ce moment; ils offrent plus d'intérêt que la ville actuelle, qui renferme peu de traces de son glorieux passé.

Saïda, l'ancienne Sidon, qui doit son origine à Sidon, fils aîné de Chanaan, fut la capitale des Phéniciens désignés dans l'Ecriture-Sainte sous le nom de Chananéens. Ses ouvriers, célèbres dans tous les arts, furent employés aux travaux du temple de Jérusalem : « Il n'y a personne parmi nous (écrivait Salomon à Hiram) qui sache couper le bois comme les Sidoniens. »

Sidon, prise par Salmanazar, puis par Nabuchodonosor,

tomba successivement aux mains des Perses, d'Alexandre le Grand et des Romains.

Notre-Seigneur Jésus-Christ la traversa; quelques auteurs croient que ce fut plus près de cette ville que de Tyr, qu'il guérit la fille de la Chananéenne. Les Sidoniens reçurent l'Evangile, un grand nombre d'entre eux suivit le Sauveur. Saint Paul, conduit prisonnier à Rome, y débarqua, comme il est écrit aux Actes des Apôtres.

Les Croisés s'emparèrent de Sidon sous le règne de Baudoin 1er, roi de Jérusalem. Cent ans après, saint Louis fit relever ses murailles; ce travail n'était pas encore achevé lorsque les Turcomans assaillirent la ville et passèrent 800 hommes au fil de l'épée : le saint roi, revenant de Tyr, trouva ces morts étendus dans les rues, et déjà en putréfaction : personne n'osant les ensevelir, il prit un cadavre et le porta, de ses mains royales, au lieu de sa sépulture, disant à ceux qui l'entouraient ! « Allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ. »

Sidon retomba définitivement au pouvoir des Sarrazins en 1289; elle appartient à la Turquie. Ses habitants sont au nombre de 12,000, dont 2,000 grecs-unis et maronites.

La route de Beyrouth est intéressante à parcourir; nous traversons à gué un fleuve peu profond, mais très-large, bordé d'épais buissons de lauriers roses; les moukres en coupent des panaches superbes, dont ils décorent tous les chevaux : ce sont d'élégants et utiles chasse-mouches; puis nous passons sur un chemin réparé en 1860 par l'armée française, lorsqu'elle occupa la Syrie ; de nombreux ouvriers travaillent à la rendre carrossable; plus loin, une petite mosquée, sur le bord de la mer, indique le lieu où le prophète Jonas fut vomi par la baleine.

Au bout de quatre heures de marche, nous nous arrêtons devant une hôtellerie, ou khan, située sur la grève : pas d'ombre ailleurs, ni arbres, ni rocher, rien que du sable à perte de vue : il faut bien nous arranger de cette mauvaise auberge : on met tous les tapis par terre, chacun se couche comme il peut, la chaleur rend tout repos impossible; mais le frère Liévin refuse de quitter ce triste abri avant les deux heures d'arrêt écoulées; enfin il remonte à cheval, la caravane le suit avec joie au milieu de ces sables brûlants, car Beyrouth est au bout de l'étape; c'est là que nous trouverons des nouvelles de France, dont nous sommes privés depuis le départ de Jérusalem.

Les chevaux marchent péniblement, l'air est embrasé nous faisons diversion à la fatigue en regardant au-dessus de nos têtes les hautes montagnes du Liban qui s'avancent vers la mer.

Le frère Liévin nous montre de grands et beaux vil lages maronites, rebâtis aux frais de la Turquie, après avoir été dévastés et brûlés par les druses, pendant les massacres de 1860. Ce pays, profondément catholique et qui a tant souffert pour la foi, nous inspire le plus vif intérêt.

Plus nous approchons de Beyrouth, plus le Liban nous paraît digne de sa réputation; il renferme des sites d'une grande beauté, quoiqu'il soit inférieur à la Suisse, avec laquelle on le compare souvent; mais si ses montagnes sont moins hautes, ses eaux plus rares, ses bois moins touffus, il possède un ciel admirable, la mer pour ceinture, des palmiers et des cyprès d'un effet incomparable dans le paysage, et sur une partie du littoral des pins

maritimes pouvant rivaliser avec ceux d'Italie : je ne parle pas des cèdres, il n'en existe plus au Liban, à l'exception d'un massif renfermé dans l'intérieur du pays.

Nous avons sous les yeux des montagnes aux cîmes neigeuses, dont les flancs sont couverts de villages contenant à la fois le clocher du Maronite et le minaret du Musulman : chaque parcelle de terre est cultivée avec soin, depuis les vallées jusqu'aux sommets : les terres, soutenues par de petits murs, offrent des cultures extrêmement variées, parmi lesquelles on remarque celles de la vigne et du mûrier sur les hauteurs, plus bas diverses céréales, suivant l'exposition du terrain. Les montagnards du Liban ont peu de terre végétale; mais ils savent en tirer partie, et parviennent à force de peines, à subvenir aux besoins d'une vie excessivement sobre.

Enfin, enfin, on peut respirer! les sables sont finis! Un grand bois de pins nous offre l'abri de ses longues allées, c'est le *bois de Boulogne de Beyrouth.*

L'armée française campait dans ce lieu lorsqu'elle vint en Syrie, en 1860, pour arrêter les massacres. Le frère Liévin nous raconte avec indignation, que les Imans turcs (après son départ) purifièrent le bois où elle avait campé, tandis que les Mahométans disaient, en voyant arriver les soldats turcs : « Voilà les lions qui viennent remplacer les chiens. » Comment ne pas lever les épaules d'impatience et de dégoût devant cette stupide ingratitude au lendemain de la guerre de Crimée!

Beyrouth! Beyrouth! crient les moukres; la voilà dans le lointain; ses faubourgs interminables n'ont rien d'intéressant. Nous nous mettons en aussi bon ordre que possible pour entrer dans la ville; mais nos costumes

usés par les longues marches, nos chevaux éreintés, couverts de sueur et de poussière, nos figures brûlées par le soleil et par la réverbération des sables, ôtent à notre entrée tout *air triomphal.*

Nous rencontrons de jeunes Anglaises, à âne et à cheval, dans des tenues irréprochables; elles toisent avec curiosité cette longue file de gens couverts de poussière, sans se douter que cette poussière respectable est celle de Jérusalem et de la Terre-Sainte.

La caravane descend à l'hôtel d'Orient tenu par Bastoul : notre hôte, en costume levantin, nous reçoit au bas de l'escalier, avec la politesse orientale ; mais il a peine à nous loger tous ; c'est le moment où les voyageurs, finissant leurs excursions, viennent s'embarquer à Beyrouth pour retourner en Europe; aussi tous les hôtels sont-ils remplis.

Les chambres et la table sont bonnes et pas trop cher pour le Levant; le drogman a fait prix : 10 francs par tête, tout compris.

A Beyrouth, le pèlerinage étant terminé, *la bourse commune cesse de fonctionner :* chaque personne s'installe comme elle l'entend, *et à ses frais*, jusqu'au départ du paquebot, sur lequel son passage est payé d'avance, comme l'indique le billet des Messageries.

Le dîner nous réunit une dernière fois à la même table; le doyen des pèlerins que ses grandes qualités, encore plus que son âge, faisaient aimer et respecter de tous, offre du vin de Champagne à la caravane, et porte un toast de remercîment au Président et au bureau qui nous ont si bien dirigés pendant cette longue et pieuse campagne : chacun s'unit à cette marque de reconnais-

sance, le champagne est bu avec une vraie gaîté, en dépit de la fatigue qui voudrait nous dominer.

Nous jouissons avec étonnement, comme des sauvages, de ces habitudes de civilisation que nous retrouvons à l'hôtel, après en avoir été privés depuis six semaines; elles sont la matière de mille plaisanteries, et la clôture du voyage se fait avec autant d'entrain que de cordialié.

LE LIBAN

IX

BEYROUTH. — L'ORPHELINAT ET L'HOPITAL. — DAMAS. — SOUVENIRS DE SAINT PAUL. — INTÉRIEURS DE MAISONS ARABES. — LES BAZADS. — LA GRANDE MOSQUÉE. — ABDEL-KADER. — UN PALAIS TURC. — LES ÉTABLISSEMENTS CATHOLIQUES. — HISTORIQUE DE DAMAS. — FANATISME DES JUIFS.

Jeudi 1er mai 1873. — Se réveiller dans un bon lit, sous le toit d'un hôtel, après une vie aussi errante, est une sensation vraiment très-agréable, à laquelle vient s'ajouter la pensée du *droit au repos,* sans que la conscience ait à tenir compte de ce qui pourrait bien se nommer *paresse,* dans toute autre circonstance.

Donc, la caravane s'accorde un lever tardif, *bien différent* de *celui du soleil.* Le déjeuner la retrouve à table d'hôte avec le bon frère Liévin, qui a obtenu sur nos instances pressantes, la permission d'être encore des nôtres ce matin.

Tout en causant, les projets s'arrangent définivement : plusieurs pèlerins prendront ce soir la route de Damas, d'où ils reviendront ici s'embarquer le 6 pour Constantinople ; c'est bien court, mais ils sont pressés de rentrer en France : d'autres partiront dans la journée sur le paquebot arrivé cette nuit, qui se rend plus directement à Marseille par Alexandrie.

Un troisième groupe, dont nous faisons partie, s'organise pour faire une véritable excursion dans l'intérieur du Liban : nous formons une nouvelle caravane composée de quatre femmes et de cinq hommes, dont le Président du pèlerinage et quelques membres du bureau. Le Père Gardien de Terre-Sainte nous accorde, par dépêche télégraphique, le frère Liévin pour guide : le Liban étant encore une terre Biblique, le bon frère désire y compléter des recherches pour un ouvrage dont il s'occupe en ce moment.

Francis Morcos, qui a su se concilier l'estime de la caravane pendant le long voyage qu'il a parfaitement organisé, accepte avec joie de nous servir de drogman ; il se charge de tout, comme par le passé, au prix de vingt-cinq francs par tête et par jour.

Les choses étant ainsi réglées, le rendez-vous est donné pour le lundi 5 à Damas, où Francis conduira en main les chevaux des personnes qui préféreront s'y rendre par la diligence : je suis de ce nombre, trouvant nécessaire de prendre quelques jours de repos à Beyrouth avant d'entreprendre cette nouvelle excursion dans les montagnes.

Pendant la journée, nous faisons nos adieux aux pèlerins qui s'éloignent ; nous conduisons au lieu de l'embarquement ceux qui partent pour la France ; les dernières

poignées de main s'échangent cordialement, le paquebot disparaît : la caravane, dissoute hier, est aujourd'hui dispersée ; nous avons passé de longs jours ensemble, ne nous quittant pas, partageant les mêmes émotions pieuses, et bientôt nous serons loin les uns des autres, pour ne plus nous retrouver probablement sur le chemin de la vie !

Vendredi 2 mai. — Je reçois la visite de M^me^ L... et de sa fille, aimables compatriotes établies à Beyrouth, qui, à ce titre, nous comblent de prévenances et trouvent moyen de nous rendre mille services : elles se mettent avec tant de bonté à notre disposition pour nous montrer la ville, que nous acceptons leur offre et leur voiture avec reconnaissance.

Notre première visite est pour l'Etablissement des Sœurs de charité, fondé par l'Œuvre des Ecoles d'Orient, après les horribles massacres du Liban en 1860 : il contient 260 enfants à demeure.

Cet asile, grand et bien bâti, n'a malheureusement aucun revenu ; cependant il faut chaque année pour *16,000 francs de pain.*

L'Œuvre des Ecoles d'Orient a dû diminuer l'envoi de ses aumônes qu'elle partage avec l'Algérie ; l'année dernière elle n'a pu donner que 2,000 francs. Tout le reste doit être fait par le travail des enfants et des sœurs : celles-ci réalisent des prodiges de charité : aidées par le journal la *Mode illustrée*, que les dames de Beyrouth leur prêtent, elles se tiennent au courant de toutes les *nouveautés* de France, en fait de lingerie, de robes, de petits ouvrages ; les sœurs dessinent et taillent, les enfants cousent et brodent. On étale devant nous des trous-

seaux qu'on pourrait croire sortis des premiers magasins de Paris ; ils sont destinés aux élégantes d'Alexandrie et du Caire, qui envoient beaucoup de commandes à Beyrouth.

Quelle charité que celle de ces bonnes religieuses, qui ont adopté la bure pour elles-mêmes, et qui étudient avec soin la dernière mode de Paris pour parvenir à nourrir de pauvres orphelines abandonnées de tous !

Presque toutes ces petites Maronites parlent bien notre langue, et témoignent pour la France une reconnaissance passionnée. L'une d'elles me prend la main, la porte à son cœur en disant : « La France c'est notre mère. » Je ne saurais oublier l'accent pénétré de cette enfant.

Les sœurs nous assurent que ces petites filles ont les meilleures natures; l'éducation leur donne le courage de triompher de la paresse qui tient aux habitudes du pays et surtout au climat.

Je suis émue de tout ce que je vois dans cet établissement; le bien qui s'y fait est immense ; mais hélas ! les besoins sont grands, il faudrait des secours de France, et notre pauvre pays est si écrasé !

En quittant l'orphelinat, nous entrons à l'hôpital dirigé par la sœur Gélas, vieille et respectacle religieuse qui se dévoue au Levant depuis trente-six ans. Elle nous reçoit avec un cœur qui n'a pas vieilli,et s'empare de nous ; il faut *tout voir, et c'est beaucoup,* car la sœur Gélas, dans son inépuisable charité, tient tête à toutes les misères.

Elle recueille les enfants naissants abandonnés, comme en Chine, les soigne, les baptise, les fait élever à ses frais, au nombre de cinquante : *un moyen ingénieux* lui fournit un peu de cet argent si nécessaire et qu'elle

n'a pas ; du consentement des sœurs, ses compagnes à l'hôpital, elle prélève le plus possible sur leur nourriture et sur la sienne ; c'est bien là l'aumône du pauvre prise sur le nécessaire ; mais combien elle doit être agréable à Notre-Seigneur, présentée à son divin Cœur par saint Vincent de Paul, au nom de ses Filles de la Charité ! Je tiens ce touchant détail de la pieuse indiscrétion de M^mes^ L... ; la bonne sœur Gélas serait bien mécontente si elle le savait ; n'est-il pas utile quelquefois pour l'édification de tous, que la lumière ne reste pas sous le boisseau ?

Une partie de l'hôpital contient de nombreuses classes destinées aux petites filles pauvres du pays ; il y a là un mélange de toutes les religions, turque, grecque, maronite : ici, ce sont des jeunes filles de quinze à dix-huit ans, que les sœurs ont retirées de la rue, où elles couraient les plus grands dangers ; on leur apprend à travailler ; l'ouvrage vendu à leur profit leur procure le pain de chaque jour ; celles qui n'ont pas d'asile couchent à l'hôpital.

Une autre salle s'ouvre devant nous ; c'est une *école normale* de Maronites, se préparant par une solide instruction à devenir maîtresses d'école dans les villages du Liban.

Ces jeunes filles, élevées dans l'amour du catholicisme et de la France, qu'elles regardent comme leur seconde patrie, sont de vrais missionnaires ; elles font connaître et aimer le nom de leur bienfaitrice, et servent puissamment à conserver et à étendre l'influence de notre chère patrie, que le protestantisme anglais et prussien cherche à battre en brèche depuis longtemps.

Dans un vaste ouvroir d'autres enfants confectionnent

des robes pour les dames turques, qui viennent avec joie les essayer à l'hôpital, seul endroit où il leur soit permis de se rendre. Les sœurs sont d'*excellentes couturières*, leurs mains charitables se prêtent à tout; les robes qu'on termine semblent des travestissements, tant elles sont éclatantes et chamarées de dorures; les femmes orientales n'aiment que les toilettes à grand effet : on nous montre le trousseau d'une riche Maronite, où le rouge domine au point de faire mal aux yeux : quelques familles de Beyrouth ont d'assez grandes fortunes, pour permettre à certaines élégantes de porter sous leurs voiles pour 50,000 francs de diamants.

D'autres classes renferment les petites filles les plus pauvres et les plus ignorantes de la ville; les sœurs ont peine à couvrir leur nudité; cependant elles utilisent tous les chiffons, les réunissent à force de travail et d'industrie, et parviennent ainsi à *inventer* de petites robes, qui ont bien quelque rapport avec l'*habit d'Arlequin;* mais qui donc oserait sourire devant ces prodiges de charité !

Nous achevons nos visites par celle d'une salle d'asile, où les petits Arabes et les petites Turques sont bien en guenilles; mais ces guenilles orientales sont charmantes, et semblent embellir tous ces marmots rieurs et joufflus. Une sœur de Charité au teint bronzé, nous fait les honneurs de la séance; du haut en bas des gradins son petit monde bat la mesure et se balance en chantant des airs arabes : c'est tout à fait drôle et gentil. La jeune religieuse, Arabe elle-même, nous inspire un vif intérêt; ayant eu le bonheur d'échapper aux massacres de 1860, elle a cru devoir consacrer à Dieu la vie qu'il lui a conservée.

La bonne sœur Gélas, heureuse de trouver des compatriotes, ne voulait plus nous laisser partir et se promettait encore de nous montrer ses malades et le dispensaire, où les sœurs pansent et soignent jusqu'à 700 personnes par jour : c'est à ne pas le croire, et rien n'est plus vrai ; mais nous étions à bout de forces, nos jambes, raidies par les longues journées de cheval, nous refusaient leur service ; j'ai dû réclamer et promettre de revenir un autre jour, ce qui ne m'a pas été possible.

J'ai emporté de cette visite un profond sentiment d'admiration pour ces filles de saint Vincent de Paul, qui parviennent à faire un bien prodigieux avec des ressources presque nulles. Elles agissent *pour Dieu* et *au nom de la France :* aussi le vrai peuple du Liban, ému de tant de bienfaits, lui est-il encore tout dévoué. Mais nos religieuses, nos pères Jésuites, Lazaristes, Franciscains manquent d'argent pour établir de nouvelles écoles, pour soutenir les anciennes, pour subvenir à toutes les œuvres de zèle nécessaires dans un pays aussi pauvre.

Pendant que les ressources font défaut à nos missionnaires, les Prussiens prennent pied dans le Liban, dans la Palestine, et fondent sur divers points des établissements protestants; l'argent abonde entre leurs mains; ils commencent une guerre d'influence terrible pour le catholicisme, et par suite pour la France, dont ils minent du même coup la puissance séculaire en Orient.

Dans une telle situation ne devons-nous pas accepter la lutte et la soutenir généreusement, en aidant de *nos bourses* ces religieux de tous les ordres, qui usent leur vie au service de Dieu et de la France ?

L'œuvre des écoles d'Orient est certainement le moyen

le plus pratique pour arriver à ce but : *l'aumône d'un franc est bien petite pour chacun; si elle était faite par tous ceux qui en ont la faculté, elle deviendrait bien grande;* quel cœur voudrait refuser son obole à cette œuvre éminemment catholique et française?

Samedi 3 mai. — Nous entendons la messe à l'église des pères Capucins qui sert de paroisse principale. Beyrouth, sur une population de 70,000 habitants, compte 20,000 catholiques tant Maronites que Grecs-unis et Latins. Un nombre assez considérable de chapelles, desservies par différents ordres religieux, suffit aux besoins de cette partie de la population.

Beyrouth, jadis Beryte, colonie de Sidon, fondée environ 900 ans avant Jésus-Christ, devint florissante sous les Romains; elle reçut dans ses murs Vespasien et Titus. Les Sarrazins s'en emparèrent, puis les Croisés. Saladin y fut couronné sultan de Damas en 1187.

Plusieurs faits légendaires, en particulier celui de saint Georges délivrant la fille du roi en tuant un dragon, se seraient passés dans cette ville. Une histoire plus authentique est relatée par saint Athanase lui-même comme étant digne de foi. A l'époque où les Juifs étaient nombreux à Beyrouth, l'un d'eux, ayant acheté une maison appartenant à un chrétien, y trouva un crucifix oublié par le propriétaire. Les chefs de la synagogue, informés de cette circonstance, s'emparèrent de la sainte image en disant : « Nos pères ont couvert le Christ d'insultes, faisons comme eux. » Alors crachant dessus, ils lui ouvrirent le côté; mais aussitôt il en sortit du sang et de l'eau comme sur le Calvaire. Recueillant ce sang dans un vase, ils le portèrent à la synagogue et expérimentèrent

sa puissance sur des lépreux, des paralytiques et des malades, qui recouvrèrent la santé au contact de cette eau sanglante miraculeuse. Les yeux des Juifs s'ouvrirent devant un tel prodige, tous se convertirent au divin Crucifié; ils voulurent connaître l'origine de ce crucifix, et apprirent qu'il avait été fait par Nicodème, ce sénateur qui avait aidé Joseph d'Arimathie à ensevelir le Sauveur, et qu'il avait appartenu depuis à saint Paul et à saint Jacques.

Dans la journée, M^mes^ L. nous conduisent au salut chez les dames de Nazareth, qui ont ici un pensionnat analogue à ceux du Sacré-Cœur en France. Elles instruisent les jeunes filles appartenant aux classe élevées de la Syrie, de l'Égypte et des Échelles du Levant.

La supérieure, femme des plus distinguées, nous fait le meilleur accueil; nous admirons la bonne tenue des élèves et le recueillement à la chapelle.

Quelle immense consolation pour les familles qui ont été obligées de s'expatrier, de trouver près d'elles les ressources de la meilleure éducation, sans avoir besoin d'envoyer leurs filles au loin, dans la mère patrie : elles doivent ce bienfait aux dames de Nazareth, qui sont certainement une des providences de l'Orient.

Lundi 5 mai. — Les jours de repos sont finis, nous avons repris haleine; le rendez-vous est pour ce soir à Damas, nous y serons exactes; dès 2 heures du matin nous sommes debout; peu après, nous quittons l'hôtel bravement et à pied, sous la conduite de deux domestiques arabes aussi sûrs qu'on peut le désirer.

La nuit est complète; l'un de ces hommes porte notre petite caisse, l'autre une lanterne indispensable, à cette

heure nocturne, dans les rues et les passages de Beyrouth remplis de chiens endormis sur lesquels on se heurte à chaque pas.

Au bout de vingt-cinq minutes de marche, nous atteignons la diligence, qui part immédiatement entraînée par le galop de six vigoureux chevaux. Elle met plus de deux heures à contourner les montagnes au-dessus de la ville, que nous revoyons toujours, et dont nous ne nous lassons pas d'admirer la situation. Des montagnes ornées d'élégants palmiers l'entourent de toutes parts et l'accompagnent jusqu'à la mer; elle s'avance comme un cap au milieu des eaux bleues de la Méditerranée.

Cependant la fatigue nous berce ; nous nous endormons prosaïquement devant ces splendeurs de la nature, pour nous réveiller dans l'Anti-Liban, dont la chaîne de montagnes est nue et aride.

La chaleur devient intense, la poussière nous oblige à fermer les glaces, et dans cet air étouffé nous devons encore respirer la fumée incessante que nous envoie un officier turc en troisième, dans le coupé. Qui dit Turc, dit chibouque, cigarette, etc. En dehors de cette odeur de tabac dont il ne soupçonne pas le désagrément, il se montre très-poli, et nous offre de partager les concombres crus dont il se régale, comme on présenterait en France des bonbons et du chocolat. Nous déclinons ses gracieusetés par une *pantomime aimable*, seule manière de converser qui soit à notre portée, et nous subissons cette atmosphère de tabagie jusqu'à Damas, ce qui est bien long !

A moitié route, la diligence s'arrête, on déjeune dans une petite auberge assez passable, où l'hôtesse nous sert des

cailles dignes de mémoire. Au moment où la voiture part, celle qui revient de Damas se croise avec la nôtre, ramenant M. l'aumônier du pèlerinage; ses partenaires sont allés jusqu'à Balbek; nous nous serrons la main en échangeant des vœux de bon voyage, et la diligence s'ébranle au triple galop.

La belle route de Beyrouth à Damas a été tracée par des ingénieurs français, sur l'initiative de M. le comte de Perthuis, qui a formé une compagnie de messageries et de roulage pour relier deux villes dont le commerce, en soieries surtout, est très-important. On dit que cette voie, digne des Romains, a coûté quatre millions; la compagnie en possède le monopole pour cinquante ans; tout voyageur, à pied ou à cheval, doit payer un droit pour y passer, s'il tient à éviter le *casse-cou public.* Malgré les pentes adoucies par des remblais, les longs tournants, tout le travail d'habiles ingénieurs, la nature du pays est si tourmentée, les montées et les descentes y sont si fréquentes, que la diligence doit relayer presque toutes les demi-heures; il est vrai que la seule allure des chevaux est un galop soutenu.

A une certaine distance de Damas, une quantité de tentes blanches se dresse sur une plaine brûlante : c'est un camp turc; pas un arbre, pas un buisson : le Turc doit tenir de la *salamandre* pour vivre dans cette atmosphère de feu.

Quelle singulière cavalerie nous barre la route! Un régiment turc, à dos de chameaux ou pour mieux dire de dromadaires, est en marche près de nous; chaque animal porte deux soldats l'un devant sa bosse, l'autre derrière.

La diligence s'arrête, le conducteur crie de toutes ses forces, ce qui, en arabe comme en français, veut dire de se ranger. Les soldats, essayant de nous livrer passage, tirent en vain sur la corde de leurs montures : elles résistent. Le postillon, à bout de patience, met ses chevaux en mouvement, et les dromadaires effrayés prennent la fuite au grand trot, en secouant outre mesure leurs pauvres cavaliers. Ceux-ci ont beau se cramponner aux crins, à la bosse, crier, gémir, ils perdent l'équilibre et tombent, avec armes et bagages, sous les pieds de nos chevaux.

Ce tableau aurait été d'un comique achevé, si nous n'avions eu une peur affreuse pour les soldats; heureusement ils n'ont éprouvé aucun mal, car nous les avons vus courir, à toutes jambes, après leurs bizares et fantastiques montures qui se sauvaient de tous les côtés.

Nous approchons du but de notre voyage; une rivière bordée d'arbres baigne la route : c'est le Barada, qui pénètre à Damas par sept branches; ses rives, entourées d'une végétation puissante, sont couvertes de maisons de campagne et de palais appartenant aux riches habitants de *la perle de l'Orient*.

La route est très-animée : des détachements de soldats se rendent au camp avec leurs chameaux et leurs bagages, des cavaliers montés sur de beaux chevaux, des charettes, des voitures, des piétons se croisent sur le chemin; on sent le mouvement et l'approche d'une grande ville; enfin nous distinguons les coupoles et les minarets de Damas. Il est 5 heures du soir, nous descendons avec joie de la diligence, bien fatigués de ce parcours qui dure depuis *treize heures*.

Le drogman, venu à notre rencontre, nous conduit à l'hôtel Dimitre, où nous retrouvons avec plaisir les compagnons de voyage qui nous ont précédés à Damas.

Ici, on se sent tout à fait en Orient : couleur locale complète; cour pavée de marbre blanc, plantée de grands citronniers et de grenadiers en fleurs, salon arabe avec bassin, jet d'eau, divans, plafonds peints, etc., etc.

Nous jouissons d'une chambre assez fraîche, la table servie à l'européenne est passable; d'ailleurs nous ne saurions être difficiles, après *toutes les cuisines* que nous venons d'expérimenter. Le prix est le même qu'à Beyrouth ; notre drogman l'a fait d'avance, précaution toujours utile, particulièrement en Orient. Nous sommes à nos frais à l'hôtel ; la caravane dont Francis Morcos est l'entrepreneur ne commencera qu'au départ de Damas. Jusque là nous n'aurons à lui payer qu'une petite rétribution pour la conduite et la nourriture de nos anciens chevaux qu'il a amenés de Beyronth.

Après le dîner, suivi de quelques causeries, nous terminons avec plaisir une journée qui dure depuis deux heures du matin.

Mardi 6 mai. — Le frère Liévin prend la direction de la nouvelle caravane. Un Français, habitant de Damas, à qui j'étais recommandée, a l'amabilité de nous accompagner; sa connaissance parfaite de la ville et des environs en fait un précieux *cicerone*.

Le quartier chrétien réclame notre première visite, nous descendons par seize marches dans une chapelle et dans une crypte qui seraient, suivant la tradition, la maison d'Ananie et le lieu authentique du baptême de saint Paul. Nous aurions bien voulu entendre la messe

dans ce sanctuaire souterrain; le temps ne le permettant pas, nous adressons en commun une courte et fervente prière au grand converti de Damas.

En suivant les traces de l'apôtre des Gentils, nous nous rendons près des remparts, à l'endroit d'où il s'échappa dans un panier soutenu par une corde, puis au tombeau du portier Georges, massacré pour avoir favorisé sa fuite. Malheureusement la chaleur est si horrible et la course depuis l'hôtel si longue et fatigante, que, n'en pouvant plus, nous prenons pour siéges les tombeaux qui entourent celui que nous venons vénérer. Des arbres superbes ombragent ce cimetière; nous nous y oublions à causer, et la mémoire de l'héroïque portier ne reçoit certainement pas de nous les honneurs qu'elle mérite.

Le frère Liévin, qui semble dans son élément au milieu de la température de feu que nous subissons, nous conduit vers une voie romaine hors les murs, sur le chemin de Damas, où saint Paul renversé de cheval entendit ce cri puissant qui pénétra jusqu'à son cœur : « Saul, pourquoi me persécutez-vous ! »

Il y a contestation sur le lieu du miracle : on montre trois endroits qui se disputent cet honneur. Le frère Liévin donne la préférence à celui où nous sommes. Nous mettant à genoux près de la voie romaine, nous y prions tous ensemble, heureux de recommencer les pieuses habitudes de la caravane de Terre-Sainte.

Nos compagnons de voyage continuant leurs explorations, je me sépare d'eux avec ma fille, me trouvant trop fatiguée pour affronter plus longtemps une chaleur inconnue à l'Europe : je prie M. L., ce compatriote de Damas, de vouloir bien nous reconduire à l'hôtel que nous

ne pourrions retrouver seules dans ce dédale de rues sans noms. Chemin faisant, il nous propose gracieusement de nous montrer des intérieurs de familles arabes; nous acceptons avec plaisir, il y aura là repos et intérêt.

M. L. frappe à la porte d'une grande habitation dans le quartier chrétien, et demande en arabe la maîtresse de maison; elle achève de déjeuner : on nous introduit dans une vaste cour plantée de citronniers, de jasmins, et pavée de marbre blanc, puis dans un salon oriental avec bassin, jet d'eau, meubles incrustés de nacre, etc., etc.

Deux dames d'un certain âge, mère et tante de la maîtresse du palais, nous reçoivent avec la plus grande politesse, pendant que celle-ci court évidemment à sa toilette; M. L. nous présente comme des compatriotes, fatigués d'une longue course, qu'il désire faire reposer un moment chez des amis avant de les reconduire à l'hôtel. Nous n'entendons pas un mot de ce discours, mais on nous serre la main, et on nous offre des narguillés avec cette aimable hospitalité qui est certainement un des traits distinctifs de l'Orient. Nos hôtesses, très-étonnées de nous voir refuser les narguillés, s'empressent de les fumer avec la gravité que comporte un acte aussi important.

Enfin la jeune propriétaire de ce palais arrive en grande toilette arabe : pantalons blancs bouffants, robe blanche avec traîne devant et derrière, fleurs artificielles *venant de Paris* dans les cheveux, beaux bijoux, etc., etc. Elle se montre aussi gracieuse que possible vis-à-vis de nous, et soutient la conversation en français, ayant appris notre langue chez les sœurs de saint Vincent de Paul.

Cette famille est chrétienne et très-riche; la jeune

femme, à peine âgée de vingt-cinq ans et déjà mère de six enfants, est éblouissante de fraîcheur et de jeunesse. Ne pouvant accepter les narguillés, nous sommes obligées de répondre à ses politesses, en trempant nos lèvres dans les petites tasses de café qu'elle nous offre avec empressement.

La seconde maison que nous visitons est ornée et distribuée de la même manière que ce bel hôtel; on nous y fait boire une limonade exquise, quoique parfumée à la rose.

Dans la journée, nous flânons indéfiniment au milieu des bazars, qui jouissent d'une ombre agréable ; les rues étant assez étroites pour permettre de tendre des toiles ou des nattes d'un côté à l'autre, les rayons du soleil se trouvent ainsi interceptés, tandis que l'air circulant librement rend cette promenade fort agréable, même aux heures les plus chaudes.

Il faut se ranger à chaque pas pour laisser passer les ânes, les chevaux, les chameaux chargés qui se croisent dans tous les sens; l'animation du bazar est prodigieuse, les acheteurs affluent à Damas de tous les points du désert; aussi voit-on autour de ses boutiques les costumes les plus étranges et les plus curieux.

Un prêtre arménien, un dignitaire je suppose, passe près de nous, monté sur un superbe cheval; son vêtement noir et sévère accompagne parfaitement sa tête imposante; il est suivi de plusieurs personnes à pied et à cheval.

Il y a quinze ou vingt ans, les chrétiens ne pouvaient visiter sans danger Damas, ville sainte, nommée par les musulmans le paradis terrestre, la perle de l'Orient; maintenant les étrangers y viennent sans crainte,

on rencontre, dans ses quartiers les plus populeux, des Capucins, des Jésuites, des Lazaristes, des Sœurs de Charité; tous possèdent des maisons dans l'intérieur de la ville et y font le plus grand bien.

Parmi les bazars, un des plus importants est celui de la sellerie; on sait la passion de l'Arabe pour le cheval, de là son gout pour les objets de harnachement. Nous admirons en passant des selles rouges brodées de soie et d'or, des brides travaillées avec art, d'où pendent des pompons, des glands, des coquillages. Les selliers arabes ont un vrai talent de dessinateurs, leurs arabesques ont une grâce, un agencement remarquables.

Les babouches, unique chaussure de tous les Orientaux, ont aussi leur bazar spécial : elles sont jaunes, noires, vertes, rouges surtout; il y en a d'unies, de brodées, avec des paillettes brillantes : les bottes rouges sont aussi très- estimées. On se pousse, on se bouscule dans ce quartier, où les acheteurs sont nombreux. Nous avions espéré remplacer ici nos chaussures *plus que fatiguées* du voyage; mais il faut être habitué dès l'enfance aux pointes aiguës qui terminent les babouches, et qui les font ressembler aux souliers à la poulaine du bon vieux temps; après plusieurs essais infructueux, ne pouvant faire un pas, nous y renonçons à regret.

Une suite de bazars renferment les étoffes; là les cotonnades de l'Europe, ici les mousselines de l'Inde brodées d'or, servant aux turbans et aux ceintures; plus loin des tissus de soie, aux couleurs éclatantes, lamés d'or, destinés aux robes des Arabes ; le chef de nos mouckres achète une magnifique étoffe de ce genre pour sa parure des grands jours, il nous le montre avec un *légitime orgueil*.

Les écharpes brillantes, les belles couffiés de damas pendent à tous les étalages; ces dernières servent particulièrement de coiffures aux Bédouins, ils les fixent sur la tête avec une corde de poil de chameau, et s'en parent avec un chic inimitable.

Nous pénétrons au milieu des khans, vastes cours donnant sur le bazar, et servant d'entrepôt aux marchandises importantes; c'est là que se trouvent les tapis de Perse et du Levant, les belles cuivreries, les lames de Damas si renommées. Il est impossible pour un étranger de se reconnaître au milieu de ce labyrinthe de rues, de cours sans noms, ayant toutes le même caractère; un drogman est indispensable dans cette grande ville, où il serait d'ailleurs inutile de chercher à se faire comprendre.

Après les courses et les fatigues d'une journée d'exploration, les voyageurs trouvent un agréable repos dans la cour de l'hôtel sous les citronniers en fleurs; ils y restent volontiers à respirer la fraîcheur du soir; aussi les marchands arabes viennent-ils étaler avec empressement mille objets de curiosité sur les dalles de marbre; des rangées de petites bougies font briller les aiguières de cuivre aux dessins fantastiques, et les armes damasquinées; les marchands attendent nonchalamment, les jambes croisées, les propositions des amateurs.

Rien n'est plus joli, ni plus amusant, que cette cour ainsi illuminée; on va d'un étalage à l'autre, on regarde, on discute les prix, les drogmans viennent en aide, et les Arabes charmés parviennent à écouler ainsi bien des produits de Damas.

Mercredi 7 mai. — Ce matin la caravane dirige ses pas vers la grande mosquée, ancienne église bâtie par

les chrétiens sous le vocable de saint Jean-Baptiste, pour pour y déposer le crâne du Précurseur. Les Arabes s'en étant emparés sous les premiers successeurs du prophète, un de leurs califes, après avoir fait raser les chapelles et tout ce qui tenait au culte de Jésus-Christ, agrandit considérablement l'église, qu'il transforma en une gigantesque mosquée; elle passait pour une des merveilles du monde aux yeux des poëtes arabes, qui ont chanté sa beauté avec toute l'emphase orientale.

Les hordes de Tamerlan saccagèrent Damas et la mosquée; celle-ci fut restaurée par un des sultans d'Egypte et mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. C'est un vaste et imposant édifice, surmonté d'une coupole, et divisé en plusieurs nefs par des rangées de colonnes aux chapiteaux bysantins. Le pavé disparaît sous des tapis de Perse plus ou moins frais; un beau mikrab (niche tournée vers la Mecque), une chaire élégante, d'où l'Iman lit le Coran, voilà tout ce qui orne le plus saint et le plus riche temple de Damas.

Nous remarquons un tombeau couvert de tapis et entouré d'une grille de fer: ce sarcophage vide est érigé en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dont le chef, au dire des musulmans, aurait été déposé sous une colonne; ils honorent le Précurseur comme un grand prophète et l'ont en vénération. Suivant la version des chrétiens, cette précieuse relique aurait été soustraite aux musulmans et transportée à Constantinople.

En dépit de la chaleur, nous grimpons sur le minaret pour jouir du panorama de la ville et des environs : elle ne paraît pas avoir assez d'étendue pour contenir à l'aise 150 à 200,000 âmes. Les maisons en terre et sans toits

rendraient son aspect triste et monotone, si, de toutes les cours, ne s'élevaient des palmiers et des citronniers, dont la verdure se détache agréablement sur la teinte blanchâtre des monuments.

Une large zone de végétation s'étend jusqu'à l'entrée du désert, elle se nomme Goûtha et renferme des jardins justement célèbres par leur beauté et leurs produits exquis; ils sont fertilisés par les sept branches du Barada et donnent en abondance des abricots, des prunes, des figues, et surtout des raisins dignes de la Terre-Promise: nous n'avons pu goûter que des abricots nommés *mish-mish*, petits et parfumés; on en fait de merveilleuses confitures, qui se vendent en rouleaux ressemblant tout à fait *au papier Fayard;* je n'ai pas osé en emporter, la chaleur en devant faire prompte justice.

Du point élevé où nous sommes, nous distinguons la citadelle encore debout, quoiqu'en mauvais état; elle est occupée par les soldats turcs.

Le frère Liévin nous montre un arc de triomphe romain formant la tête de la grande rue à colonnes, *rue droite*, où saint Paul demeurait dans la maison de Jude; enfin au fond de ce panorama nous voyons le désert qui cache cette célèbre ville de Palmyre, que tout voyageur aimerait à visiter.

Le nom de Palmyre frappe vivement l'imagination; mais il en faut beaucoup pour s'aventurer jusqu'au sein de ses ruines : nécessairement étant à *Damas sa voisine*, nous nous sommes enquis des moyens qu'on employait pour s'y rendre : on n'y va qu'à dos de chameaux, les sables du désert formant une barrière infranchissable aux chevaux : la course est de huit jours; il faut empor-

ter de l'eau, car on n'en rencontre pas sur la route ; on ne doit partir qu'avec une caravane assez nombreuse pour se défendre au besoin; ce petit voyage coûte de 1,000 à 1,500 francs par personne.

J'ai eu occasion de causer avec un des voyageurs qui en revenaient et qui m'ont assuré que ses ruines étaient inférieures à celles de Balbeck : la grande *attraction* de cette ville du désert, suivant le mot anglais très-expressif, est de permettre à ses visiteurs de dire : J'arrive de Palmyre.

La chaleur nous arrache de ce brûlant observatoire; nous nous rendons chez Abdel-Kader, à qui le président de la caravane a demandé une audience. La maison de ce personnage, qui a fait tant de bruit en France, est fort modeste, et ne ressemble pas aux maisons somptueuses que j'avais visitées la veille. L'Émir nous reçoit dans un salon meublé à *l'européenne;* après nous avoir donné à tous des poignées de main de bienvenue, il nous offre des *fauteuils en acajou recouverts de velours d'Utrecht.* Quelle déception !

Voilà donc le héros de la guerre d'Afrique, assis prosaïquement dans un bon fauteuil au milieu de nous. Ses babouches étant restées à la porte, ses pieds reposent par terre renfermés dans des bas de coton blanc; rien de moins héroïque que cette pose, qui défie toute admiration. Son costume, assez négligé, se compose de pantalons bouffants, d'un cafetan gris café et d'un turban blanc. La tête est belle, les traits expressifs accusent autant de finesse que d'énergie; il est bien conservé, mais on nous assure en sortant que sa barbe, ses cheveux et même ses sourcils d'un noir de jais sont teints avec soin. Quelle pauvreté!

Le Président, *assis à la turque* en face de l'Emir (c'est le monde renversé), entame la conversation par le moyen des drogmans, car Abdel-Kader ne parle pas français : il paraît très-sensible aux compliments que nous lui adressons sur sa belle conduite pendant les massacres du Liban; il a sauvé un grand nombre de chrétiens : on l'interroge sur Médine et la Mecque, où il a été plusieurs fois; il en parle d'une manière intéressante, et nous raconte qu'un Européen ne pourrait y pénétrer sans être puni de mort; que ses coreligionnaires ont une telle vénération pour la ville sainte du Prophète, que la population atteint le chiffre fabuleux de 150,000 à 200,000 Musulmans, à l'époque fixée pour le pèlerinage; elle ne compte d'ordinaire que 30,000 âmes.

L'Emir nous fait apporter une excellente limonade, toujours parfumée à la rose, et nous nous retirons après avoir donné *backchiche* à ses nombreux serviteurs : le backchiche est ici le *Sésame* (ouvre-toi) des Mille et une nuits.

Après le repos forcé du déjeuner, nous repartons pour le bazar, à la recherche de ces mille riens que les voyageurs aiment à rapporter, et qui leur représentent les lieux qu'ils ont parcourus. Ici, il est facile d'étancher la soif brûlante qui nous tourmente toujours en Orient : les bazars sont remplis de marchands d'eau fraîche, de limonade glacée, qu'ils portent dans de petites outres suspendues à leur cou : on peut aussi y dîner au besoin; des boutiques de rôtisseurs montrent des broches verticales placées sur le comptoir, et tournant doucement devant un réchaud incandescent; de petites tranches de mouton, entassées les unes sur les autres, offrent aux amateurs un

repas excellent, dit-on : aucun de nous n'a été tenté d'y goûter; mais on vante beaucoup ce mode de cuisson et l'art des restaurateurs de Damas.

Si l'on a dîné, le dessert est de droit; il suffit d'étendre la main et d'ouvrir un peu la bourse; le bazar des confitures, des gâteaux, du *mastic*, de l'*amidon*, est bien grand, et donne une haute idée de la gourmandise des habitants de Damas.

Le frère Liévin nous conduit chez un vieil Arabe surnommé Abou-Antique, en raison de son commerce d'objets anciens. Nous voyons là des merveilles en faïences persanes, en plateaux de cuivre ciselé, en armes de tous genres; ces richesses sont étalées par terre sans ordre, sous l'unique préservatif d'une bonne couche de poussière; mais le rusé vieillard connaît parfaitement la valeur de sa marchandise; tout en prenant le café, *qu'il offre à ses visiteurs*, il discute *vaillamment* les prix, et ne cède qu'à bon escient.

Un nombreux cortège nous arrête tout à coup au milieu de la rue la plus populeuse; les drogmans nous font monter sur le comptoir des boutiques, d'où nous pouvons voir un curieux défilé. Une horrible musique de tambours et d'instruments en cuivre précède une bande de jeunes gens armés de longs bâtons, avec lesquels ils font des passes gracieuses et hardies; des chameaux les suivent et l'un de ces animaux, recouvert de housses et de tapis de prix, porte un petit garçon de cinq à six ans, vêtu du plus riche costume oriental : c'est le héros de la fête; il est soutenu, en avant de la bosse de sa haute monture, par deux enfants plus âgés que lui; de beaux chevaux, harnachés avec tout le luxe du pays, ferment la marche,

ils sont montés par un certain nombre de petits garçons richement habillés. Ce cortège passe en bousculant les passants, et en faisant un tapage à rompre la tête. On célèbre la circoncision de ces petits enfants, qui a eu lieu ce matin; cette cérémonie est toujours l'occasion d'une grande fête chez les riches Arabes.

M. L., retenu chez lui par ses affaires, a l'extrême obligeance de m'envoyer un de ses cavas, chargé de nous introduire dans un palais appartenant à un négociant turc de sa connaissance, qui veut bien nous permettre de le visiter.

Une rue étroite, bordée de grands murs, conduit à une porte basse donnant accès dans une vaste cour entièrement pavée de marbre blanc; de distance en distance, on a pratiqué de petites ouvertures au milieu des dalles, pour laisser passer les troncs des citronniers, des grenadiers et des jasmins; des jets d'eau et des bassins décorent cette magnifique cour, entourée d'arcades mauresques en marbre d'Italie. Nous entrons dans un salon grandiose où l'on a réuni des splendeurs dignes des Mille et une nuits : des divans en soie rouge brodée d'or, des consoles surchargées de vases de grand prix, des tapis partout; une corniche en saillie règne autour du salon; on en a profité pour y établir une collection complète de coupes en vieux Japon, ou en vieux Chine; il y en a tant, qu'elles se touchent, ce qui nuit un peu à l'effet général; c'est un vrai musée céramique d'une valeur considérable.

Notre admiration se traduit par des compliments, que le drogman répète au propriétaire du palais, qui nous suit pas à pas dans sa somptueuse demeure; mais il reste impassible, et paraît plus ennuyé que flatté de notre visite.

A quoi servent ces salons? Telle est la question que nous adressons à M. L. lorsque nous le retrouvons le soir à l'hôtel. Il nous répond que c'est uniquement une affaire d'ostentation; le propriétaire ne s'y tient pas d'ordinaire, et les femmes en sont exclues : il reçoit là de temps en temps quelques hommes de ses amis, on y fume le chibouc ou le narguillé, on y prend le café, la limonade glacée, et voilà tout.

Quelle triste existence que celle des Musulmans! L'absence des femmes ôte toute animation, toute gaîté aux salons les plus somptueux : les palais ne sont, à vrai dire, que de belles prisons, où les femmes vivent à part, dans l'ennui et dans l'ignorance, sous l'œil d'un maître jaloux, qui ne leur laisse aucune liberté : ainsi le veut la loi du Prophète.

La journée est achevée; c'est la dernière que nous passerons à Damas. Je regrette excessivement de n'avoir pas le temps de visiter les établissements des religieux et celui des sœurs de saint Vincent. J'ai appris avec joie que tout le bien qui se pratique à Beyrouth se fait également ici avec le même esprit de charité, la même entente des œuvres et des besoins du pays.

Les écoles ouvertes par les pères Lazaristes et par les sœurs de saint Vincent reçoivent un très-grand nombre d'enfants appartenant à toutes les religions. Un dispensaire, desservi par les sœurs, voit chaque jour accourir *du désert* les Druses et les Bédouins, qui viennent réclamer les soins et les remèdes que ces saintes filles leur prodiguent avec un zèle infatigable; tout est donné gratis, au nom de Dieu et de la France, sans distinction de races.

Comment les sœurs peuvent-elles suffire à des pansements et à des consultations qui varient entre *250 et 700 par jour?* C'est là le secret de Dieu; mais que la France, qu'elles font connaître et bénir, leur vienne en aide de toute la puissance de sa charité !

Nous quitterons demain matin cette ville curieuse, que nous aurions voulu voir et étudier plus longtemps. Son passé remonte dans la nuit des temps; les historiens assurent qu'elle existait avant Abraham, ayant été fondée par un petit-fils de Sem.

Elle a passé successivement sous le joug des Babyloniens, des Perses, des Macédoniens, des Romains. Les Arabes s'en emparèrent sous le règne du calife Omar. Louis VII, roi de France, l'assiégea de concert avec ses alliés; mais la division s'étant mise dans les rangs des Croisés, leurs prodiges de bravoure ne servirent à rien, ils ne purent pénétrer dans ses murs. Elle est toujours demeurée au mains des Musulmans, et appartient à l'empire Ottoman.

La population de Damas s'élève à près de 200,000 âmes; elle se compose, pour la plus grande partie, de Musulmans, de Druses, de Métualis; on y compte de 22 à 25,000 Chrétiens de divers rites et 4000 Juifs.

Ces derniers ont toujours été nombreux à Damas; depuis le temps d'Achab, roi de Samarie, ils y possèdent un quartier spécial, où se trouve encore la rue droite habitée par saint Paul. Ils se firent tellement détester des habitants, que leur historien Josèphe relate le massacre de 10,000 des leurs sur une des places publiques.

Il s'est passé de nos jours un fait odieux, qui explique la haine que les Juifs inspiraient au moyen âge, haine qui se traduisait trop souvent par le pillage et le meurtre.

En 1840, un père Capucin, renommé à Damas par la charité et les connaissances en médecine qu'il mettait au service de toutes les souffrances, fut appelé dans la maison d'un Juif, où se trouvaient le rabbin et d'autres personnages de la même nation. Il fut aussitôt terrassé et égorgé ; son sang, recueilli avec soin, servit à confectionner des pains azimes que le rabbin prépara lui-même, et qu'il destinait à diverses notabilités juives de Damas et de Bagdad.

Le corps du religieux et celui d'un domestique venu à sa recherche, qu'on avait saisi et tué de la même manière, furent dépecés, et les os brisés à coups de pilon; puis tous ces débris sanglants et informes furent jetés dans les canaux qui sillonnent la ville.

Une enquête eut lieu pour expliquer la disparition du Père et de son domestique ; on retrouva des fragments humains, qui ne laissèrent aucun doute sur la manière dont le crime avait été commis, et sur la culpabilité de plusieurs Juifs très-riches. Devant ces preuves palpables, ils confessèrent avoir assassiné le père Capucin, pour se procurer une bouteille de sang humain, que le rabbin avait mêlé à la pâte des pains azimes qui devaient être offerts aux personnes les plus zélées.

Ces révélations furent si complètes, que la police turque elle-même ne put hésiter à saisir les coupables; dix Juifs furent condamnés à mort; mais leurs compatriotes ne les abandonnèrent pas : à force d'intrigues et d'argent ils parvinrent à gagner du temps; l'affaire fut renvoyée aux Egyptiens, qui occupaient alors la Syrie. Méhémet-Ali, le célèbre vice-roi, après avoir écouté la prière de plusieurs Juifs d'Europe, qui firent le voyage dans le

seul but de sauver les coupables, ordonna leur mise en liberté : son arrêté se termine par un mot *qui contient tout*, dans ces pays barbares : « *Telle est notre volonté* ».

Les passions religieuses sont toujours vives à Damas, qui semble un camp avancé sur la route des trois villes saintes : Jérusalem, la Mecque, Médine.

Les Juifs, les Maronites, les Druses, les Musulmans se tiennent sur la défensive, tout en conservant au fond du cœur le souvenir de ces querelles sanglantes qui ont fait explosion en 1860, et qui ont couvert Damas et le Liban de pillages, d'incendies, de meurtres et d'atrocités.

Espérons que les nations européennes, et surtout la France, veilleront assez attentivement sur ces populations fanatiques pour empêcher le retour de malheurs dont les pauvres Maronites ont été les innocentes victimes.

X

DÉPART DE DAMAS. — L'ANTI-LIBAN. — LE MONT ABILÈNE. — LE BARADA. — BALBEK. — LES CÈDRES. — LES POPULATIONS DU LIBAN. — ORIGINE DES MARONITES. — EXCURSIONS DANS LES MONTAGNES. — APHÉCA. — LE NAHR-IBRAHIM. — LE CLERGÉ MARONITE. — VISITE AU PATRIARCHE DU LIBAN. — ANTOURA. — LE FLEUVE DU CHIEN. — RETOUR A BEYROUTH. — ADIEU AU FRÈRE LIÉVIN. — DÉPART DU LIBAN.

Jeudi 8 mai. — A 8 heures du matin la caravane s'ébranle pour recommencer la vie errante de la Palestine. M. L., monté sur une belle jument arabe, nous accompagne pendant deux heures : sa conversation, pleine d'intérêt, nous apprend mille détails sur Damas, que nous quittons à regret : une semaine entière ne serait pas de trop pour voir à fond cette ville du désert, que Julien l'Apostat appelait poëtiquement « *l'Œil de tout l'Orient* ».

Nous causons chevaux ; ceux de Damas et des environs passent pour les plus beaux du monde ; on vient d'en défendre l'exportation pendant un certain nombre d'années ; les étrangers faisaient des achats de chevaux si considérables, qu'on pouvait craindre l'extinction d'une race chez laquelle l'excellence du fond le dispute à la beauté de la forme.

La route passe au pied d'une maison de campagne d'aspect peu soigné, c'est une des nombreuses propriétés d'Abdel-Kader; bientôt nous quittons les bords ombreux du Barada pour pénétrer dans les arides défilés de l'Anti-Liban. M. L. nous quitte, après avoir reçu tous nos remercîments pour la manière, aussi utile qu'aimable, avec laquelle il s'est fait notre cicérone pendant ce court séjour de Damas.

Après trois heures de marche, nous retrouvons avec le Barada la fraîcheur et la verdure qui l'accompagne; il forme de gracieux méandres et s'est creusé un passage entre des montagnes rougeâtres d'un effet imposant.

Une oasis se présente; il est midi, c'est l'heure du déjeûner : les chevaux sont attachés aux arbres, pendant que nous mangeons sur l'herbe, à l'ombre de noyers séculaires.

Le Barada est à nos pieds, roulant impétueusement ses eaux au milieu des rochers qui lui barrent le passage; une source puissante, l'Aïn-Fédji, sortant d'un monument construit par les Romains, se précipite par une série de cascades dans le lit du Barada, dont elle est un des affluents : tout est torrent autour de nous; c'est avec un vrai plaisir que nous recevons les éclaboussures de ces belles eaux, trop rares en Syrie, où elles sembleraient si nécessaires pour rafraîchir la température.

Quelques femmes du village voisin, attirées par le bruit de la cavalcade, nous offrent des coiffures d'argent massif, ayant la forme de bonnets d'enfants; elles les ont remplies d'eau pour nous tenter; mais cette coiffure à *deux fins*, puisqu'elle peut servir *d'écuelle*, nous laisse dans une indifférence complète, le prix de 50 francs

qu'on en demande dépassant de beaucoup le mérite de cette fantaisie.

Nous continuons à suivre le cours du Barada; si la route s'en écarte, tout redevient sec et aride : des sommets de l'Anti-Liban, nous revoyons de temps en temps ce fleuve charmant, qui fait naître autour de lui un printemps perpétuel. Il est facile de comprendre l'admiration des Arabes pour ses eaux bienfaisantes; sans le Barada, Damas et ses environs seraient, je crois, inhabitables.

Le camp est établi le soir sur un étroit plateau au pied du mont Abilène, ainsi nommé en souvenir d'Abel.

Nous restons tard à respirer devant les tentes; la conversation très-animée roule sur les revenants; le clair de lune, les ombres fantastiques projetées par la montagne, où les gens du pays assurent qu'Abel est enterré, ont inspiré sans doute ces récits tout à fait de circonstance.

Le frère Liévin nous raconte la légende de cette montagne, que nous aurions eu la curiosité de gravir, si le temps nous l'avait permis.

Caïn, après avoir tué son frère, fut tourmenté de remords terribles; il transportait son corps d'un endroit à l'autre, ne sachant ce qu'il devait en faire : arrivé au pied du mont qui nous domine, il s'arrêta épuisé de fatigue, se demandant si la présence du corps d'Abel n'était pas la cause de ses souffrances; dans ce moment, deux corbeaux se livraient près de lui un combat acharné; l'un d'eux, ayant tué son rival, se mit à creuser une fosse avec son bec, l'y déposa et le recouvrit de terre. Caïn comprit qu'il devait agir de la même manière, et c'est ainsi que la montagne devint le tombeau d'Abel.

Vendredi 9 mai. — La nuit n'a pas été mauvaise, malgré l'exiguité des tentes; celles de la Palestine assez spacieuses ont dû rester à Beyrouth. Francis en a choisi de plus petites; les sentiers du Liban étant excessivement fatigants pour les bêtes de somme, il est bon d'avoir le moins de poids possible; cependant un campement nécessite tant de choses, que nous avons dix-neuf chevaux de bagage, sans compter ceux que nous montons.

Disant adieu au tombeau, plus ou moins authentique, d'Abel, nous traversons un pont pittoresque jeté sur le Barada, qui forme torrent au milieu d'une gorge profonde, dominée par des montagnes percées de cavités et de grottes sépulcrales : on pense que ces tombeaux, dont quelques-uns datent des Chananéens, appartenaient à la nécropole d'Atila; ils ressemblent à ceux que l'on voit dans toute la Palestine.

Une cascade à trois chûtes nous arrête un moment et excite notre admiration; c'est la seule de ce genre que nous ayons rencontrée dans nos courses aventureuses.

Nous quittons le Barada pour le retrouver encore, enlaçant des jardins bien cultivés et de riches vergers protégés par des haies en fleurs, couvertes des aubépines et des églantiers de notre pays : ce coin de la Syrie a, je crois, la même flore que la France.

La halte du matin se fait près du village de Zebdani, qui compte 3,000 habitants; nous sommes à merveille sous d'immenses frênes, au bord d'une fontaine dont l'eau est excellente. Les gens du village viennent en nombre, les autorités en tête, consulter le frère Liévin sur les travaux d'amélioration à exécuter pour conserver

cette eau précieuse, qui menace de tarir. J'ignore le résultat de la conversation faite en arabe; mais elle est assez longue pour nous permettre d'admirer le beau type de ces montagnards, auxquels leurs costumes prêtent une dignité, que nos grands personnages d'Europe ne sauraient avoir dans leurs habits noirs et étriqués.

Plus de sentiers suivis; nous allons, *non à travers champs, mais à travers montagnes,* nous élançant sur les sommets de l'Anti-Liban, gravissant une crête, puis l'autre, ne voyant partout que des pointes aiguës, dépourvues de végétation : ce paysage inspire la tristesse et l'ennui.

Nous trouvons le camp établi sur les plus hauts plateaux de cette chaîne de montagnes; il y règne une agréable fraîcheur, qui nous remet des ardeurs du jour.

Samedi 10 mai. — Le but de notre voyage actuel est Balbek, dont nous sommes encore séparés par une journée de marche; la ville du soleil se trouve à 75 kilomètres de Damas; on peut s'y rendre en deux jours; mais les chemins étant rudes, nous avons préféré aller doucement, puisque nous pouvons disposer d'un certain temps pour faire cette course.

Le sentier à suivre est à peine tracé, il monte et descend sur le flanc d'une haute montagne, qui nous montre des précipices béants sous nos pieds; il y a là des beautés sauvages de premier ordre, que je ne me lasse pas d'admirer : nous atteignons ainsi les dernières cimes de l'Anti-Liban, d'où nous voyons la grande et fertile plaine de la Cœlé-Syrie, et en face la chaîne de montagnes du Liban, parallèle à celle que nous suivons.

Malheureusement nous nous égarons sur ces sommets qui se ressemblent tous, ce qui nous fait perdre un peu de temps ; enfin après avoir passé quatre heures de suite à cheval, nous mettons pied à terre dans un village des Grecs-unis. Comme il n'y a pas d'arbres pour abri, Francis loue une grande salle et nous sert à déjeuner par terre, comme en pleine campagne.

L'ameublement des gens de la montagne n'est ni somptueux ni embarrassant : des nattes de paille, de vieux tapis, des coussins servent de siéges; quelques pauvres vieux ustensiles de ménage, voilà tout; ni lits, ni tables, ni chaises, c'est le dénûment absolu.

Le curé du village assiste à notre repas, les politesses mutuelles se passent en saluts, car il ne parle qu'arabe; le frère Liévin parvient seul à échanger quelques paroles avec lui; nous lui offrons le café et des oranges. Les paroissiens, attirés par la curiosité, envahissent les abords de la maison; la porte et les fenêtres encombrées ne laisssent plus circuler d'air, c'est à mourir; aussi nous hâtons-nous de repartir, préférant la chaleur de midi à la température viciée que nous supportons ici.

Une plaine de sable, que la route traverse au sortir du village, présente à l'œil un charmant tableau : de nombreuses jeunes filles, entourant une fontaine, y puisent l'eau qu'elles versent dans des auges de pierre destinées à abreuver leurs troupeaux. Les costumes éclatants, les longs voiles blancs de ces filles des montagnes font souvenir de Rébecca et de Rachel : les troupeaux groupés près des auges attendent leur tour pour boire à longs traits. Cette scène de mœurs patriarcales semble une page détachée de la Bible et nous reporte à

ces premiers âges du monde où tout était empreint de simplicité et de grandeur.

Un dernier sommet, gravi péniblement après tant d'autres, nous permet enfin de distinguer la ville célèbre que nous venons chercher dans les déserts de la Syrie.

La vaste plaine qui s'étend à nos pieds nous montre dans le lointain les ruines gigantesques de Balbek entourées d'un rideau de beaux arbres, ayant pour cadre les montagnes neigeuses du Liban : cette vue féerique est encore embellie par la touche puissante du soleil, qui inonde le paysage d'un flot de lumière.

L'ardeur pour la marche redouble; quelques temps de galop, faciles dans la plaine, abrègent la distance de Balbek ; avant d'y entrer nous descendons dans une carrière abandonnée, où git une pierre taillée de trois côtés, mesurant 20 mètres 80 de long, sur 5 mètres 7 de large, et sur 20 de haut : ce gigantesque monolithe tient encore par la base au rocher sur lequel il est couché : on se demande avec stupéfaction quels moyens ils avaient, ces hommes du passé, pour transporter de telles masses et pour les mettre debout !

Pendant que nous examinons cette pierre curieuse, les moukres, retardés par la difficulté des chemins, passent sur la montagne au-dessus de nos têtes; nous comptons dix-neuf bêtes de somme ; aucun doute n'est possible, ce sont nos bagages et nos gens : donc le camp n'est pas dressé; que faire en attendant ?

Le frère Liévin nous engage à traverser la petite ville pour visiter une fontaine située à une demi-lieue ; cette course donnera aux moukres le temps dont ils ont besoin pour préparer les tentes et le dîner.

La moderne Balbek, qui ne renferme rien d'intéressant, est habitée par un certain nombre de Grecs-unis gouvernés par un évêque, par quelques Maronites, et surtout par des Métualis, farouches musulmans de la secte d'Ali, qui détestent autant les Turcs que les chrétiens.

En suivant un limpide ruisseau, affluent du Léontès, entouré de haies d'églantiers jaunes, nous arrivons près d'une fontaine dont les eaux baignent les ruines pittoresques d'une chapelle érigée jadis par les Croisés.

Un campement placé en ce lieu serait charmant; mais le frère Liévin nous a préparé une surprise et nous promet mieux encore; il reprend la route de Balbek, traverse plusieurs cours d'eau, et nous conduit à l'entrée des ruines.

Une voûte sombre y donne accès; ce souterrain est si long, qu'un des pèlerins y fait un temps de galop : on dirait que cette galerie a été construite pour servir de mise en scène, et pour ajouter à l'effet des temples, en faisant passer le voyageur par une demi-obscurité, avant de lui dévoiler les merveilles d'Héliopolis.

Nous pénétrons dans une immense enceinte entourée de temples en ruines; nos tentes, plantées au milieu de ces débris d'un autre âge, ajoutent au pittoresque du site : le frère Liévin a choisi un admirable campement, il en est loué et remercié.

La fatigue a disparu comme par enchantement, pour faire place à la plus légitime curiosité ; nous nous dispersons dans les ruines, voulant profiter de tout le temps possible pour les étudier à fond.

Je visite d'abord le temple de Jupiter, dont l'intérieur

encore assez bien conservé est d'une beauté achevée. Les proportions en sont si parfaites, que ses immenses colonnes semblent légères en place ; mais si l'on examine celles qui gisent mutilées sur la terre, on ne voit plus que de lourdes masses à peine dégrossies.

Les fenêtres de style grec, comme tout le temple, sont entourées d'ornements fouillés dans le granit, dont le dessin et l'exécution ne laissent rien à désirer et rappellent la grâce et la légèreté de la Renaissance. Les sculptures qui sont tombées, regardées de près, étonnent comme les colonnes, par la grossièreté de l'ébauche, tout en donnant une haute idée du talent incomparable de ces architectes, qui pouvaient juger avec tant d'art l'effet de la mise en place de masses prodigieuses, et qui savaient sacrifier les détails à l'ensemble du monument.

Une magnifique colonnade régnait autour du temple. On compte encore un bon nombre de colonnes debout ; elles ont 44 pieds de haut et 15 de tour ; beaucoup se sont écroulées sous le vandalisme des Turcs et des Arabes, qui ont cherché à les faire sauter, pour s'emparer des barres de fer attachées à leur base : tout le sol est jonché de chapiteaux, de colonnes, de débris de tous genres, parmi lesquels il est difficile de se frayer un passage.

Je grimpe jusqu'au temple du Soleil, dont six colonnes se dressent encore avec majesté ; elles sont la merveille du désert et dépassent en grandiose tout ce qu'on peut imaginer : leur hauteur est de 72 pieds et leur circonférence de 21 ; elles appartiennent à l'ordre corinthien, si l'on en juge d'après les chapiteaux et la frise : les blocs de granit qui les composent ont de telles dimensions, que trois suffisent à l'élévation de chaque colonne.

Je m'arrête longtemps à contempler les restes imposants de ce temple fameux ; la chaude coloration de la pierre ajoute à leur beauté ; le soleil les dore de ses derniers feux avant de disparaître lentement derrière les montagnes neigeuses. Quelques chameaux broutent l'herbe entre les colonnes écroulées ; la nuit arrive et couvre, pour un moment, de ses ombres cet admirable et poétique tableau.

Bientôt le clair de lune remplace les rayons du soleil, les ruines semblent encore plus majestueuses sous cette douce et mystérieuse lumière.

Je me lève plusieurs fois pour admirer la ville des temples; le silence règne partout. Les tentes de quelques étrangers, notre bivouac, encore éclairé par les *feux du cuisinier*, qui prépare dans la nuit le repas du matin, les chevaux attachés autour des tentes, les moukres endormis sur des débris de sculptures, donnent seuls une apparence de vie à cette vaste métropole du passé: elle ne contient pas de tombeaux, il est vrai, mais des squelettes de temples, d'où les dieux sont partis, et dont on ne sait pas même l'origine avec quelque certitude.

Balbek, dont il est question dans l'Ecriture Sainte, est mentionnée sous le nom de Baal-Gad : le mot Baal veut dire Seigneur ou Dieu, et Bek ville, soit Balbek ville des dieux.

Les Grecs l'ont nommée Héliopolis, ville du soleil.

On croit qu'elle fut bâtie ou agrandie par Salomon, ainsi que Palmyre et d'autres villes du Liban.

Le culte de Baal passa du pays des Chananéens à Balbek, qui devint un de ses principaux sanctuaires; des prêtres égyptiens lui apportèrent celui du soleil.

L'histoire ne nomme pas les auteurs de ces gigantesques monuments ; l'oubli a passé sur des noms qui devraient être fameux dans les fastes artistiques : tout est mystère sur cet amas de ruines, formant jadis des temples si nombreux, qu'un des prophètes a pu nommer Balbek et ses environs « *le champ des idoles* ».

Les Romains possédèrent la ville, et construisirent ou restaurèrent quelques-uns de ses édifices : une scène étrange s'y passa sous leur domination, en l'année 269 de l'ère chrétienne.

On célébrait des jeux publics à Balbek ; un acteur nommé Gélas ou Gélasin fut plongé dans l'eau et baptisé en dérision de la religion du Christ ; aussitôt il se déclara chrétien, un miracle lui ayant révélé la gloire du Sauveur des hommes : aucune menace ne pouvant le faire renoncer à la foi qui venait de naître dans son âme, le peuple furieux le lapida sur le théâtre même où il avait joué quelques instants auparavant.

Constantin chassa les prêtres de Baal et convertit les temples en églises ; un évêque et des prêtres furent appelés pour établir la religion chrétienne dans ces lieux souillés par les plus honteuses pratiques du paganisme ; mais Julien l'Apostat rétablit les idoles sur leurs autels, et persécuta les chrétiens avec une rage infernale, peu digne du titre de philosophe dont il se vantait.

Théodose le Grand rendit la paix aux fidèles, qui purent habiter cette partie de la Syrie, jusqu'à la prise de Balbek par les soldats d'Omar.

L'Acropole souffrit beaucoup des déprédations des Arabes, qui se servirent des pierres de ses temples pour construire des tours et des remparts. Plusieurs

tremblements de terre couvrirent le sol de ses débris.

Les Perses et les Mongols la saccagèrent à leur tour. Tamerlan y pénétra en 1400 à la tête de 30,000 cavaliers.

Maintenant Balbek appartient aux Turcs, dont l'ignorance barbare ne fait rien pour conserver aux arts ce musée précieux, où l'antiquité avait élevé des chefs-d'œuvre dignes de rivaliser avec les monuments de la Grèce.

Dimanche 11 mai. — La caravane assiste à la messe d'un religieux maronite desservant la chapelle catholique. Les cérémonies du saint sacrifice, célébrées suivant le rite syriaque, sont si différentes des nôtres, que j'ai peine à les suivre.

Le prêtre a déployé la pompe des jours de fête pour recevoir les Francais; cependant l'ornement est usé jusqu'à la corde, le linge est dans le plus triste état, l'autel n'a pour parure que d'affreux bouquets de fleurs artificielles piquées dans des *bouteilles de vin de champagne, aux goulots dorés, restes de quelque pique-nique anglais*, que les pauvres maronites ont été heureux de ramasser pour en faire des *vases d'autel*.

L'assistance nous édifie par son attitude; mais nous souffrons en voyant la nudité de la chapelle, et en pensant à la majesté de Celui qui veut bien s'abaisser jusqu'à descendre sur ce pauvre autel.

Nous faisons visite au prêtre maronite dans sa petite maison contiguë à l'église. Il nous offre le café obligé et des bouquets de roses au parfum exquis.

Des religieuses arabes, appartenant à un ordre indigène, fondé par les Dames du Sacré-Cœur, nous accom-

pagnent chez le curé et nous témoignent la plus grande joie de voir des catholiques français ; il y a plusieurs années qu'il n'en est venu à Balbek. « Nous ne voyons que des Anglais », disent-elles tristement.

Nous visitons leurs classes et leur petite maison ; une jeune Arabe catholique, aussi élevée à Jérusalem par les Dames de Sion, nous sert d'interprète ; elle parle français avec un ton oriental qui ne manque pas de charme et qui rappelle les expressions naïves que Bernardin de Saint-Pierre met dans la bouche de Paul et de Virginie. Lorsque je lui demande l'heure fixée pour le salut, elle me répond : « Il faudra bien deux heures avant que le soleil ne dorme ». Cette manière poétique de marquer le temps a quelque chose de gracieux, qui convient parfaitement à cette fille du Liban.

Je reste toute la journée au campement, allant d'un monument à l'autre, étudiant, contemplant ces ruines immenses, et ne pouvant me lasser de reconstruire par la pensée les temples écroulés au milieu desquels nous sommes venues planter nos tentes, comme l'Arabe du désert.

Nous recevons la visite du curé maronite, des religieuses, accompagnées des enfants qu'elles instruisent : de gentilles petites filles bien éveillées nous adressent des compliments en arabe : l'une d'elles, âgée de dix ans, est déjà fiancée à un jeune homme de vingt-cinq ; elle se mariera dans peu d'années : l'âge fixé pour cet acte important varie d'ordinaire entre treize et quinze ans pour les jeunes filles.

La chaleur est terrible, on ne peut rester sous les tentes changées en fournaises ; aussi voyons-nous avec plai-

sir arriver la nuit, apportant un peu de fraîcheur au milieu de ces pierres qui ont servi toute la journée de réflecteur au soleil. Nous sommes *échaudés*, *brûlés*, *rôtis*, et nous pouvons affirmer, en toute connaissance de cause, que Balbek mérite encore le nom de ville du soleil.

Lundi 12 mai. — Départ à 7 heures du matin, après un dernier adieu aux ruines et à l'Anti-Liban, que nous quittons définitivement.

La route traverse une large plaine formant la Cœlé-Syrie, longue vallée qui sépare les deux chaînes de montagnes, le Liban, et l'Anti-Liban. Nous atteignons un maquis épineux sur les premiers contre-forts du Liban, et nous nous y arrêtons pour déjeuner. L'eau, rare et terreuse en ce lieu, nous est apportée par une vieille femme, coiffée d'*un ustensile d'argent*, ayant la forme d'une pomme d'arrosoir : rien de plus laid et de plus incommode, il me semble.

Vers 5 heures, nous arrivons au petit village d'Aïn-Ata, dominé par une très-haute montagne, qu'il faudra escalader demain pour atteindre les cèdres, but de notre excursion actuelle ; ce grand nom des cèdres du Liban, répété souvent comme terme de comparaison dans l'Ecriture Sainte, frappe l'imagination et excite vivement la curiosité ; aussi sommes-nous décidés à braver la fatigue pour arriver jusqu'à leurs pieds.

Le campement paraît mal situé dans un espace resserré au bas de la montagne, tandis que de grands arbres, de vertes prairies se montrent à une petite distance sur les hauteurs : nous réclamons ; mais le frére Liévin assure qu'il faut rester ici, à l'abri des ouragans fréquents de ce

côté : cette fois encore le bon frère a raison, le vent s'élève bientôt accompagné de pluie, et nous nous endormons bercés par la tempête.

Mardi 13 mai. — La nuit a été très-froide, des rafales continuelles menacent à chaque minute d'abattre les tentes comme à Naplouse : Francis, suivi des moukres, n'a cessé de voltiger autour du camp, un lourd marteau à la main, pour raffermir les piquets et les cordes.

De bonne heure la trompette, qui remplace la diane dans notre petit régiment, sonne le réveil de ceux qui dorment et le lever de tous.

La montagne qu'il s'agit de gravir à cheval présente de véritables difficultés à l'*escalade :* elle est parsemée de fleurs brillantes, s'épanouissant en buissons roses et violets, jusqu'à la limite du champ de neige qui couvre le sommet.

Les chevaux traversent la neige et la glace, qui craquent et s'enfoncent sous leurs pieds.

La montée a duré une heure et demie par des sentiers qui semblaient impossibles pour tout autre animal que le chamois ; ceux du versant opposé sont plus redoutables encore : heureusement les chevaux arabes grimpent comme des chèvres, et s'attachent si bien aux aspérités du rocher, *qu'on finit par renoncer à la peur, comme à une chose tout à fait inutile, qui n'a pas sa raison d'être.*

Du haut de la montagne, l'œil découvre des pics dentelés, se resserrant autour d'une gorge admirable, dont les hauteurs sont couvertes de villages maronites aux constructions pittoresques, se détachant sur des groupes de cyprès. C'est la route de Tripoli. Nous aurions tant

désiré la suivre pour contempler de près ces grandes beautés de la nature ; mais notre retour doit s'effectuer par Beyrouth, où nous nous embarquerons dans quelques jours; Tripoli n'est pas sur notre itinéraire d'excursions.

Tout d'un coup le frère Liévin crie : « Voilà les cèdres! » Quelle déception ! ce n'est que cela! Etait-ce la peine de franchir ces terribles défilés pour si peu de chose? Telle est la pensée, l'exclamation de chacun.

A la distance où nous sommes, une heure de marche encore, nous ne distinguons qu'un petit bouquet d'arbres verts, paraissant peu digne d'attention, et qui, partout ailleurs qu'au Liban, n'attirerait pas le regard du voyageur.

Le sentier suit des zigzags interminables, c'est un casse-cou, jamais nous n'avons rencontré une telle descente; cependant les montagnes de la Palestine et de la Phénicie en présentent de redoutables.

Enfin les chevaux, suant sang et eau, nous déposent sans accident au milieu du massif des cèdres ; nous mettons pied à terre sous des arbres séculaires, dispersés en groupes sur de petites élévations couvertes d'un gazon aussi fin que celui des parcs anglais.

Une ombre épaisse, un tapis vert, nuancé de fleurettes charmantes, des effets de lumière produits par le soleil qui se joue au milieu des troncs et des branches d'arbres, font de ce lieu de halte une délicieuse oasis. Qu'il fait frais ici ! Tâchons d'y passer la journée.

Et d'abord un peu de repos; on s'étend sur l'herbe, on respire l'air embaumé des cèdres et des fleurs, on déjeune : quelques pâtres apportent du *Liében* ou *Leben*, lait de chèvre caillé, qui sert en Orient de panacée universelle :

le frère Liévin en vante les mérites; c'est paraît-il, un des meilleurs remèdes contre la dyssenterie, maladie trop commune en Orient, surtout parmi les étrangers; mais j'avoue que le goût en est insipide, et que je m'en suis *beaucoup privée.*

Voilà une partie de plaisir faite pour ces Anglais qui attachent quelquefois plus de prix aux noms des lieux célèbres qu'aux sites eux-mêmes, un pique-nique sous les cèdres du Liban!

Reposés, restaurés, nous nous livrons à l'examen attentif des arbres qui nous entourent; leur nombre exact, le 13 mai 1873, s'élève au chiffre restreint de 392.

On ne trouve de cèdres dans aucune autre partie du Liban. Au temps de Salomon ils formaient de telles forêts, que le grand roi envoyait jusqu'à *10,000 hommes à la fois* abattre ceux qu'Hiram lui avait accordés pour le temple qu'il bâtissait.

Les Syriens faisaient de ce bois précieux et incorruptible un commerce important avec les autres nations; ils s'en servaient aussi pour les charpentes de leurs temples et pour la construction de leurs vaisseaux.

Si on se demande comment le déboisement prodigieux que nous constatons a pu s'effectuer sur des sommets inaccessibles, que le travail de l'homme n'a pas changés, on en trouve l'explication dans cette prophétie d'Isaïe : « Le nombre des arbres de cette forêt échappés à la flamme sera si petit qu'un enfant pourra les compter. »

Quelques-uns des cèdres que nous avons sous les yeux datent certainement de plusieurs siècles ; leurs troncs énormes, leurs branches tourmentées par l'action du temps, leur verdure éclatante, mériteraient encore les éloges des

prophètes : la magnifique comparaison d'Ezéchias pourrait être appliquée à plusieurs d'entre eux.

« Voyez Assur : c'était un cèdre sur le Liban, beau en ses branches, répandant au loin l'ombre de son vaste feuillage, magnifique en sa hauteur et élevant sa cime entre ses rameaux touffus. Les eaux l'avaient nourri; l'abîme l'avait fait croître . . . . . Ainsi il s'était élevé au-dessus de tous les autres arbres, et ses rameaux s'étaient multipliés, et ses branches s'étendaient au loin, vivifiées par les grandes eaux. Tous les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses rameaux, et tous les animaux des champs déposaient leurs petits sous son feuillage . . . . Il était beau dans sa grandeur, dans la longueur de ses rejetons, parce que sa racine était près des grandes eaux. . . . . Parmi tous les arbres du jardin de Dieu, il n'y en avait point qui l'égalât en beauté. . . . . C'est pourquoi Jéhovah le Seigneur a dit : Parce qu'il s'est enorgueilli de sa hauteur, parce qu'il a élevé sa cime au-dessus de ses rameaux touffus, et que son cœur s'est enflé de son élévation, je l'ai livré aux mains de la plus puissante des nations, et à tous ses caprices; je l'ai rejeté à cause de son impiété. Et des étrangers, les plus violents parmi les peuples, l'ont coupé et l'ont renversé sur les montagnes, et ses rameaux sont tombés dans toutes les vallées, ses branches ont été brisées dans tous les ravins; tout les peuples se sont retirés de son ombre et l'ont abandonné. »

Depuis que je suis dans ce lieu sauvage, au milieu des rochers dépouillés de toute végétation, et que je contemple ce petit bois de cèdres suspendu dans la région des nuages, à *6,000 pieds* au-dessus du niveau de la mer,

mon opinion a tout à fait changé : la course pénible que nous avons faite me paraît mille fois compensée par la vue de ces arbres, contemporains ou rejetons de ceux que les prophètes ont chantés. Quoique le plus grand nombre soient évidemment très-jeunes, l'ensemble du massif mérite le plus grand intérêt, comme site et surtout comme souvenir biblique.

On a élevé, il y a quelques années, une modeste chapelle à l'ombre des cèdres. Le Patriarche Maronite vient de temps en temps y célébrer le saint sacrifice : les habitants des villages voisins s'y rendent aussi en pèlerinage ; mais pendant les trois quarts de l'année la montagne et le massif sont couverts de neige et inabordables.

Les Maronites ont une telle vénération pour *leurs cèdres*, que le Patriarche, dont ils sont la propriété, a dû défendre, sous peine d'excommunication, qu'on en prît des branches ; sans cette mesure, bien sévère pour le délit, ils seraient dépecés par la piété des fidèles ou par l'avidité des étrangers. Tout en ne croyant guère à une censure qui me paraît plus que douteuse, j'en tiens compte cependant, et je me contente de ramasser quelques jolis cônes tombés sur l'herbe, que j'emporte comme souvenir.

Nous jouissions en paix du repos chèrement acquis que procurent ces beaux ombrages, lorsqu'un coup de tonnerre, suivi de roulements violents, se fait entendre dans le lointain, répercuté par l'écho des montagnes. Le frère Liévin, toujours sur le qui vive pour la sûreté générale, ordonne le départ immédiat. Les orages à cette hauteur sont d'ordinaire accompagnés de neige ; si celui qui nous

menace vient à éclater, les sentiers ne seront plus praticables, et nous serons coupés du campement.

Cette perspective n'est certainement pas riante ; aussi en un instant la caravane remonte-t-elle avec ardeur le versant qu'elle a descendu si péniblement ce matin.

L'orage gronde toujours, suspendu au-dessus de nos têtes comme l'épée de Damoclès : heureusement nous en sommes quittes pour la peur, il reste dans la région des nuages que nous nous empressons de fuir ; après avoir traversé de nouveau le champ de neige, et descendu sans encombres la haute montagne qui domine Aïn-Ata, nous atteignons nos tentes et le dîner, auquel nous faisons honneur, avec un appétit aiguisé par dix heures passées au milieu de l'air vivifiant des grands sommets.

Pendant la soirée le curé du village nous fait une visite, et nous prie d'assister à la messe qu'il dira demain pour la caravane : nous nous excusons sur l'heure matinale fixée pour le départ, et sur notre excessive fatigue : comme nous savons par Francis la pauvreté de l'église, nous faisons une petite collecte que nous offrons à ce bon prêtre en retour de sa pieuse politesse. Lui-même paraît très-misérable, il est vêtu d'une robe de toile de coton gros bleu et d'un manteau noir en bien mauvais état; une sorte de tiare, élevée et ronde en toile noire aussi, lui couvre la tête. Il appartient au rite maronite auquel l'Eglise catholique tolère encore le mariage, suivant l'usage antique de la primitive Eglise : il est veuf et n'a plus qu'un enfant, charmant garçon de onze ans, qui lui répond la messe tous les matins.

La figure digne et belle de ce prêtre indique une souffrance à laquelle la pauvreté ne doit pas être étrangère :

le bon drogman Francis l'invite à dîner ainsi que quelques notables du village et les principaux moukres.

Dès que nous avons quitté la tente salle à manger tout ce monde s'y installe : la table, mise de côté comme un meuble inutile, est remplacée par un tapis, autour duquel Francis et ses convives se placent en rond ; ils mangent à la gamelle du grain frit, du lait de chèvre aigre, mêlés à un peu de viande de mouton ; nous regardons ce curieux festin présidé par le curé avec toute la dignité d'un Arabe ; les chiboucs, servant de dessert, sont l'accompagnement obligé du café : le curé et son fils fument comme les autres le bon tabac du Liban.

Nous sommes ici tout à fait dans le pays des Maronites ; le côté des cèdres est occupé par leurs villages : la Kadischa, vallée des saints, où ils se réfugiaient pour fuir les persécutions, n'en est pas éloignée, non plus qu'Eden sur la route de Tripoli, dont la situation est si admirable, dit-on, que quelques-uns ont voulu y placer le Paradis terrestre.

Le Liban appartient à trois peuples essentiellement différents d'origine et de religion : le plus ancien est certainement le peuple maronite, qui doit son nom au moine Maron, mort en odeur de sainteté vers le cinquième siècle. Ceux des habitants de la Syrie, que les prédications de ce saint homme avaient préservés de l'hérésie des Nestoriens et des Jacobites, se retirèrent dans les montagnes du Liban et furent désignés par le nom de Maronites.

Ils se battirent contre les Arabes, les repoussèrent des montagnes, et vinrent en aide aux Croisés : 40,000 des leurs tombèrent en braves sur les champs de bataille de

la Palestine ; après la perte du royaume de Jérusalem, ils se maintinrent dans le Liban et conservèrent intacte la foi de leurs pères, pour laquelle beaucoup d'entre eux ont versé leur sang.

La France s'est toujours montrée leur protectrice et n'a cessé de faire valoir leurs droits, soit par des traités, soit par les armes. Son intervention, appuyée sur un débarquement de troupes, a mis fin aux massacres de 1860. Les Maronites savent ce qu'ils lui doivent ; leur attachement pour elle ne se dément jamais, et se transmet, avec le sang, d'une génération à l'autre. On évalue leur nombre à 300,000 âmes à peu près.

Les plus grands ennemis des Maronites sont les Druses, jadis très-nombreux, et réduits maintenant au chiffre restreint de 40,000. Ils suivent une religion étrange, mélange singulier des vérités de l'Evangile et des erreurs du Coran : ils admettent la métempsycose et croient que Dieu s'est incarné dans la personne du calife Hakem, fondateur de leur secte, prince insensé qui régnait au onzième siècle sur l'Egypte et la Syrie : au milieu de ses extravagances, il eut la volonté de se faire passer pour un Dieu, et les adorateurs ne lui manquèrent pas ; mais un autre calife ayant voulu faire rentrer les dissidents sous la loi de Mahomet, ils quittèrent l'Egypte, mirent à leur tête un chef nommé Durgi, dont ils prirent le nom, et se réfugièrent en Syrie.

Les Maronites essayèrent en vain de résister à l'invasion de ces idolâtres ; après une lutte acharnée, ils durent leur abandonner une partie du territoire, le Liban se trouva partagé. Les Druses élevèrent des villages en face de ceux des Maronites ; il y a même des endroits

où leurs habitations se touchent : cependant, suivant l'expression de plusieurs auteurs « il y a du sang entre les deux nations ».

L'année 1860 a mis le comble aux haines qui les divisent ; les Druses, soutenus par les Turcs, soit tacitement, soit même ouvertement, versèrent à flot le sang des Maronites, qui, ne pouvant rien contre les ennemis du christianisme, tous réunis contre eux, furent écrasés et massacrés, dans des conditions qui ont fait frémir l'Europe, de pitié pour les victimes, d'horreur pour les bourreaux.

Les Druses n'ont pas de mosquées, ils se réunissent tous les mois dans des assemblées secrètes tenues sous un arbre vert : à l'encontre des Musulmans, ils n'ont qu'une seule femme : on les dit braves et hospitaliers ; le frère Liévin, ayant eu occasion de leur demander l'hospitalité, dans ses courses au Liban, quoiqu'il fût habillé en religieux, n'a pu que se louer de ses terribles hôtes.

Les Musulmans, conquérants et maîtres de la Syrie, sont moins nombreux que les chrétiens dans l'intérieur du Liban ; ils comptent dans leurs rangs la secte détestée des Métualis et quelques autres dissidents ; mais le pouvoir leur appartient, et les Maronites, toujours menacés, peuvent craindre de nouveaux malheurs, si l'Europe ne veille pas attentivement sur les menées haineuses des ennemis de tout nom chrétien.

Le chef de nos moukres a été pris subitement d'un violent accès de fièvre, il est étendu sans mouvement dans la salle à manger : nous voulons le soigner, lui faire prendre du sulfate de quinine, dont chaque pèlerin possède une ample provision ; en sa qualité de musulman il croit au fatalisme, ne veut rien accepter, et aimerait

mieux mourir, que de toucher à nos remèdes. Du reste, il ne se plaint pas, quoique sa figure soit décomposée ; pour tout soulagement il s'étend sur des sacs d'orge, qui lui tiennent lieu de matelas et s'abrite sous la tente, ce qu'il ne fait pas d'ordinaire, passant toutes les nuits à la belle étoile près du bivouac de ses chevaux.

Mercredi 14 mai. — La nuit a été glaciale, il a fallu user de toutes nos couvertures de voyage, l'eau l'est davantage encore ce matin, j'ai *ressenti l'onglée, oui, l'onglée au mois de mai en Syrie*, lorsque j'ai eu la prétention de me laver les mains.

Cependant le temps se montre charmant au départ; nous traversons un marais plein d'eau : rien à mentionner sur la route qui conduit au milieu d'arbustes rabougris sous lesquels nous déjeunons.

Pendant que nous nous livrons à cette importante opération, le chef de nos moukres passe fièrement devant nous, conduisant les bagages comme à l'ordinaire, et devant faire à pied six ou huit lieues de montagne, sans tenir compte de la fièvre qui l'a quitté fort heureusement cette nuit. Ces Arabes sont des hommes de fer, admirables de sobriété et d'énergie.

Le déjeuner est triste, presque lugubre : le soleil nous brûle d'un côté, un vent violent, qui s'élève tout à coup, nous glace de l'autre; de plus, l'eau, qu'il a fallu apporter dans des outres de peau, est détestable, sinon pour la santé, du moins pour le goût; ce sont des incidents de voyage qu'on doit accepter gaîment, aussi finissons-nous par en rire.

Nous repartons enveloppés de manteaux, le vent devient terrible, il fait rage sur les sommets des montagnes que

nous gravissons : les mouchoirs de poche, les foulards servent à défendre les chapeaux qui menacent de s'envoler ; quelques couvertures s'ajoutent même aux manteaux pour nous préserver du froid.

Les nuages, dont nous parcourons le domaine, se mettant de la partie, nous font une visite glaciale : nous marchons à la file dans ce brouillard du ciel, sans pouvoir rien distinguer de ce qui nous entoure ; cependant les nuages se déchirent au moment où nous pénétrons dans une gorge sauvage couverte d'ifs, dont les troncs annoncent la haute antiquité. Cette gorge donne accès dans une admirable vallée surmontée de pics gigantesques : pour ajouter au plaisir que nous cause cette belle vue, nos petites tentes blanches nous apparaissent au loin comme le port dans la tempête : elles sont placées sur un rocher, de manière à dominer ce paysage de la plus sauvage beauté.

Un revers de médaille se présente : le sentier qui nous sépare encore du campement ne peut être descendu par les chevaux chargés de nos *précieuses personnes;* le danger serait grand, la chute presque certaine; il faut donc mettre pied à terre; mais nous sommes si engourdis par le froid et par la course à cheval, que nous avons peine à nous traîner; les jambes nous font défaut, nous bronchons à chaque pas dans cette route tracée pour les chèvres.

Nous passons devant un cirque, que quelques personnes comparent à celui de Gavarni, pour traverser un pont de pierres jeté sur une gigantesque cascade, qui descend de bonds en bonds d'une grotte profonde creusée dans la montagne : des arbres superbes s'élèvent majestueusement

au-dessus des eaux vives qui jaillissent de toutes parts : ce site est beau et grandiose.

Les ruines d'un temple, ou d'une forteresse, font face à la cascade; le frère Liévin s'arrête pour en étudier les pierres dispersées; son amour de l'étude lui fait surmonter toutes les fatigues; comme il n'en est pas ainsi pour les autres pèlerins, nous l'abandonnons à sa contemplation savante, et nous nous hâtons de trouver l'abri de nos tentes.

Le campement placé à l'entrée du petit village d'Aphéca, appartenant, je crois, aux Druses, est établi sur un espace étroit, qui nous procure une *intimité* par trop grande avec nos chevaux : leurs têtes s'appuyent sur les tentes, un mulet pénètre même dans un de nos domiciles de toile, et les ânes nous régalent toute la nuit de leurs braiments infernaux.

Jeudi 15 mai. — Réunion à 7 heures pour le premier déjeuner : le frère Liévin, perdu dans ses études archéologigues ou topographiques, est en retard, pour la première fois de sa vie probablement; aussi lui donne-t-on un charivari, en frappant sur les verres et sur les tasses.

La caravane, toujours à cheval, monte et descend sans esse les rudes sentiers du Liban, dont les passages les plus raides de la Suisse ne sauraient donner l'idée : ce ne sont que pierres roulantes, blocs aigus, sur lesquels les chevaux doivent se tenir en équilibre, s'ils ne veulent pas tomber dans les précipices. Le vertige saisirait un voyageur qui ne serait pas fasciné par une vue assez belle pour lui faire oublier les dangers du chemin.

Des montagnes boisées, des sommets neigeux, des pics

dentelés et perçant les nuages, des gorges profondes, de belles eaux, une végétation luxuriante, mélange de celles de l'Europe et de l'Orient, voilà l'ensemble de ce Liban digne des éloges des prophètes, qui ont célébré sa beauté dans les pages immortelles de la Bible.

Le portrait suivant, tracé par les poètes arabes, est de la plus grande vérité: « Chaque montagne porte l'hiver sur la tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds. »

Une descente verticale nous conduit au milieu d'une gorge resserrée où coule le Nahr-Ibrahim, près duquel, dit la fable, le dieu Mars, sous la forme d'un sanglier, blessa mortellement le bel Adonis : ce souvenir mythologique nous intéresse beaucoup moins que la splendide nature qui s'étale sous nos yeux.

Nous déjeunons au bord du fleuve, à l'ombre des noyers et des platanes, près de blocs de rochers entassés pêle-mêle par les tremblements de terre : le fond de la gorge semble fermé par d'immenses pics couverts d'ifs et d'autres arbres verts, dont les feuillages sombres se détachent sur l'azur du ciel.

Le frère Liévin a dirigé nos pas vers ce ravin sans issue, pour nous montrer un des beaux paysages du Liban; maintenant il s'agit de remonter la descente formidable de ce matin : nous y voilà : il me semble toujours que chacun de nous va être coiffé par le cheval de son voisin, placé perpendiculairement sur sa tête; cette crainte se dissipe, nous atteignons le sommet. Mais hélas! un guide du pays, que Francis a pris à Aphéca, se perd lui-même dans ce dédale de montagnes; il faut

retrouver la route au plus vite; en conséquence il escalade plusieurs de ces petits murs en pierres sèches que les habitants élèvent pour soutenir les terres; le frère Liévin le suit à cheval, à notre grand étonnement, qui redouble, en voyant que *chacun de nous en fait autant:* cependant nous ne sommes pas des cavaliers émérites et encore moins des Centaures.

La route reconquise conduit la caravane sur d'autres versants couverts d'épais buissons de rhododendrons aux larges feuilles violettes : ces arbustes hauts de tiges diffèrent essentiellement de la plante charmante produisant la rose des Alpes, qui forme en juillet la gracieuse parure de la Suisse.

On nous offre des branches de fleurs, dont nous décorons les chevaux; les moukres s'en font de grands panaches à la manière des sauvages; la caravane ressemble à un buisson ambulant.

La marche continue toujours, la fatigue nous gagne et nous rend insensibles à la beauté des sites qui se succèdent sur la route; nous foulons aux pieds impitoyablement les glaïeuls, les daphnés blancs, l'acanthe et mille autres fleurs, qui feraient faire des folies à des botanistes dignes de ce nom.

Le frère Liévin nous fait remarquer des cultures qui donnent une idée favorable de l'intelligence et de l'énergie des Maronites; ils ne perdent pas un pouce de terre labourable, et savent tirer parti de chaque exposition : ici des plantations de muriers, plus loin du blé, des arbres fruitiers : sur les versants exposés à l'action du soleil, ils cultivent avec succès la vigne, dont on obtient un vin chaud et sucré, très-estimé des connaisseurs sous

le nom de *vin d'or*. Nous voyons avec étonnement travailler les vignes à la charrue sur les pentes les plus rapides, où l'homme et le cheval ouvrent leurs sillons sans se préoccuper des précipices qui les entourent.

Les Maronites, que nous rencontrons dans la montagne nous saluent cordialement, en portant la main au turban, puis au cœur; nous répondons par le même salut oriental.

La soirée s'avance, nous craignons d'être surpris par la nuit sur ces sommets inaccessibles, où nos guides ont peine à se reconnaître; il faudrait hâter le pas, mais les chevaux épuisés s'arrêtent et semblent demander grâce; trois heures de marche ce matin, et près de cinq depuis le déjeuner, leur donnent droit au repos : le découragement gagne insensiblement gens et bêtes, lorsque la tête de colonne crie joyeusement : « Les tentes ! » Le jour baisse, une descente à pic nous sépare encore du camp; les chevaux s'engagent à la file dans un étroit sentier, ressemblant à un escalier dégradé : les beautés de la nature sont en vain accumulées sur ce point, nous ne pouvons en jouir, il faut veiller aux précipices, soutenir et diriger nos pauvres montures. Enfin nous atteignons le village de ***, où tout est prêt pour nous recevoir.

Le curé nous attendait au campement pour nous souhaiter la bienvenue; nous l'invitons à dîner, il n'accepte qu'avec difficulté, craignant d'être indiscret et voulant seulement nous témoigner sa joie de voir des Français dans son village.

Ce jeune prêtre, qui parle notre langue à merveille, me paraît aussi instruit que distingué; il a été élevé au

collége des Pères Jésuites de Ghazir et fait honneur à leur éducation.

Ces religieux possèdent dans le village de Ghazir, en vue de la mer, un vaste établissement servant de collège et de séminaire. A l'époque des vacances de leurs élèves, ces bons Pères reçoivent des prêtres indigènes, leur donnent des retraites, et les renvoient dans leurs montagnes, retrempés dans la foi, pourvus d'une instruction qui leur fait trop souvent défaut et que leur bonne nature et leur intelligence les mettent en état d'acquérir très-promptement.

Au point de vue catholique, l'œuvre des retraites pour le clergé du Liban est une des plus nécessaires et des plus fécondes; aussi le zèle des Jésuites leur fait-il en donner chaque année dans plusieurs villes de la Syrie; mais là encore, il faudrait des secours d'argent, les Pères sont obligés de loger et de nourrir ces pauvres prêtres, et souvent ils doivent donner quelques ornements pour remédier à la nudité des églises dont on leur révèle les misères.

Rien n'est plus touchant que la reconnaissance de ces prêtres; ils se rendent si nombreux aux lieux indiqués pour les retraites, avec un tel désir d'étudier la parole de Dieu sous ces maîtres habiles, que beaucoup sollicitent de coucher sur la terre nue lorsque tous les lits ont été donnés.

Le jeune clergé indigène, élevé par les soins des Jésuites, peut rivaliser d'instruction avec celui de l'Europe; il est destiné au célibat, et comme tel préféré par les populations.

Il reste encore environ un quart des prêtres maronites

mariés, suivant l'ancien usage du pays : ce sont des gens simples, bons, profondément dévoués à l'Eglise catholique ; leur pauvreté est douloureuse et laisse peu de temps pour l'étude.

Le gouvernement turc ne donnant aucune subvention au clergé, il doit vivre d'une sorte de dîme, que les fidèles prélèvent sur leurs récoltes et qu'ils payent en nature : blé, vin, miel, cocons; le curé touche en outre quelques émoluments provenant de l'autel; mais les frais du culte, messes, enterrements, mariages sont à peine rétribués. Le célibataire, habitué à la vie sobre du montagnard, se suffit difficilement; le prêtre marié, qui doit soutenir une famille entière, se trouve dans une misère qui finirait par l'absorber si les retraites ecclésiastiques ne venaient de temps en temps l'arracher à ses durs travaux, en lui donnant quelques jours de loisirs, pour étudier les devoirs importants de son ministère.

Tout en causant avec le curé de ***, nous apprenons mille choses intéressantes sur les Maronites, qui ont droit à toutes nos sympathies. Ces braves gens observent les lois de l'Église, avec une sévérité qui ferait rougir bien des chrétiens de l'Occident. Les jours de jeûne, le lait, le beurre, les œufs sont interdits. Les fidèles ne se permettent ni de boire ni de fumer avant midi ; ces deux dernières privations semblent être au-dessus des forces humaines, vu les habitudes et la chaleur du pays. Les gens qui cultivent la terre se soumettent comme les autres à cette triste observance, refusent la dispense qui leur est offerte et le plus léger adoucissement.

Malgré l'intérêt de la conversation, la fatigue se fait si vivement sentir, que nous nous couchons en sortant de

table; ce dîner cependant a été digne de mémoire : le cuisinier a immolé un dindon qui nous suivait depuis Damas, et qui naguère *piaulait mélancoliquement* dans les ruines de Balbeck : l'appétit rend féroce, la caravane le dévore en *vantant ses qualités savoureuses*, mais sans exprimer le moindre regret sur la fin douloureuse de ce bon compagnon de route.

Vendredi 16 mai. — Bonne nuit, prolongée sous les tentes jusqu'à 6 heures; alors *branle-bas* général, tout se met en mouvement dans le petit camp français : les domestiques, répondant aux appels réitérés de chacun, courent d'une tente à l'autre pour apporter l'eau destinée aux ablutions du matin; le cuisinier, toujours à son poste, fait sauter les omelettes et prépare le café, pendant que les moukres pansent et sellent les chevaux.

En entrant dans la tente du déjeuner, nous retrouvons le bon et aimable curé, qui vient nous dire adieu et nous offre d'excellentes provisions, prélevées, je le crains, sur son nécessaire; elles se composent de tabac que les fumeurs déclarent parfait, de miel parfumé par les plantes aromatiques du Liban, qui me paraît supérieur à celui de Chamounix, et enfin de trois bouteilles de vin d'or, vrai nectar que la caravane boit à sa santé.

Nous quittons avec peine ce joli campement, et surtout l'excellent prêtre qui nous a reçus en vrais compatriotes; n'ayant pas le temps de visiter sa pauvre église, nous lui laissons une petite offrande à cette intention, en regrettant de ne pouvoir faire plus; mais nous avançons vers le terme du voyage, et *le niveau des bourses baisse considérablement*.

Nous nous engageons dans les sentiers qui conduisent

à la mer, nous dirigeant vers Antoura, petite ville des montagnes, où je désirais visiter des religieuses arabes que j'avais connues à Paris. Les membres de la caravane ont eu l'obligeance parfaite de consentir à faire un assez long détour pour me procurer ce plaisir.

Les chemins sont toujours *terribles;* nos chevaux, malgré leurs jarrets d'acier, paraissent à bout de forces, le mien tombe à genoux : je ne sais s'il m'adresse une supplication, mais je ne lui réponds que par un bon coup de cravache, qui lui rend une vigueur bien nécessaire au-dessus des précipices sur lesquels nous planons à la manière des aigles on des vautours.

La route passe au milieu de rochers éboulés, formant des colonnes; on dirait les ruines de temples égyptiens : ce sont tout simplement des effets curieux, produits par des tremblements de terre ; près de ces rochers se groupent de jolis villages aux constructions à l'italienne; le khan ou auberge montre partout ses arcades ouvertes aux voyageurs ; plus nous approchons du littoral plus les chemins sont fréquentés. Nous avons couché à une telle hauteur sur la montagne, que nous descendons pendant plus de trois heures ; au bout de ce temps, nous atteignons une élévation plantée de pins parasols, d'où nous découvrons la mer : elle est là bleue et superbe sous nos pieds, formant un immense golfe, dont les bords, entourés d'habitations, présentent l'aspect le plus riant, le plus gracieux.

Le frère Liévin nous montre, à une certaine distance, la petite ville de Ghazir; l'établissement des Pères Jésuites paraît admirablement situé comme lieu d'étude et de méditation. Nous regrettons vivement de ne pouvoir

le visiter, il nous faudrait un jour de plus et nous sommes trop fatigués pour prolonger ces excursions.

De la hauteur que nous occupons, la vue est si belle qu'on ne peut s'en arracher; tous les environs sont littéralement couverts de monastères appartenant aux rites Syrien, Arménien, Grec-Uni, Maronite, Latin; tous sont catholiques, à l'exception, je crois, de très-rares dissidents. Le Liban est par excellence la terre dévouée à l'Eglise; aussi avons-nous grand intérêt à soutenir sa foi contre les envahissements, *armés..... d'une bourse*, de ceux qui le trouvent trop catholique et par suite trop français.

La halte du déjeuner a lieu dans un couvent des Pères Franciscains de Terre-Sainte ; ils ont ici une maison de refuge, pour le cas où la persécution les obligerait à quitter momentanément la Palestine.

Une grande salle voûtée et quelques divans nous procurent de la fraîcheur et du repos; laissant la caravane y faire une sieste de quelques heures, je remonte à cheval avec ma fille, et nous nous dirigeons vers Antoura, où nos compagnons doivent bientôt nous rejoindre.

Le drogman nous conduit par un sentier qui passe devant la maison du Patriarche du Liban, et nous engage à nous arrêter chez sa Grandeur. Comment résister au désir d'offrir nos respects à ce saint personnage, de recevoir sa bénédiction et d'obtenir la permission d'entrer au monastère cloitré d'Antoura?

Un *triste regard, jeté sur nos tristes toilettes,* nous fait hésiter ; mais Francis vante tellement la bonté et la simplicité du Patriarche, que nous nous décidons bravement à nous présenter devant lui, avec l'espérance qu'il

voudra bien excuser le costume de pèlerines encore couvertes de la poussière de Jérusalem.

Francis nous introduit dans une vaste salle basse ornée de divans ; plusieurs ecclésiastiques s'empressent de nous souhaiter la bienvenue en attendant le Patriarche, qui arrive bientôt accompagné de deux évêques. Il est vêtu à l'oriental : robe de soie violette, tiare noire, ayant la même forme que celles des curés maronites. Sa tête est superbe, une longue barbe blanche retombe sur la poitrine, toute sa personne est empreinte de dignité et de bonté.

Un des abbés, qui parle très-bien français, nous présente à sa Grandeur, et nous sert d'interprète, le Patriarche s'exprimant difficilement dans notre langue : il nous fait dire les choses les plus aimables sur la France ; répondant aux remercîments que je lui adresse sur l'accueil sympathique que nous avons reçu des catholiques du Liban, il ajoute ces paroles : « Les Maronites n'ont fait que leur devoir, ils sont tous prêts à verser leur sang pour la France ; quand elle souffre, nous souffrons ; quand elle est heureuse, nous le sommes aussi, car nous sommes les Français de l'Orient. »

Nous nous sentons émues, attendries, de l'accent chaleureux avec lequel le Patriarche exprime son dévouement pour notre chère patrie ; là au moins, dans ce petit coin de l'Asie, elle n'a pas fait d'ingrats, elle est encore aimée, malgré tous ses malheurs.

La visite terminée, par le café de rigueur, et par la bénédiction du saint évêque, nous repartons pour Antoura, que nous voyons de partout, que nous croyons toucher, et dont nous sommes encore séparées par une heure de marche pénible.

Le couvent de la Visitation se dresse enfin devant nos yeux; un escalier y conduit, *Francis le monte à cheval*, en nous faisant signe de le suivre; nous l'imitons sans hésiter, tout en trouvant cette manière de gravir un perron assez originale.

Mgr le Patriarche nous ayant accordé la permission d'entrer dans la clôture de la Visitation, nous avons le bonheur de passer quelques heures bien douces près de ces bonnes religieuses arabes, dont nous avions vu plusieurs à Paris, il y a quelques années. Elles étaient allées étudier la langue française dans une maison de leur ordre, pour l'enseigner ensuite aux élèves de leur petit pensionnat du Liban.

Pendant nos pérégrinations particulières, le gros de la caravane, après s'être arrêté chez le Patriarche, se rendait aussi à Antoura, et nous attendait dans le bel établissement des Lazaristes, où ces religieux élèvent jusqu'à 150 enfants appartenant aux diverses nationalités qui se partagent la Syrie. Tout en leur donnant l'instruction la plus variée et en leur faisant connaître les vérités de la foi, les Pères Lazaristes évitent avec soin d'exercer aucune pression sur l'esprit de leurs élèves ; ils attendent en paix l'heure fixée par Dieu, pour une moisson, qu'ils n'auront pas la joie de récolter, mais que leurs exemples de dévouement et de charité hâteront certainement.

Malgré l'aimable hospitalité que nous recevons dans ces deux couvents presque contigus, il faut partir : le jour baisse déjà, les sentiers sont encore difficiles, nous devons éviter les surprises et les dangers de la nuit.

Le paysage est charmant, la mer nous fait face avec ses hautes falaises plantées de pins parasols, les kans se

multiplient, ils sont fréquentés par les nombreux voyageurs qui passent près de nous, montés sur des ânes ou des chevaux richement hanarchés ; tous nous adressent le salut du pays, auquel nous répondons de notre mieux ; nos mains commencent à prendre l'habitude de cette gymnastique affectueuse et polie.

Nous sortons des montagnes pour entrer dans une plaine couverte de jardins fertilisés par des cours d'eau, qui murmurent de tous côtés. La route, une vraie route cette fois, est encombrée de gens revenant des marchés de Beyrouth ; leurs chevaux frais et dispos, leurs habits de fête contrastent singulièrement avec la mine piteuse de nos pauvres montures, qui se traînent tant bien que mal, et plus encore avec des toilettes portant les traces non équivoques de la longueur du voyage et de ses incidents.

Un fleuve nous barre le passage ; il faut le franchir pour atteindre les tentes, établies sur l'autre rive ; le gué, plus large que profond, ne présente aucun danger ; le frère Liévin passe le premier, la caravane le suit et traverse sans accident ce large cours d'eau, qui porte à son embouchure le nom peu poétique de *Fleuve du Chien*.

Les tentes sont dressées sur la plage, presque dans la mer, dont les dernières vagues viennent mourir à nos pieds ; ce voisinage me semble un peu trop près ; nous n'en avons rien à craindre cependant, la Méditerranée n'ayant pas les flux et les reflux de l'Océan.

Le dîner est gai, c'est le dernier sous la tente ; il est temps d'arriver, le pain manque, nous le remplaçons *désavantageusement* par des galettes turques très-dures et assez plates pour tenir lieu d'assiettes au besoin.

Le soirée se montre plus belle que jamais, sous ce ciel étoilé; nous la prolongeons longtemps, assis devant les tentes, causant joyeusement des incidents du voyage qui s'achève, du retour prochain dans la famille et dans la patrie.

Samedi 17 mai. — Le programme de la journée porte en tête : « repos du matin » ; en conséquence le bivouac se met fort tard en mouvement. Nous déjeunerons ici vers 10 heures, chacun a donc le temps de se livrer à ses occupations; les uns écrivent en France, d'autres dessinent un vieux pont, entouré de hautes montagnes, fait pour tenter les paysagistes; quelques personnes prennent des bains de mer, tandis que le frère Liévin court examiner des inscriptions en caractères cunéiformes et des sculptures antiques taillées dans les rochers qui bordent la route de Beyrouth.

Le fleuve près duquel nous campons était connu des anciens sous le nom de Lycus, les Arabes lui donnent celui de Nahr-el-Kelb (rivière du chien). Il a vu passer sur ses rives les armées des premiers conquérants; les légions romaines s'ouvrirent une route au milieu des rochers qui le dominent, et, quelques siècles plus tard, les Croisés durent livrer un sanglant combat aux Sarrasins dans cet étroit défilé, qu'ils parvinrent à franchir victorieusement.

Vers une heure, le cri : « A cheval! » retentit pour la dernière fois à nos oreilles; de larges gouttes de pluie commencent à tomber, indice menaçant d'un orage qui se forme depuis le matin; nous partons immédiatement pour traverser, avant qu'il n'éclate, le passage glissant, taillé en corniche, au-dessus de la mer, par l'empereur Antonin.

La caravane, plongée dans une profonde admiration, gravit en silence cette route pittoresque; la mer se brise avec fracas contre les rochers, tout en mêlant ses mugissements au bruit du tonnerre qui gronde dans la montagne; les effets imposants de l'orage ajoutent à la beauté de ce site justement vanté.

Pour jouir d'un tel spectacle, nous aurions accepté volontiers la rupture des cataractes du ciel, dont nous étions menacés; d'ailleurs, nos toilettes n'auraient pu que gagner à cette *lessive,* et la chaleur étouffante aurait rendu une douche fort agréable pour nos personnes. Il n'en a pas été ainsi, l'orage s'est dissipé soudain, laissant le soleil briller de nouveau sur les vastes plages que nous traversons péniblement.

Le sable fin, dans lequel nous enfonçons, inspire aux chevaux fatigués le violent désir de s'y rouler, sans égard pour le cavalier et le harnachement; mais nous sommes sur nos gardes, quelques-uns d'entre eux s'étant déjà accordé cette dangereuse fantaisie sur d'autres rives; nous les retenons d'une main ferme pendant plus de deux heures, ce qui ne laisse pas d'être assez laborieux.

Au moment où nous entrons à Beyrouth, un des jeunes moukres, qui nous faisait monter à cheval, et qui nous amusait par la manière drôlatique avec laquelle il parvenait à placer quelques mots de français, s'approche de moi en disant : « *Maman, Beyrouth, backchiche.* » Je comprends fort bien cette phrase éloquente, et je réponds à Abou-Assan, qu'il sera, comme ses camarades, récompensé de ses bons services par une gratification commune.

Nous descendons de cheval à l'hôtel d'Orient, où nous

sommes reçus comme d'anciennes connaissances par Bastoul en personne.

Le voyage du Liban est fini : adieu les tentes, les chevaux, les moukres! Nous rentrons à Beyrouth avec plaisir, étant tous plus ou moins fatigués de cette vie nomade, très-intéressante dans un pays primitif, mais assez pénible, par suite des difficultés que présentent les sentiers de montagnes, et surtout par la chaleur du climat, à une époque déjà trop avancée pour voyager en Orient.

Dimanche et lundi 18, 19 mai. — Nous passons en repos absolu les deux jours qui nous séparent de celui fixé pour l'embarquement.

Le départ de nombreux étrangers ayant permis au maître de l'hôtel de nous mettre au large, je jouis d'une chambre à quatre fenêtres ayant vue sur la mer : nous restons là tranquillement devant cette rade, admirant de loin les hautes montagnes qui l'entourent et que nous venons de parcourir avec tant d'intérêt.

Plusieurs paquebots sont à l'ancre ; on nous fait remarquer un aviso, appartenant à la marine française, mis à la disposition de M. Roustan, consul général à Beyrouth, qui vient d'être nommé commissaire de la France pour le réglement d'une affaire grave, qui s'est passée à Bethléem depuis notre départ; voici ce qu'on raconte :

Les Grecs se sont rués dernièrement sur les Franciscains pour arracher les tapisseries nouvelles posées sur les parois de la grotte, suivant l'accord passé entre la France et la Turquie, et pour enlever la grande étoile incrustée sous l'autel de la Nativité. Les Pères Franciscains, dépouillés de moyens de défense, mais faisant ar-

mes de tout, se sont défendus avec courage; ils ont été écrasés par le nombre de leurs ennemis, plusieurs sont blessés; alors les Grecs ont pu se livrer à leur rage de destruction; on dit que la grotte a beauconp souffert.

La question est grave, on craint que la Russie ne soit derrière les Grecs et qu'elle ne les soutienne. Nous sommes fort attristés de ces nouvelles, qui touchent à un si haut point aux intérêts des Catholiques en Terre-Sainte, et en particulier à ceux des Pères Franciscains, qui savent résister jusqu'à l'effusion de leur sang.

Le bon frère Liévin, très-préoccupé de ces douloureux événements, vient nous faire ses adieux : il part ce soir par mer pour Jaffa, d'où il se rendra immédiatement à Jérusalem. Il paraît ému de quitter la petite caravane encore réunie autour de lui à la table du déjeuner, ses supérieurs lui ayant permis de prendre ce dernier repas avec eux.

Nous acceptons avec joie sa promesse de beaucoup prier pour nous tous aux Lieux-Saints, près desquels il doit vivre, en attendant le jour du grand revoir de l'éternité.

Les adieux sont tristes, ce bon frère était devenu un ami pour chaque membre de la caravane. Pendant ces deux mois de voyage, nous l'avions toujours trouvé bon, aimable, dévoué; il joignait à la connaissance pratique des lieux et du climat, un amour ardent pour la Terre-Sainte et son vif désir de la faire connaître aux pèlerins.

Les caravanes n'ont point affaire, dans sa personne, à un cicérone blasé sur ce qu'il montre, mais à un religieux épris des grandeurs de la Bible et de la beauté du pays que Notre-Seigneur a évangélisé.

Lorsque nous le voyons, revêtu de son pauvre habit de

moine, monté sur un cheval arabe qu'il dirigeait en intrépide cavalier, sa tête nue, sa figure bronzée par le soleil, ses yeux vifs, sa longue barbe nous faisaient souvenir de Pierre l'Ermite en Orient.

Hélas! les temps sont bien changés! l'Europe, occupée de ses révolutions, ne s'ébranle plus pour venir vénérer et défendre le tombeau de Jésus-Christ; le frère Liévin a reçu de ses supérieurs la modeste et fatigante charge de diriger les pas des pèlerins catholiques, derniers et humbles Croisés, et de leur faire connaître les lieux où se sont accomplis les grands mystères de la religion. Nous remercions, du fond de nos cœurs, cet excellent religieux, du zèle avec lequel il a rempli sa mision près de nous, et nous pouvons l'assurer que nous ne l'oublierons jamais.

Dans la journée, Françis Morcos vient nous faire ses adieux : nous le remercions de ses services, nous lui serrons affectueusement la main : il nous assure qu'il voudrait revoir tous les ans notre petite caravane; c'est vraiment un homme excellent, que je souhaite pour drogman à tous les pèlerins de l'avenir.

Nous échangeons encore des adieux avec les moukres et les domestiques du campement; *un backchiche général* témoigne à ces braves gens la satisfaction de la caravane; nous n'avons eu qu'à nous louer de leur probité et de leurs rapports avec nous.

Les chevaux et les moukres reprennent la route de la Phénicie, se rendant à Nazareth par Saint-Jean-d'Acre; nous les regardons partir, et nous nous sentons tristes; ce voyage si touchant de la Terre-Sainte est déjà entré, pour nous, dans le domaine du passé!. . . . . .

Le paquebot des Messageries s'éloigne vers le soir

emportant le frère Liévin et Francis : nous leur faisons signe longtemps avec nos mouchoirs, tout en suivant des yeux le navire qui disparaît à l'horizon.

Mardi 20 mai. — Nous partons ce soir pour Constantinople sur un vapeur français, qui a mouillé en rade au point du jour. La matinée se passe au milieu de préparatifs de départ, coupés par les aimables visites de M^mes^ L... et de la bonne sœur Gélas.

Nous dînons à 6 heures, après avoir conduit au quai d'embarquement un aimable ménage qui faisait partie de la caravane, et qui prend passage sur un navire autrichien, pour se rendre plus promptement à Rome près du Souverain Pontife.

Une grande barque transporte, à bord de l'*Alphée*, les sept derniers membres de ce pèlerinage, qui comptait vingt et une personnes au débarquement de Jaffa. Nous avons l'intention de revenir en France par Constantinople et de visiter cette grande ville ensemble.

En quittant le Liban, terre Biblique encore, le pèlerinage de Terre-Sainte est tout à fait terminé ; nous avons eu peine à nous éloigner de ce sol de Syrie et de Palestine, qui renferme les souvenirs les plus chers au cœur des chrétiens; mais tout a un terme dans ce monde, qui doit finir lui-même; il faut partir, voilà deux mois que nous avons débarqué à Jaffa ; depuis ce temps que de choses nous avons vues! Quelle moisson de souvenirs nous avons récoltée dans les lieux qui ont vu passer le Sauveur des hommes, et qui portent encore l'empreinte de ses pas.

La bénédiction, qui nous a été donnée dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, a porté bonheur à la caravane ; nous avons fait, tant en Palestine

qu'au Liban, des courses à cheval, que le frère évalue à *240 lieues ;* nous avons couché *21 nuits sous la tente*, parcouru des sentiers difficiles, affronté les ardeurs d'un soleil brûlant, et cependant, nous n'avons eu à déplorer aucun accident fâcheux; *tous les pèlerins* ont pu s'embarquer au jour fixé pour le retour, sans être retenus par la fatigue ou la maladie.

Puissions-nous achever aussi heureusement notre voyage sur mer et revenir « *plus heureux et surtout meilleurs dans nos foyers* », comme M. l'abbé *** nous l'a souhaité, en nous donnant la croix de pèlerins à Marseille le 3 mars dernier.

LE RETOUR EN FRANCE

XI

DÉPART DE BEYROUTH. — TRIPOLI DE SYRIE. — LATAKIEH — ALEXANDRETTE. — MERSINA. — RHODES. — SMYRNE. — LES RIVAGES DE TROIE. — LE DÉTROIT DES DARDANELLES. — ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE. — DÉPART POUR LA FRANCE. — ATHÈNES. — NAPLES. — MARSEILLE.

Nous commençons une nouvelle Odyssée ; comme le héros d'Homère, nous allons voir les champs où fut Troie, et côtoyer les rivages poétiques de la Grèce, avant de rentrer dans notre patrie. Cependant les souvenirs mythologiques et classiques ne sauraient nous occuper en ce moment, nos cœurs sont tout à la Terre-Sainte : debout sur le paquebot, nous murmurons une dernière prière, et le Liban a disparu dans les ombres du soir, que nos yeux le cherchent encore.

Le mouvement du bateau à vapeur nous fait sortir de cette contemplation et rentrer dans la réalité de la vie.

Cette réalité me paraît bonne à tous les points de vue : l'*Alphée*, destiné naguère au service de l'Indo-Chine, est installé à merveille ; des cabines confortables sont mises à notre disposition, nous y trouverons un repos nécessaire, après les fatigues de ce long pèlerinage.

Le paquebot, faisant de nombreuses escales aux Echelles du Levant, mettra douze jours pour atteindre Constantiple; nous ne saurions nous plaindre de cette lenteur ; le temps au calme plat, la mer sans vagues promettent une traversée à *l'abri des orages du cœur;* quant aux distractions, nous rencontrerons en route les noms les plus fameux de l'antiquité, tout sera intérêt pendant cette course sur mer, que bien des savants pourraient nous envier.

Le bâtiment présente l'aspect le plus animé, toutes les chambres sont au complet, le pont est envahi comme à Port-Saïde. Les Turcs et les Arabes campent sur des tapis, entre la cruche d'eau et la provision de concombres crus qui suffisent à leur nouriture de plusieurs jours : étendus sous le ciel étoilé, ils laissent les matelots courir aux manœuvres sans se déranger pour leur faire place ; ceux-ci, les traitant à bon droit comme des colis, enjambent sans scrupule par-dessus leurs flegmatiques personnes, leurs chiboucs et leurs mobiliers errants.

Une famille arabe a suspendu un hamac aux cordages du grand mat ; elle y berce un gentil enfant de quelques mois : ces nomades semblent partout chez eux.

Au moment du départ une barque accoste ; le patron demande place pour un singulier passager, *un lion vivant* couché dans une étroite cage de bois. Le Commandant, informé de la nature de ce dangereux colis, accourt parlementer avec son propriétaire, et apprend que cet

animal, capturé non loin de Bagdad, appartenait à un chasseur à qui des brigands ont coupé la tête; ces brigands, pris à leur tour, ont été jetés en prison, et le lion est envoyé en présent au pacha d'Alep.

Les renseignements n'ayant rien diminué de *l'intérêt plein d'effroi* que le lion inspire, le commandant refuse cet hôte redoutable, à la satisfaction générale.

Le lendemain, au point du jour l'*Alphée* touche à Tripoli de Syrie, bien groupée autour de son vieux château des croisades. Quelques personnes descendent pour visiter la ville; la distance à franchir en barque étant longue et la chaleur torride, je me décide à rester à bord : une tente est dressée sur la dunette, nous nous y installons avec nos livres, fort distraites, je l'avoue, par la vue des pêcheurs d'éponges qui, s'élançant tout habillés dans la mer ne cessent de plonger autour du navire : ils draguent avec leurs mains le fond de l'eau, en arrachent les éponges, rapportent leur moisson à la surface, respirent un moment dans leurs barques, et recommencent de nouveau.

On trouve beaucoup d'éponges dans les parages de Tripoli et de Rhodes; elles sont l'objet d'un commerce important.

Nous repartons dans la nuit; le matin nous trouve au mouillage de Latakich, l'ancienne Laodicée, renommée de nos jours par son excellent tabac : on n'y fait qu'un court arrêt, nous en profitons pour aller, à terre, entendre la messe dans la chapelle des Pères Franciscains; c'est le jour de l'Ascension, nous aurions été affligés de ne pouvoir participer à cette grande fête.

Après avoir parcouru un bazar rempli uniquement de

tabac, et visité un arc de triomphe romain lourd et bien conservé, nous revenons à bord en toute hâte; dès neuf heures et demie la vapeur nous entraîne rapidement vers de nouveaux rivages.

Une jolie brise de mer rend la traversée agréable ; les marins nous montrent d'assez près le mont d'Antioche ; la célèbre ville de ce nom est à vingt-cinq ou trente kilomètres dans les terres.

Le soir même, l'*Alphée* est à Alexandrette, petite ville composée de quelque comptoirs; elle sert de port à Alep, distante de vingt-cinq lieues, et d'entrepôt aux marchandises venant de Bagdad par caravane; ce sont principalement des balles de coton et de laine qui s'exportent à Smyrne et en Europe. De longues files de chameaux circulent sur le port, où ils vont déposer leurs lourdes charges.

Une barque remplie de musiciens se promène près de terre, des groupes d'Arabes crient et dansent sur le rivage; nous sommes en présence d'une noce, qui fait grand tapage et qui paraît aussi à l'aise sur cette plage brûlante qu'elle le serait sous les plus beaux ombrages.

La station d'Alexandrette dure deux jours qui semblent éternels, car la ville et le port, entourés par de hautes montagnes, ne reçoivent aucune brise; nous cuisons sur place. Le Commandant fait enlever les panneaux vitrés du grand salon, on tâche d'établir des courants d'air; mais cet élément faisant défaut, chacun s'évente et s'essuie le visage; on n'entend que ce mot dans toutes les langues : « Comme il fait chaud ! quand partons-nous ? »

Je remarque un village bâti sur de hauts pilotis, au milieu d'une plaine marécageuse couverte de lauriers roses, dont les fleurs trempent dans la mer : les pauvres fellahs

qui l'habitent ont dû se percher ainsi pour se préserver des chacals qui infestent le pays et qui dévorent leurs maigres provisions.

Pendant les deux jours de relâche, l'équipage, ruisselant de sueur, ne cesse d'embarquer les balles de marchandises, que de grandes barques apportent continuellement à bord. Enfin tout étant chargé, le paquebot appareille pendant la nuit et s'arrête de nouveau, le samedi 24 mai, à Mersina, autre Echelle du Levant, située près du Taurus, à quelques lieues de Tarsous ou Tarse, patrie de saint Paul.

Cette ville, plus importante qu'Alexandrette, est de création récente ; ses maisons coquettement alignées bordent la rive. Les exigences du commerce nécessitent une longue station en ce lieu.

Plusieurs pèlerins en profitent pour visiter le bazar et y chercher des tapis de Caramanie, dont nous avons vu de jolis lambeaux parmi les bagages des Arabes campés sur le pont : ils ne trouvent rien et reviennent à bord en compagnie d'un petit ours et d'un Arabe qui prétend embarquer la bête : comme *cet adolescent est en liberté* et ne possède pas de cage, le Commandant le refuse impitoyablement; son navire n'est pas une arche de Noé, propre à renfermer tous les animaux de la création ; il possède déjà quatre chevaux de prix et deux gazelles du désert.

Dimanche 25 mai. — Notre petite caravane, levée à quatre heures du matin, se rend à la pauvre église de Mersina, où la messe est célébrée, suivant le rite syriaque, par un prêtre maronite ; l'assistance nombreuse nous édifie par son recueillement.

Au sortir de la chapelle, nous parcourons un bazar dont les viandes exhalent une odeur nauséabonde, qui nous met en fuite au plus vite.

Impossible de songer à visiter Tarsous et les bords du Cydnus, où Alexandre le Grand faillit périr en se baignant dans ses eaux glacées; le temps trop court et le soleil trop ardent nous ramènent à bord. Nous assistons à l'embarquement du harem d'un Muphti (1), composé de quatre dames voilées et de douze personnes de suite; les femmes sont immédiatement enfermées dans des cabines de première classe, avec des enfants qui crient, des cruches d'eau, des paniers de provisions, des narguillés, etc., etc.

Nous parvenons à les voir, elles ne sont ni jeunes ni belles, ce qui ne les empêche pas de se voiler de manière à ne pouvoir pas respirer, dès qu'elles sont obligées d'ouvrir leur porte. Pauvres, pauvres créatures! Il faut les avoir vues de près, pour sentir à quel point sont à plaindre les femmes orientales, soumises à la loi du Coran.

Le paquebot, en reprenant sa course, se croise avec le *Tanaïs,* qui nous a conduits à Jaffa au mois de mars; les deux vapeurs se saluent par des signaux, à une grande distance.

La nuit amène de la houle, et avec elle le mal de mer, dont nous nous croyions affranchis; les vagues profondes nous bercent violemment dans les couchettes que nous ne pouvons quitter; quelques rares passagers prennent seuls place au dîner commun.

Le 27, relâche de trois heures à Rhodes; à peine le

(1) Muphti, chef de la religion turque, sorte d'évêque musulman.

temps de voler à terre, pour admirer la rue des Chevaliers, encore ornée du blason de ces preux. Quelques personnes se hâtent de descendre ; nous aurions bien voulu les imiter ; mais les barques qui doivent conduire à terre, montant et descendant sur les vagues agitées, représentent trop fidèlement les mouvements d'une balançoire pour que nous osions nous y risquer : nous nous contentons d'admirer de la dunette cette célèbre petite île, où les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem tinrent en échec, pendant plus de deux cents ans, les Sarrasins et les Turcs. Soliman II s'empara de Rhodes après un siége terrible, qui porta plus haut le nom des vaincus que celui du vainqueur.

On ne peut voir sans émotion les lieux illustrés par la piété et le courage des derniers Croisés, qui ont si vaillamment soutenu ce dernier et héroïque combat, aussi glorieux qu'une victoire.

Nous sommes assez près de l'île pour en distinguer les monuments et les jardins : on dit que son nom, dérivé du grec, lui a été mérité par les roses dont elle est parfumée. De nombreuses tours et des fortifications en bon état entourent la ville de leur enceinte crénelée ; des palmiers s'élèvent sur la plage et rivalisent de hauteur avec les minarets ; tout cet ensemble est charmant ; mais je ne saurais me consoler d'avoir manqué la rue des Chevaliers ; j'en conserve rancune au mal de mer.

Dès 7 heures du matin, l'*Alphée* quitte Rhodes pour pénétrer dans l'Archipel, qui ne présente de tous côtés que des montagnes arides sur des îlots inhabités. On nous montre au loin Cos, patrie d'Hippocrate et d'Apelle, jolie île riante et bien bâtie.

Le vent se lève de nouveau; il est difficile de se tenir sur le pont; cependant les cœurs sont assez remis pour que la table du dîner se trouve au complet.

Une bonne nuit répare facilement les forces des passagers; la mer tout à fait calme donne une matinée délicieuse; nous approchons de Smyrne : dès 5 heures, la dunette semble un vrai salon, où chaque personne, fatiguée d'une journée de lit, vient respirer l'air frais du matin, et échanger ses impressions de voyage avec ses compagnons de route. Le paquebot, se rapprochant beaucoup de la terre, nous permet de voir la beauté du pays : les montagnes boisées arrivent jusqu'à la mer, des villages se montrent dans tous les plis de terrain; une plaine fertile couverte de prairies, de moissons, de maisons de campagne annonce l'approche d'une grande ville.

Nous entrons dans le golfe de Smyrne, dont le chenal est indiqué par des bateaux-phares peints en rouge : des navires de tout tonnage, des barques aux voiles triangulaires sillonnent cette magnifique baie, en courant des bordées pour entrer ou pour sortir, selon les caprices du vent; enfin la ville se montre au loin, perchée en amphithéâtre sur le mont Pagus, surmonté lui-même d'un antique et vaste château.

L'aspect de Smyrne, vu de la rade, est enchanteur; on ne peut se lasser d'admirer cette capitale du Levant, composée d'une agglomération de maisons avec jardins, de coupoles, de couvents de derviches, de minarets s'appuyant sur des bois de cyprés, sombres ornements de ses grands cimetières. Je remarque, au centre de la ville, une belle église gothique de construction récente, quelques autres monuments et des cafés bâtis sur pilotis au-dessus

de la mer; le soir ils sont illuminés, on y fait de la musique, les amateurs de plaisir s'y rendent en tel nombre, que l'un de ces établissements s'est écroulé, il y a trois mois, sous le poids qui l'écrasait; beaucoup de personnes tombées dans la mer s'y sont noyées.

Les consuls ont leurs hôtels près du port; on les reconnait à un grand mât portant le pavillon de chaque puissance.

Le port est encombré de vaisseaux, il y règne une grande animation.

L'ancre n'est pas encore jetée, que déjà le paquebot se voit envahi par des bateliers grecs, revêtus de leur gracieux costume national; ils ont un type superbe, des traits empreints de finesse et de distinction : la race grecque n'a pas dégénéré de sa beauté classique, si nous en jugeons par les hommes qui nous entourent. Ils proposent de nous conduire à terre dans de légères barques, tenant le milieu entre la gondole de Venise et le caïque de Constantinople; nous éprouvons un certain mouvement de crainte en les voyant bondir de lame en lame; on nous apprend qu'une petite houle agite tous les jours les eaux du port, et qu'il faut l'affronter ou renoncer à visiter Smyrne. La curiosité l'emporte, bien entendu, sur une peur mal fondée; nous débarquons sans accident, et nous parcourons la ville pendant deux jours sans cesser d'admirer son animation et ses riches bazars, où nous nous perdons souvent.

Le paquebot reste l'hôtel où nous revenons le soir dîner et coucher, suivant le droit de tout passager pendant les relâches; malheureusement nous devons le laisser ici, puisqu'il se rend à Alexandrie et nous à Constantinople.

Rassemblant donc nos bagages, nous quittons à regret l'*Alphée* et son excellent commandant, qui s'est montré plein de prévenances et d'attention : nous sommes transbordés sur le *Scamandre*, déjà encombré de ses propres passagers : on ne sait où se mettre, il est difficile de faire un pas sans se heurter à un paquet ou à un Turc.

Un officier supérieur de cette nation s'est établi au rabais sur le pont, avec ses deux femmes, l'une blanche, l'autre noire; celle-ci est l'objet unique de ses prévenances, il la couvre avec soin d'une ombrelle pour la préserver du soleil, que son teint pourrait supporter sans inconvénient. Ce gros Turc, peu soucieux de la dignité de son grade, est assis sur un matelas et fume gravement son chibouc; ses babouches vides sont d'un côté et ses pieds de l'autre : ses deux épouses partagent amicalement les provisions du ménage, étalées autour du matelas de leur seigneur et maître.

Il a fallu caser le harem du muphti, qui se rend aussi à Constantinople; les conducteurs de ce petit troupeau, n'ayant pu s'entendre avec le commandant, qui leur refuse la permission de rester dans le salon, se résignent à monter la garde devant la porte de ces dames, et ne se contentant pas de les enfermer à clef, ont exigé qu'elles campassent sur la dunette, à l'abri des toiles à voiles, transformées en tentes pour la circonstance. Les farouches gardiens s'étendent autour de ce campement improvisé, dont aucun homme ne peut s'approcher. Les pauvres femmes et les enfants grelottent pendant les nuits assez froides de ces parages; mais peu importe aux brutes qui en sont chargées.

Vers 10 heures du soir nous quittons la patrie d'Homère, qui devait être moins belle lorsque le grand poëte y naquit : elle renferme 130,000 habitants et une nombreuse population flottante, qui varie suivant le mouvement commercial. Au moment du départ la ville étincelle de mille feux, qui feraient croire à une illumination générale, si l'on ne se souvenait de la manière dont elle est étagée : toutes ses lumières, se montrant à la fois, produisent ce joli effet.

Je monte sur le pont dès l'aube ; les îles se succèdent sur notre passage, nous sommes à la hauteur de Ténédos, gracieusement assise au-dessus de la mer près des champs de Troie : on nous montre plusieurs tumulus portant les glorieux noms de tombeaux d'Ajax, d'Achille, etc.

La plaine nue et marécageuse, où s'élevait la ville chantée par Homère, n'offre rien qui puisse attirer les yeux, l'imagination doit faire tous les frais pour retrouver Ilion, et pour animer ces rivages abandonnés, théâtre illustre des exploits du bouillant Achille, du sage Nestor et du divin Ulysse.

Le paquebot glisse trop rapidement devant ces rives fameuses ; il entre bientôt dans les Dardanelles et mouille à midi entre les châteaux d'Europe et d'Asie, dans cette partie du détroit où Léandre trouva la mort.

On sait comment ce prince grec, qui traversait toutes les nuits l'Hellespont pour se rendre près d'Héro, la prêtresse de Vénus, périt dans une tempête : la jeune fille au désespoir se précipita dans les flots.

Lord Byron, après avoir chanté la fiancée d'Abydos, voulut, dit-on, franchir le détroit à la nage, et y réussit plus heureusement que Léandre.

Les châteaux des Dardanelles, armés de canons à feux croisés, rendent le passage presque impossible de vive force ; ils sont la meilleure défense de la Turquie contre les invasions de l'Occident ; mais elle a bien d'autres points vulnérables ; les Russes, dans leur aire de Crimée, se tiennent toujours prêts à fondre sur une proie qu'ils guettent, et dont ils ne sont séparés que par la mer Noire.

Après un court arrêt aux Dardanelles, le *Scamandre* se dirige directement sur Constantinople.

Le temps n'est pas trop chaud; tous les passagers établis sur le pont se réunissent par groupes ; on discute, on se montre les points intéressants des côtes d'Europe et d'Asie, entre lesquelles nous voguons à toute vapeur. Cette traversée est charmante ; à l'exception d'une journée de mal de mer, nous n'avons souffert que de la chaleur, toujours supportable à bord ; d'ailleurs les soirées d'Orient dédommagent amplement des ardeurs du jour.

Une petite ville se dresse sur la côte : c'est Gallipoli, où l'armée française fit une longue station, lorsqu'elle s'organisait pour secourir la Turquie en 1854. Le choléra marqua cette première étape de douloureux souvenirs : les officiers, les soldats, les médecins et les aumôniers montrèrent alors ce que la France pouvait attendre de leur énergie devant la mort. Les triomphes de Sébastopol ne doivent pas faire oublier à des Français cette cruelle hécatombe ; nous saluons d'un souvenir et d'une prière les tombes ignorées de nos braves compatriotes, tombés sur la terre étrangère, au service de la patrie.

Samedi 31 mai. — A 3 heures tous les passagers sont levés et se précipitent sur le pont ; il ne fait pas

encore jour, un brouillard épais enveloppe le navire, qui marche trop vite à notre gré ; nous craignons d'arriver pendant la nuit à Constantinople et de manquer l'effet de cette entrée majestueuse tant vantée par les voyageurs.

Peu à peu les premières lueurs du matin permettent de distinguer les coupoles des mosquées, les minarets et les cyprès qui percent la brume. Le *Scamandre*, quittant la mer de Marmara, pénètre dans le Bosphore ; nous sommes saisis d'admiration, cependant le soleil n'est pas encore levé. Que sera-ce donc lorsque ses rayons viendront éclairer les merveilles qui s'étalent sous nos yeux ?

Le paquebot, passant entre Scutari et la pointe du Sérail, glisse jusqu'au palais du Sultan, au milieu de la flotte cuirassée, exécute quelques manœuvres rendues nécessaires par l'encombrement du port, et mouille enfin devant Galata.

Le soleil paraît et inonde de sa lumière les trois villes qui forment Constantinople. Ici, en Asie, est Scutari avec ses couvents de derviches hurleurs et son grand cimetière ombragé par un bois de cyprès. Là, sur la côte d'Europe, le vieux sérail entouré d'une enceinte crénelée, Stamboul, la ville turque par excellence, dominée par Sainte-Sophie et par une multitude d'autres mosquées et de kiosques mortuaires, où reposent les sultans entourés de leurs familles. On nous montre la Corne d'Or encombrée de navires ; de gracieux caïques flottent sur ses eaux et ressemblent, par leur légèreté, à de grands oiseaux de mer. A nos pieds est Galata, faubourg maritime de Péra, la ville des Francs ; puis, dans le fond du tableau nous remarquons les palais du sultan, se baignant dans les eaux bleues du Bosphore. Toutes les splendeurs

de l'art et de la nature réunies forment, sous le nom de Constantinople, un ensemble unique au monde, qui ne sera jamais trop vanté.

L'ancre est jetée, il faut descendre, et se mettre prosaïquement à la recherche d'un gîte. Ici personne ne nous attend, les logements ne sont pas préparés d'avance, comme dans cette Terre-Sainte de si douce mémoire.

Nous faisons prix à l'hôtel de Luxembourg, rue de Péra; comme nous sommes assez nombreux, le propriétaire accepte notre caravane à des conditions relativement bon marché, si l'on tient compte des exigences des grands hôtels de Constantinople. Les chambres sont bonnes, la table est abondante et servie à la française, nous sommes chez un compatriote qui se montre attentif et obligeant pour nous.

Il n'entre pas dans le plan de ce modeste opuscule de décrire Constantinople; je dirai seulement que nous y avons fait un séjour assez prolongé, ayant toujours à voir et à admirer.

On répète à tort qu'il suffit de voir l'entrée du Bosphore, que le désenchantement commence dès qu'on pénètre dans la grande ville; ce n'est pas mon avis, et je ne saurais trop engager les futurs pèlerins de Jérusalem à revenir par Constantinople, en consacrant au moins une semaine à la cité turque.

Les visites des mosquées, des palais, les courses aux Eaux-douces d'Europe et d'Asie, les promenades en bateau à vapeur le long du Bosphore jusqu'à la mer Noire, ont un immense intérêt: une semaine est bien courte pour voir tant de beautés, d'un ordre si différent de tout ce que renferme l'Occident.

D'ordinaire, un certain nombre de pèlerins de chaque caravane revient par Constantinople ; il est donc facile de s'entendre pour parcourir la ville avec le même drogman et les mêmes firmans. Ces permis indispensables pour visiter les monuments étant d'un prix assez élevé, les voyageurs trouvent à la fois économie et agrément à se réunir en groupes un peu considérables.

La caravane achève de se dissoudre définitivement à Constantinople ; ses différents membres partent sur tel ou tel navire, suivant le temps dont ils disposent et les stations maritimes qu'ils désirent voir au retour. Des adieux pleins de cordialité s'échangent entre tous les pèlerins, et après avoir passé trois mois dans les relations quotidiennes les plus agréables, chacun se retrouve avec étonnement simple voyageur isolé sur la terre étrangère.....

25 juin 1874. — Nous prenons à la fin de juin le vapeur *le Tage*, qui doit nous ramener à Marseille ; on vante ses qualités de bon marcheur, il est commandé par un lieutenant de vaisseau.

Le directeur et les employés des Messageries maritimes de Constantinople ont été de la plus grande obligeance pour nous ; ils ont bien voulu nous venir en aide dans les petites difficultés que les voyageurs ne manquent guère d'avoir avec la douane turque, assez stupide pour *exiger des droits d'exportation sur de petits riens.*

Nos billets de retour sont visés, une excellente cabine nous donne son agréable hospitalité et loge facilement notre bagage, augmenté des achats que la vue du bazar *impose* à tout étranger.

Le bateau lève l'ancre le 25 à 8 heures du soir, au moment où le Bosphore et ses rivages s'illuminent de mille

feux, en l'honneur du Sultan, dont on célèbre la fête. Je regrette de manquer la vue des splendeurs dont on nous a parlé ; on assure que le vice-roi d'Egypte, en ce moment à Constantinople, a fait des folies pour recevoir le Sultan dans le palais que celui-ci lui a donné à Béjukdéré.

Le *puissant vassal* offre à son *faible suzerain* (dit la chronique de Péra) un service en vaisselle plate *incrustée de diamants*, pour lequel le bazar de Stamboul aurait été *mis à sec de pierreries*. Est-ce une histoire, ou un conte des mille et une nuits !

Le *Tage* fait escale aux Dardanelles le lendemain matin ; un bateau chargé de poteries coloriées accoste aux échelles, offrant ses marchandises aux passagers, qui s'empressent de choisir des cruches vertes ou noires, grossièrement dorées, dont les formes fantastiques jouissent d'une certaine réputation : pour *un franc*, il est facile de s'accorder ce singulier spécimen de l'industrie turque. Nous en ajoutons nécessairement à notre bazar oriental.

Le temps toujours au calme permet de jouir du repos que procurent les belles traversées. Il y a beaucoup de monde à bord, on y fait de la musique, quelques jeunes femmes chantent et jouent du piano ; j'entends des airs russes et anglais, tout est gai au salon et sur la dunette.

Le Commandant annonce aux passagers qu'il touchera demain de grand matin à Athènes, où il s'arrêtera trois heures, juste le temps de voir la cité de Périclès, comme on regarde la lanterne magique.

Une excursion aussi rapide ne nous promettant qu'une grande fatigue, je déclare renoncer à cette course, *non au clocher, mais aux monuments*. Les amateurs des beaux

arts paraissent scandalisés de ma décision ; on nous presse d'une manière si aimable de revenir sur une décision *digne des Barbares*, que je me laisse persuader de faire comme les autres.

A 3 heures, tout le quartier des premières est en mouvement; les passagers avalent à la hâte la tasse de thé ou de café du bord, et se préparent à descendre. Déjà la montagne sacrée, l'Acropole, se dessine légèrement dans les vapeurs du matin : les ancres tombent à grand bruit au milieu du Pirée, qui nous étonne par une petitesse peu en rapport avec son nom célèbre.

Nous sautons dans des barques, puis dans de vastes calèches qui emportent au triple galop tous les passagers du *Tage* vers le temple de Minerve.

Le Commandant nous a prévenus qu'il repartirait aussitôt après les trois heures écoulées, sans attendre les retardataires, menace sérieuse, dont nous devons tenir compte; toutes les montres ont été réglées avec soin sur celles du bord.

La petite ville du Pirée n'est qu'un assemblage de comptoirs et de cabarets; nous passons sans nous arrêter. La campagne de l'Attique, aride et brûlée, ressemble à la Provence; ça et là quelques beaux arbres se montrent; cependant, des montagnes bien découpées dessinent l'arrière-plan, l'Acropole domine la plaine; il n'est pas question d'Athènes, qu'on ne voit qu'en y pénétrant.

Les voitures escaladent une hauteur surmontée du temple de Thésée, monument bien conservé, dont les proportions passent pour parfaites, et dont le type agrandi servit de modèle à la Madeleine de Paris. Ce temple me fait souvenir de la maison carrée de Nîmes, chef-

d'œuvre de l'art antique, proclamé tel par les gens compétents.

Nous faisons le tour du temple, il est orné d'un fronton sculpté en bas-relief, qui n'a pas trop souffert du temps ; ses colonnes cannelées, en marbre blanc, semblent vernies par la chaude coloration du soleil. L'intérieur est rempli de bas-reliefs, de statues plus ou moins mutilées, où il est facile de reconnaître la perfection du dessin et la puissance du ciseau.

Pas de temps pour admirer, ou du moins admiration *à la vapeur grande vitesse*. Les voitures gravissent l'Acropole, petite montagne sur laquelle se trouvent presque tous les temples.

Nous montons les marches des Propylées, vestibule du Parthénon; la colonnade de ce vaste portique est d'un effet imposant; elle abrite de grandes tables de marbre, portant étiquetés les débris de sculptures retrouvées dans les fouilles : de tous côtés gisent des pieds, des mains, des torses et des têtes; fort heureusement *ces membres épars*, loin d'inspirer de l'horreur, attirent par la perfection de leur forme.

Une vaste place pavée de marbre blanc conduit des Propylées au Parthénon, cette merveille d'Athènes qui ne sera jamais surpassée. Le temple de Minerve se dresse encore debout, dans sa majestueuse grandeur; il a résisté aux efforts destructeurs des siècles et des Turcs; ceux-ci, cependant, ont laissé sur ses colonnes la trace de leur passage; on y remarque de nombreuses brèches faites soit par leurs boulets, soit par ceux des Vénitiens. Cet acte de vandalisme peut s'expliquer par les nécessités de la guerre ; mais comment excuser le crime *lèse-*

arts de Lord Elgin, qui s'est permis d'enlever et d'emporter dans sa patrie presque tout le fronton du Parthénon. Des planches recouvrent cette *plaie,* faite à un des plus beaux monuments du monde par un grand seigneur anglais : les Grecs devraient écrire son nom sur le fronton déshonoré, ce serait leur meilleure vengeance.

Nous admirons, nous contemplons le Parthénon, *sans respirer, ce qui prendrait du temps.* De la hauteur qu'il occupe, nous voyons à nos pieds la ville moderne jolie et bien tenue ; le palais du roi est un édifice sans élégance, genre caserne, qui paraît doublement laid à Athènes. Nos yeux se tournent de préférence vers les restes du temple de Jupiter Olympien ; quelques colonnes encore debout se font remarquer par leur hauteur et leur légèreté. Le cicérone nous indique la lanterne de Diogène, petite tour ronde qui ne signifie pas grand chose ; il faut se hâter, l'heure avance : le temple d'Erechthée nous arrête devant ses cariatides, chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre ; elles soutiennent le fronton de ce diminutif de temple : trois sont intactes, la quatrième a dû être en partie remplacée et ne peut atteindre, il me semble, à la perfection des anciennes.

Les marbres précieux jonchent la terre; on éprouve la violente tentation de mettre dans sa poche un de ces débris du passé, chose facile à exécuter, si la conscience d'un pèlerin pouvait se permettre de telles fantaisies ! Les nôtres étant aussi fermes que les gardiens peuvent le souhaiter, leur surveillance, assez active du reste, devient tout à fait inutile.

Nous marchons toujours; voici un temple de la dimension de ceux de nos jardins ; il est dédié à la Victoire et

fermé par une grille, derrière laquelle on peut admirer des sculptures plus précieuses que les autres, *défendues à clef* contre les convoitises des amateurs de l'art.

Parmi ces marbres remarquables, on nous désigne la *Femme au cothurne,* attribuée à Phidias; quoique la tête ait disparu et que les pieds soient mutilés, elle est magnifique de forme et de grâce: les draperies retombent en plis inimitables, le voile a toute la transparence de la gaze, c'est l'art poussé à sa plus haute perfection.

Du sommet de l'Acropole le cicérone nous montre un rocher assez spacieux, en disant : *L'Aréopage.* Aucune construction ne marque ce lieu célèbre; nous saluons d'un souvenir classique la mémoire des Sages et d'une prière mentale celle du grand apôtre des Gentils, qui y fit entendre sa parole inspirée.

Trois petites cavités forment la prison où Socrate but la ciguë; impossible de la visiter, il faut nous contenter d'un hommage à ce juste persécuté, et remonter en voiture, pour redescendre l'Acropole de toute la vitesse de rosses nerveuses et énergiques.

Nous traversons au galop la nouvelle Athènes, que certainement Périclès ne saurait reconnaître, tant elle est prosaïquement alignée et tirée au cordeau; pas une minute d'arrêt pour acheter quelques débris trouvés dans les fouilles, ou quelques photographies. La voiture découverte nous permet cependant de remarquer les costumes des Grecs, leurs coiffures élégantes, dont l'horrible bonnet phrygien de la révolution ne saurait donner l'idée, et leurs gracieuses fustanelles, sorte de jupon blanc plissé, retombant sur de hautes guêtres; mais nous allons si vite, que tout passe comme l'éclair; nos vieux chevaux sem-

blent atteints de vertige, les autres calèches ont pris les devants au risque de verser ; cette course extravagante est une nécessité, et, malgré tout nous arrivons à bord avec un quart d'heure de retard. Le Commandant a bien voulu attendre un instant ses passagers, qui lui témoignent leur reconnaissance.

Mes impressions d'Athènes se traduisent par un véritable étonnement de la petitesse de l'Acropole et de ses temples, moins le Parthénon. Les monuments de Balbeck, quoique n'ayant pas des proportions aussi parfaites et un style aussi pur, sont bien plus imposants.

Mais je demeure en extase devant la beauté des sculptures, la grâce et le fini des moindres ornements. Nous nous applaudissons d'avoir fait cette vertigineuse excursion sur la terre classique des beaux-arts.

Les personnes qui voudraient voir et étudier à fond les monuments d'Athènes peuvent, *sans perdre leur billet* de retour, attendre huit jours le passage du paquebot suivant et s'y embarquer dans les mêmes conditions.

Quelques nouveaux passagers sont montés sur le *Tage*, où tout est au complet .

Je reste sur la dunette, voyant fuir les côtes de Grèce, en lisant Bossuet, Fénelon, et quelques autres ouvrages intéressants que j'ai trouvés dans la bibliothèque du salon; ces bibliothèques, d'ordinaire bien composées, offrent une agréable distraction aux voyageurs.

Dans la journée, le navire double le cap Saint-Ange et la haute montagne sur laquelle un ermite grec s'est établi depuis quelques années; il nous salue de son agreste oratoire qui surplombe la mer; on lui répond du bord avec politesse.

La mer commence à s'agiter et devient rude et tourmentée pendant la nuit; nous bondissons dans nos couchettes, aux prises avec le mal de mer; on n'entend que plaintes et gémissements dans les cabines.

Samedi 28 juin. — Le soleil resplendit, les vagues d'un bleu d'azur creusent de profonds sillons sous le navire qu'elles balancent en tous sens, le tangage et le roulis semblent se jouer de lui; j'entends le Commandant assurer, tout en déjeunant, que le temps est superbe, que le navire file comme une flèche, qu'il gagnera un jour sur les traversées ordinaires; j'en suis charmée, mais pas mieux portante.

Tout tombe dans les cabines; une partie de notre petit bagage oriental, *mal amariné*, roule de çà de là; cependant nos *avaries* se bornent à un flacon d'eau de Cologne, qui se casse avec fracas.

Peu de gens ont le cœur assez marin pour pouvoir dîner à table; on a posé *le violon*, sorte de planche à trous disposée de manière à recevoir les plats, et à suivre les mouvements du roulis.

La journée s'achève tristement, le golfe de Tarente, dont l'agitation cause ce gros temps, est franchi pendant la nuit, ainsi que le détroit de Messine; je regrette la vue de ses rives charmantes.

La mer s'est enfin calmée; tous les passagers s'abordent en s'informant de leurs nouvelles réciproques : il y a eu des épisodes assez drolatiques : la femme de chambre est tombée en portant des tasses de thé aux malades, un consul du Levant raconte plaisamment une lutte violente qu'il a eue avec un matelot, au sujet d'un seau, dont il s'était emparé, et que celui-ci réclamait pour laver le

pont; chacun tirant de son côté sur l'objet en litige, le seau mis en pièce inonda de son contenu la cabine du délinquant. Un autre personnage important avait dégringolé de sa couchette et gisait immobile, en travers de sa porte ouverte, sans égard pour une dignité qui n'avait pu le préserver du mal de mer.

Aujourd'hui tout va bien, on rit volontiers de ces mésaventures plaisantes, lorsqu'elles sont passées; la vue se repose avec plaisir sur cette mer d'azur, douce et aimable ce matin.

Les îles Lipari paraissent, puis le Stromboli qui fume beaucoup, et semble en pleine activité de fusion et d'éruption; mais ses fantaisies ne sont pas dangereuses comme celles du Vésuve; aussi a-t-on bâti à ses pieds une coquette petite ville, du côté opposé à la coulée de lave, qui s'est tracée un chemin vers la mer.

Pendant le dîner, nous sortons de table pour admirer Caprée, la côte d'Italie et le Vésuve, qui lance vers le ciel son blanc panache de fumée.

Vers la nuit, le paquebot jette l'ancre devant Naples : le départ est affiché pour ce même soir à 11 heures, à peine le temps de débarquer; cependant nous trouvant bien reposées, nous nous hâtons de descendre avec une aimable famille, dont nous avons fait la connaissance à bord.

Des voitures, un cicérone nous conduisent à la Chiaja, belle promenade au bord de la mer; il y a foule d'équipages et partout une vie, une animation, doublées par le repos du dimanche, dont je n'avais pas idée.

Nous tâchons de deviner Naples à la lueur des becs de gaz, ce qui est, je l'avoue, tout à fait impossible, nous prenons

des glaces au Jardin du Roi, où la musique et la foule sont étourdissantes, et nous retournons au plus vite à bord.

L'heure du départ a sonné, tous les passagers sont de retour, on attend en vain le Commandant; il arrive vers minuit riant de sa mésaventure : sa voiture a versé, ne lui causant d'autre mal que ce retard involontaire.

Les deux jours qui s'écoulent en mer n'offrent rien d'intéressant. L'île d'Elbe montre au loin ses côtes abruptes; je regarde avec curiosité le rocher d'où l'aigle blessé s'est élancé sur la France, lui rapportant le désastre de Waterloo et l'invasion étrangère.

Nous passons en vue des îles d'Hyères et de la ville de même nom, si bien placée pour offrir aux malades l'abri de ses hautes montagnes et ses chauds rayons de soleil.

Nous saluons avec émotion la terre de France, qu'il est si doux de revoir après une longue absence : voilà La Ciotat et ses chantiers de construction, Toulon que nous distinguons à peine. Enfin le paquebot se rapproche des côtes; malheureusement le mistral se fait sentir, et soulève trop les vagues pour notre agrément personnel; quelques lames tapageuses, s'élançant même sur le pont, viennent éclabousser nos modestes toilettes de pèlerines.

Les bords de la mer sont délicieux sur ce rivage méridional; les montagnes, les villages, les bastides, les châteaux passent sous nos yeux comme les effets variés d'un brillant kaléidoscope : Marseille paraît au loin; la statue de Notre-Dame-de-la-Garde se détache sur un ciel sans nuages; ses mains étendues vers les navigateurs semblent les attirer, en leur souhaitant la bienvenue, dans la grande cité phocéenne, qui se fait gloire de lui appartenir.

A 3 heures le paquebot mouille dans le port de la Joliette, et les passagers débarquent immédiatement.

Nous voici arrivées au terme d'un pèlerinage qui pouvait paraître redoutable pour des femmes : je l'avais entrepris, avec la confiance que ce que Dieu garde est bien gardé, et placé sous la protection spéciale de la Très-Sainte Vierge.

Cette bonne et tendre mère nous a été fidèle, elle a guidé nos pas, écarté toute pierre, toute épine de notre chemin sur la terre de ses douleurs : qu'elle en soit remerciée et bénie !

Puisse-t-elle inspirer à de nombreux chrétiens le désir d'aller, sans crainte, adorer son divin Fils à la Crèche, au Calvaire, au Saint-Sépulcre, dans tous ces lieux vénérés que les Francs, nos ancêtres, ont arrosés de leurs larmes et de leur sang.

Les femmes ne sauraient être exclues d'un pèlerinage qui convient particulièrement à leur piété, dans les jours d'humiliation et de deuil que traversent, à la fois, la France et l'Eglise.

Notre-Seigneur n'écouterait-il pas plus favorablement leurs supplications, s'il les voyait s'élever du pied de cette croix où les Saintes Femmes se tenaient courageusement pendant les scènes sanglantes de la Passion ? Pourrait-il leur refuser une pensée d'espérance près du Sépulcre vide, où il fit entendre à Madeleine la parole de la résurrection ?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE..... 5

CHAPITRE Ier. — Marseille. — Notre-Dame-de-la-Garde. En mer. — Naples. — Le détroit de Messine. — Arrivée en Égypte..... 11

CHAPITRE II. — Alexandrie. — Le bazar. — En wagon. — Aspect de l'Égypte. — Les Pyramides. — Le Caire. — Départ du *Tanais*. — Port-Saïde..... 24

CHAPITRE III. — En vue de Jaffa. — Le débarquement. — Le couvent des Pères Franciscains. — Les Lieux saints de Jaffa. — Les Jardins d'orangers. — Souvenirs historiques. — Départ. — La plaine de Saron. — Lydda. — Ramleh. — Aspect de la Judée. — Arrivée à Jérusalem..... 39

CHAPITRE IV. — Séjour à Jérusalem. — La chapelle du Calvaire. — Visite au Patriarche. — Le mont Sion. — La maison d'Anne. — La cathédrale arménienne. — La maison de Caïphe. — Champ où mourut la Sainte Vierge. — Le Cénacle. — L'Église du Saint Sépulcre. — Départ pour Bethléem. — Couvent de la Croix. — Saint Jean du Désert. — La Visitation. — Bethléem. — Ses environs. — Retour à Jérusalem. — La vallée de Josaphat. — Le torrent de Cédron. — Le Jardin des Oliviers. — La grotte de Gethsémanie. — L'Église de l'Assomption..... 55

Pages.

CHAPITRE V. — Départ pour la mer Morte. — Couvent de saint Sabas. — Le premier campement. — La mer Morte. — Jéricho. — Le Jourdain. — La fontaine d'Elisée. — Le mont de la Quarantaine. — Route de Jéricho à Jérusalem. — Béthanie. — Tombeau de Lazare. — Arrivée à Jérusalem. — Le mur où pleurent les Juifs..... 109

CHAPITRE VI. — Excursion autour de Jérusalem. — Les carrières royales. — La grotte de Jérémie. — Le Jour des Rameaux. — Les Dames de Saint Joseph. — Le couvent de *l'Ecce-Homo*. — Le Mont des Oliviers. — La chapelle de la Flagellation. — Visite à la mosquée d'Omar. — L'enceinte du temple. — L'Église Sainte-Anne. — Course à Emmaüs. — Le Vendredi-Saint. — Le saint jour de Pâques..... 132

CHAPITRE VII. — Historique de Jérusalem. — Départ pour la Galilée. — Gabaon. — Béthel. — Campement de Jifna. — Le puits de Jacob. — Naplouse. — Samarie. — Béthulie. — La Galilée. — Naïm. — Le Cison. — Nazareth. — Le Thabor. — Le lac de Tibériade. — Capharnaüm. — La plaine d'Hittine. — Mont des Béatitudes. — Cana. — Retour à Nazareth..... 170

CHAPITRE VIII. — Départ de Nazareth. — Séphoris. — Caïffa. — Le Carmel. — Saint-Jean-d'Acre. — Le cap Blanc. — Tyr. — Sidon. — Arrivée à Beyrouth. — Séparation de la caravane..... 219

CHAPITRE IX. — Beyrouth. — L'orphelinat et l'hôpital. — Damas. — Souvenirs de saint Paul. — Intérieurs de maisons arabes. — Les bazars. — La grande mosquée. — Abdel-Kader. — Un palais turc. — Les Établissements catholiques. — Historique de Damas. — Fanatisme des Juifs..... 245

CHAPITRE X. — Départ de Damas. — L'Anti-Liban. — Le mont Abilène. — Le Barada. — Balbek. — Les Cèdres. — Les populations du Liban. — Origine des Maronites. — Excursions dans les montagnes. — Aphéca. — Le Nahr-Ibrahim. — Le clergé maronite. — Visite au Patriarche du Liban — Antoura. — Le Fleuve du chien. — Retour à

Pages.

Beyrouth. — Adieux au frère Liévin. — Départ du Liban 275

CHAPITRE XI. — Départ de Beyrouth. — Tripoli de Syrie. — Latakieh. — Alexandrette. — Mersina. — Rhodes. — Smyrne. — Les rivages de Troie. — Le Détroit des Dardanelles. — Arrivée à Constantinople. — Départ pour la France. — Athènes. — Naples. — Marseille..... 319

Paris-Auteuil. -- Imp. des Apôtres catholiques. -- Roussel,
46, rue La Fontaine.

AUG -1 1943

PUBLICATIONS DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

ACTES DE LA CAPTIVITÉ ET DE LA MORT DE CINQ PERES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, par le R. P. Armand de Ponlevoy, de la même Compagnie. 10e éditoin considérablement augmentée. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

AMAZONE (l') CHRETIENNE, ou AVENT, DE MADAME DE SAINT-BALMON. In-12 . . . . . 2 fr 50.

CATACOMBES (les), par dom Maurus Welter, abbé du monastère bénédictin de Beuron (Allemagne). Précédées d'une introduction par M. l'abbé Darras. 1 vol. In-12 . . . . . 2 fr.

ÉTUDE SUR LA DOCTRINE CATHOLIQUE DANS LE CONCILE DE TRENTE, par le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. In-12 . . . . . 2 fr. 50

Travail approfondi qui a reçu les suffrages du savant théologien le R. P. Peronne. Les personnes chargées d'enseigner la religion liront cet ouvrage avec fruit.

FRANCE ARMÉE (la). LE SOLDAT, SA CONDITION, SES DEVOIRS, par M. Lahaussois, sous-intendant militaire. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

Cet ouvrage inspiré par une pensée chrétienne et d'un style remarquable, est plein d'interêt et d'actualité. C'est un beau cadeau à faire à un jeune homme qui se destine à être militaire.

IVAN LE TERRIBLE, roman historique russe, traduit par le prince A. Galitzin. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

Peinture émouvante et fidèle de la Cour et de la haute société russe au XVIe siècle.

KIANG-NAN EN 1869 (le), relation historique et descriptive, par les missionnaires de la Cie de Jésus en Chine. In-12 . . 2 fr.

MASSACRES DE SEPTEMBRE (les), par M. Mortimer-Ternaux. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

Ouvrage des plus dramatiques et plein d'actualité.

PÈLERINAGE D'ASSISE, par M. Edmond Lafond. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

VIES DES SAINTES ET DES BIENHEUREUSES pour tous les jours de l'année, par Collin de Plancy. 2 vol. in-12 . . 4 fr.

PUPILLE DU DOCTEUR (la), par Gabrielle d'Éthampes, 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

LES GENTILSHOMMES DE LA CUILLER, épisode des guerres de religion, par M. Charles Buet. 1 vol. in-12 . . . 2 fr. 50

SOUVENIRS RELIGIEUX ET MILITAIRES DE LA CRIMÉE, par le R. P. de Damas, de la Compagnie de Jésus 1 vol. in-12 . . . . . 2 tr.

SOUVENIRS DE GUERRE ET DE CAPTIVITÉ. par le R. P. de Damas, de la Compagnie de Jésus. 1 vol, in-12 . . 2 fr.

LE MARQUIS DE MONTCALM, par le R. P. F. Martin, de la Cie de Jésus. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

BANQUE DU DIABLE, par E. de Margerie. In-12. . . 2 fr.

BERTHILDE par Gie d'Arvor. In-12. . . . . 2 fr.

MORALE CHRÉTIENNE, par Mignard. In-12. . . . . 2 fr.

S'adresser pour les commandes directes à M. TÉQUI, Libraire-Éditeur de l'Œuvre, rue de Mézières, 6.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2002

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 010 207 541 9